MORALE SOCIALE.



PARIS

IMPRIMERIE DE MARC DUCLOUX ET COMPAGNIE,
RUE SAINT-BENOIT, 7.

DÉPÔT, RUE RUMFORD, 11.

1850.

L'ÉGALITÉ HUMAINE.

Dieu les a tous renfermés dans la rébellion, afin de faire miséricorde à tous.

ROM., XI, 32.



PARIS,
IMPRIMERIE DE MARC DUCLOUX ET COMP.,
RUE SAINT-BENOÎT, 7.
DÉPÔT, RUE RUMFORD, 11.

1849.

L'ÉGALITÉ HUMAINE.

Nous nous représentons avec raison la vie des justes dans le monde à venir comme une vie parfaitement heureuse. Nous savons que toute larme sera essuyée de leurs yeux ; qu'il n'y aura pour eux, dans ce séjour paisible, ni deuil, ni cri, ni travail, et que la bonté de Dieu leur réserve des rassasiements de joie à sa droite pour jamais. Mais il y a dans leur félicité une circonstance à laquelle nous pensons moins, et qui devrait, ce semble, nous intéresser beaucoup : c'est la vie des justes entre eux, c'est la beauté et la douceur de la société qu'ils formeront ensemble, et son immense supériorité sur la société des hommes dans cette vie de passage et d'épreuve qui se termine à la mort. L'espérance d'une société si parfaite, exempte de tous les troubles qui affligent notre société terrestre, une telle espérance devrait nous faire tressaillir, et suffire toute seule à former dans notre cœur cette exclamation du prophète : *Quand entrerai-je, et me présenterai-je devant la face de Dieu?* En effet, cette société d'ici-bas, hors de laquelle nous ne pouvons pas vivre, sans qui nous ne pourrions subsister, et à laquelle sans doute nous devons beaucoup de biens, elle est pour nous aussi la source de beaucoup de maux ; il semble quelquefois qu'on n'y saurait durer ; on est tenté de la fuir ; on n'y reste, ce semble, que par nécessité. Il est vrai que, quand nous nous demandons pourquoi

la société civile n'est pas ce que nous voudrions qu'elle fût, nous trouvons que c'est uniquement parce que nous ne sommes pas ce que nous devrions être ; car enfin, cette société, c'est nous-mêmes, et elle ne peut être que ce que nous sommes. Mais nous ne faisons pas à l'ordinaire cette réflexion, et quand nous la ferions, elle ne nous consolerait pas. Ainsi nous continuons à nous plaindre ; nous disons que le monde est bien méchant, qu'on ne sait à qui se fier, et qu'autant presque vaudrait vivre au désert que parmi les hommes.

Qui n'a pas, une fois du moins, tenu ce langage? Qui n'a pas, une fois du moins, trouvé que cette chaîne était bien pesante? Or, que les hommes perdus de mœurs et couverts de crimes maudissent la société, eux qui sont les ennemis de toute subordination et de toute loi, rien de plus naturel ; mais les plus honnêtes gens parlent quelquefois ainsi, et quelquefois précisément parce qu'ils sont plus honnêtes. Ce n'est pas contre toute société qu'ils protestent, mais contre la société telle qu'elle est. Ils ne la voudraient pas abolie ; ils la voudraient seulement meilleure. Et entre autres choses qui les choquent, il en est une dont ils se plaignent plus vivement : c'est qu'il n'y a point d'égalité entre les hommes, et que le principe même de cette égalité n'est ni reconnu ni respecté. D'autres, qui ne sont pas moins honnêtes, se plaignent de voir toute espèce de supériorité devenir un objet d'envie et de haine, celui qui possède menacé incessamment par celui qui ne possède pas, et les droits les mieux acquis contestés et insultés au nom même du droit.

Pour savoir jusqu'à quel point ces idées ont troublé et troublent encore la société humaine, il ne faut quc de la mémoire et des yeux. Que d'agitations, que de déchirements, que de sang répandu, que de ruines entassées pour la défense des inégalités, pour le triomphe de l'égalité! Vous étonnerez-vous si des

hommes de paix, dont *la conversation*, comme dit l'apôtre, *est déjà dans le ciel*, tournent vers le ciel des yeux suppliants, et soupirent après cette société des élus, pleine de paix et d'harmonie? Mais quoi! n'y aura-t-il plus lieu dans le ciel à des comparaisons d'homme à homme? plus d'inégalités? point de degrés de bonheur et de gloire? Ils ne le prétendent pas; mais ils savent que le sentiment que ces inégalités produisent ici-bas n'existera pas dans le ciel; ils savent qu'un même vœu, un même amour remplissant tous les cœurs, Dieu étant le suprême objet de toutes les pensées, sa gloire la seule gloire désirée, il n'y aura plus lieu, dans la société des élus, ni à l'ambition, ni à l'envie. Ils savent que, bien loin d'aspirer entre eux à des distinctions, ou de se souhaiter mutuellement des humiliations, le mouvement unanime des élus, leur disposition habituelle est de jeter leurs couronnes (car c'est un peuple de rois) devant le trône de Dieu et de l'Agneau. Ils savent que, tous rois, tous heureux, tous égaux, puisqu'ils sont tous sauvés, le bonheur des uns ne gêne et ne limite en rien le bonheur des autres, et que la joie inexprimable et inépuisable du salut, sans cesse entretenue, sans cesse augmentée par la vue immédiate de leur Dieu, ne laisse dans leur cœur aucune place pour le chagrin et surtout pour la haine. Ils forment une société, oui, sans doute; non pas pour se partager, après se l'être disputée, quelque proie mondaine, mais pour s'entretenir des perfections de Dieu et de la beauté de son sanctuaire, pour s'encourager à le louer et à le servir, pour s'aider les uns les autres à exécuter les œuvres qu'il leur confie, pour nourrir dans le cœur les uns des autres, par de saintes effusions, la flamme d'un amour qui ne peut qu'augmenter sans cesse. Voilà quels sont les rapports, voilà quelle est la société des élus. Comment ne serait-elle pas l'objet de notre envie? et comment nos regards, fatigués des scènes d'une société que le

péché a corrompue, ne se porteraient-ils pas avec toute lavivacité du désir, vers cette colonie du ciel, vers cette immortelle cité, *dont les murailles s'appellent salut et les portes louange!* (1)

Il faut néanmoins, il faut que nos regards redescendent sur la terre, et s'abaissent de la société des élus vers la société des hommes mortels. Il nous faut connaître notre mal. Mais n'allons pas nous y tromper et le chercher où il n'est pas. Notre mal, ce n'est pas qu'il y ait dans le monde des supérieurs et des inférieurs, des maîtres et des serviteurs, des riches et des pauvres, des grands et des petits, en un mot des inégalités. Ces inégalités sont l'œuvre de Dieu, soit qu'il les ait voulues de tout temps, soit qu'il les ait ordonnées depuis la chute de nos premiers parents. Ce que je veux dire, mes chers lecteurs, et ce que vous reconnaîtrez sans doute, c'est que le péché qui les rend funestes, je l'avoue, et qui peut-être les exagère, n'en est pourtant pas le *principe*. Dès qu'un homme naît avec plus de talents ou dans des circonstances plus favorables qu'un autre (et ceci dépend de la volonté de Dieu), cet homme a les moyens de devancer ou de surpasser les autres. De là des inégalités de tout genre. Puisqu'elles sont l'œuvre de Dieu, il ne nous appartient pas de les blâmer, et il est impossible qu'elles soient mauvaises. Elles peuvent à la vérité le devenir, mais de notre fait, non du fait de Dieu; de notre fait, parce que nous y faisons entrer ce qui n'y était pas, l'amertume et le venin du péché. Car, mes frères, prenons ces inégalités telles que Dieu les a faites, et ôtons-en le péché : que restera-t-il? Pour les plus heureux (si vous voulez les appeler ainsi) une occasion d'exercer la bienfaisance et l'humilité; pour les moins heureux, un sujet de résignation et de confiance; pour tous ensemble des liens

(1) Es., LX, 18.

plus étroits que si, tous étant égaux, il n'avaient nul besoin les uns des autres ; enfin pour la société un moyen de se développer et de se perfectionner ; car si rien n'obligeait personne à faire une chose plutôt qu'une autre, tout le monde, j'en conviens, se suffirait à soi-même ; mais la plupart et les meilleures de nos facultés, restant sans emploi, s'engourdiraient, et nous les aurions reçues en vain, ce qu'il n'est pas permis de supposer. Au lieu que, de la façon dont il a plu à Dieu d'arranger les choses, le riche, le grand est le tuteur naturel, la providence visible du pauvre et du petit, et celui-ci, dirigé et soutenu par le premier, devient pour la société une force dont rien n'est perdu ou mal appliqué. La société tout entière est comme une armée qui a ses capitaines, ses officiers et ses soldats. Il y a moins encore inégalité que diversité de fonctions et partage de travail. Tous attachés à la même œuvre, tous soumis au même chef, concourent au même résultat, mais chacun à sa manière et selon ses forces. Chacun fait ce qu'il peut, et change de place à mesure que son pouvoir augmente ou diminue. Les premiers quelquefois deviennent les derniers, et les derniers prennent la place des premiers. Une roue sans cesse en mouvement élève au sommet, puis redescend, puis remonte encore les diverses familles des enfants des hommes. Ainsi s'accomplit doucement et sans secousse la loi de la Providence ; ou, plutôt, ainsi s'accomplirait-elle, si les passions des hommes pouvaient être d'accord avec les vues de Celui en qui rien n'est passion, en qui tout est sagesse.

Je viens de dire ce qui se passerait dans une société réglée selon les vues de Dieu. Mais dire ce qui s'y passerait, n'est-ce pas dire tout d'un temps ce qu'on y penserait, ce qu'on y sentirait ? Ai-je besoin d'ajouter que l'égalité y serait sincèrement respectée ; que les supérieurs respecteraient dans les inférieurs leurs égaux et leurs frères ; et que, sans cesse, en leur

communiquant leurs richesses, leurs lumières, en se communiquant eux-mêmes par un commerce plein d'affabilité, ils les élèveraient jusqu'à eux autant que cela peut se faire? Ai-je besoin de dire que l'inférieur, sentant sa dignité comme homme et comme responsable à Dieu, ne pourrait avoir dans sa conduite et dans ses sentiments rien d'abject et de rampant, mais que, d'un autre côté, soumis à la Providence de Dieu, il consentirait de bon cœur à la supériorité des autres, et ne ressentirait jamais les avilissantes douleurs de l'envie? Ainsi tout se trouverait concilié ; ainsi l'ordre et la vie naîtraient de la distribution des talents et des travaux ; ainsi la bienveillance mutuelle se fortifierait du besoin que tous ont de tous; ainsi chacun étant nécessaire à tous, obligé envers tous, il y aurait, d'homme à homme, un respect mutuel ; ainsi l'égalité triompherait dans l'inégalité même ; ainsi Dieu serait le médiateur entre les conditions diverses, et le vrai lien de la société.

Mais que fais-je en cet instant? je remonte, sans m'en apercevoir, au point d'où je suis parti; je décris une seconde fois la société des justes ; je transporte sur la terre l'ordre et l'économie du ciel! Mais pourquoi non? Et comment ne le ferais-je pas? Me direz-vous que tout cela est bon pour le ciel? Mais sachez-le : cet ordre de choses, cette société ne serait pas possible dans le ciel si elle n'était pas, jusqu'à un certain point, possible sur la terre. Ces justes, dont nous parlons, n'auront-ils commencé d'être justes que dans l'autre monde? Ne l'étaient-ils pas dans celui-ci? Et n'est-ce pas parce qu'ils formaient une heureuse société sur la terre, qu'ils en forment une plus heureuse dans le ciel? Qu'est-ce donc que ce système qui ajournerait à l'autre monde tous les caractères de la véritable vie? Qu'est-ce que cette erreur grossière qui ne verrait pas que si la véritable vie ne commence pas dès ici-bas sur la terre, elle ne commen-

cera jamais, et que ne vouloir point de ciel sur la terre, c'est ne vouloir également point de ciel dans le ciel ?

Mais soyons justes et vrais : il y a si loin de ce que l'on voit communément sur la terre à ce que nous avons décrit, que vous avez pu croire que nous retournions, sans y prendre garde, à nos premiers tableaux, à la description de la société du ciel. S'il y a sur la terre une société pareille à celle que nous avons décrite, elle se cache bien. La supériorité sans orgueil et sans égoïsme, l'infériorité sans envie et sans abjection, en un mot le triomphe, comme nous le disions tout à l'heure, de l'égalité dans l'inégalité même, où le trouver, où le montrer ? Il aurait peu réfléchi, il aurait mal observé, mes chers amis, celui qui m'interromprait ici pour me dire : Vous cherchez l'égalité ? Mais êtes-vous aveugle ? êtes-vous sourd ? Quand est-ce que ce principe a été plus hautement reconnu et proclamé par plus de bouches ? Quand est-ce que les hommes et les lois ont fait plus de grandes choses en faveur de l'égalité ? Quand est-ce, en un mot, que ce principe a été plus près de son triomphe ?

Je ne voudrais pas, lui répondrais-je, troubler votre joie. Au fait, elle n'est pas sans fondement ; moi-même je la partage, et je me réjouis avec vous de voir tomber devant la raison publique certaines barrières qui arrêtaient l'essor de certaines classes de la société. Si vous bénissez la Providence, qui, à travers les siècles, a conduit l'humanité vers ce résultat, en forçant tout le monde, amis et adversaires, à y concourir avec elle, je me joins à vous de bon cœur pour bénir la Providence. Mais c'est elle seule que je veux bénir, c'est de sa seule bonté que je veux me réjouir ; quant aux hommes, s'ils trouvent à propos de se bénir eux-mêmes et de se glorifier, je les laisserai faire. Restons ensemble en présence de Dieu et au point de vue de l'éternité. A ce point de vue, ce qu'il importe

de savoir, ce n'est pas si l'égalité triomphe dans l'opinion et dans les lois, mais si elle triomphe dans les cœurs ; si elle est aimée pour sa vérité et pour sa sainteté; si elle est aimée d'un amour religieux et pur. Voilà, mon cher lecteur, le progrès dont je voudrais avoir des nouvelles.

Ou, si vous voulez (car tout peut se renfermer en deux mots), croit-on à l'égalité, et l'aime-t-on? Vous-même, mon cher lecteur, y croyez-vous et l'aimez-vous?

Comment n'y croirais-je pas, dites-vous? Au milieu de mille inégalités superficielles, quelle profonde égalité entre les hommes! Tous pourvus des mêmes organes, tous bornés par les mêmes limites, tous sujets aux mêmes douleurs, tous dépendants de la fortune, tous ignorants de l'avenir, tous soumis à la nécessité de mourir, et finalement confondus dans la même poussière, qui peut s'empêcher de reconnaître qu'à les prendre au fond et dans l'essentiel, tous les hommes sont égaux?

C'est fort bien ; mais cela n'empêche pas ces hommes pourvus des mêmes facultés d'en faire un usage très-inégal; ces hommes arrêtés par les mêmes limites d'en approcher, les uns beaucoup plus, et les autres beaucoup moins; ces hommes sujets aux mêmes vicissitudes, d'en subir plus ou moins l'empire; ces hommes, égaux dans la mort, d'être inégaux dans la vie; en sorte que, s'ils se ressemblent tous par une condition générale, à laquelle on fait fort peu d'attention, ils se distinguent les uns des autres par des circonstances qui frappent tout le monde, qui imposent à tout le monde, et auprès desquelles tout le reste semble sans intérêt.

Vous aurez beau faire, l'homme éclairé n'est pas l'égal du sauvage, ni l'honnête homme l'égal du fourbe. Le puissant, tant qu'il est puissant, vous inspirera du respect, encore qu'à tout moment vous vous

répétiez que cet homme puissant est mortel. A ces inégalités qui frappent votre vue, qui vous touchent par les endroits les plus sensibles, vous opposez je ne sais quelle idée d'égalité qui parle bien moins vivement à votre esprit que la vue de l'inégalité qui est dans le monde ne parle à vos yeux ; et quant à la mort, comme vous ne pourriez penser à celle d'autrui sans penser à la vôtre, et que c'est, de toutes les pensées, celle que vous écartez avec le plus de soin, il n'est pas probable qu'elle soit d'un grand secours pour entretenir toujours présente dans votre esprit l'idée de l'égalité.

Et quand vous l'auriez, cette idée, qu'auriez-vous ? peu de chose. De savoir qu'il y a au-dessus de nous une force quelconque plus forte que chacun, plus forte que tous, et qui nous fait passer indistinctement sous le même joug, à quoi cela sert-il ? qu'est-ce que notre âme y peut gagner ? de quoi sommes-nous plus riches quand nous savons cela ? Cela peut consoler l'orgueil humilié, et pour un moment égayer l'envie ; mais il n'y a rien là qui ait la force d'un motif, rien qui règle la vie, rien qui rende meilleur. Jointe à d'autres considérations, celle-ci peut avoir de l'utilité ; toute seule, c'est du poison.

Elevons-nous donc plus haut, et cherchons une base plus morale à l'égalité humaine. Vous produisez celle du *droit*. Vous dites : Tout homme a pour le moins le droit d'être homme ; et en cela tout homme est l'égal d'un autre ; si l'on ne reconnaissait pas ce droit, il n'y aurait point de droit ; et les grands et les riches ne pourraient en invoquer aucun en faveur de leur richesse et de leur grandeur ; en sorte que la base de l'inégalité tombe avec celle de l'égalité.

Voilà, je vous l'avoue, une raison faite pour toucher. Mais qui touchera-t-elle véritablement ? ceux

pour qui le droit est un objet de respect. J'entends, non pas leur droit à eux, mais le droit en général, le droit d'autrui comme le leur. Or, pour être touché du droit d'autrui comme du mien, il est nécessaire que je sois pénétré du respect pour la loi qui a établi l'un et l'autre, pour la loi du juste; il faut que je sois au moins aussi touché de mon devoir envers les autres que de leur devoir envers moi; il faut que j'aime l'égalité dans leur intérêt comme dans le mien. C'est sans doute quelque chose que d'avoir reconnu l'égalité comme un droit, quand même d'abord je n'aurais pensé qu'à *mon* droit ; car je ne puis pas en faire mon droit sans en faire aussi le droit de tous les autres hommes. C'est quelque chose, c'est beaucoup ; et puis, peut-être, si vous y regardez de près, ce n'est rien. Ce n'est rien, si cette vérité que ma conscience et ma raison n'ont pas pu s'empêcher de reconnaître, n'a pas pénétré dans mon cœur. Ce n'est rien si je ne l'aime pas. Ce n'est rien, moins que rien, si je n'aime de cette vérité que ce qui flatte mon égoïsme et mon orgueil. Ce n'est rien, moins que rien, si, toujours prêt à l'invoquer contre les autres, je ne l'invoque jamais contre moi-même. Il y a deux manières si différentes de recevoir la doctrine de l'égalité, que selon l'une, c'est bien l'égalité que vous voulez et que vous cherchez, et que selon l'autre c'est au contraire l'inégalité. Ainsi quand vous parlez de l'égalité comme d'un droit, vous dites bien ; mais, au fond, tout le monde dit de même ; tout le monde a toujours pensé comme vous : et qu'est-ce que l'égalité a gagné à cet accord universel?

C'est ici qu'il faut écarter toute illusion. Aimons-nous l'égalité comme notre droit seulement, ou aussi comme le droit d'autrui? Toute la question est là : car si nous ne l'aimons que de la première façon, il est très certain que nous ne l'aimons point. Or, qu'il y ait des hommes qui l'aiment dans ses deux applications

pour eux et contre eux, et qui soient attachés, non à leur droit seulement, mais à la loi suprême et impartiale qui l'établit pour tous, je ne veux pas le nier; mais ces hommes font exception. La masse de ceux qui proclament l'égalité a de tout autres dispositions et de tout autres vues. L'égalité est trop généralement le cri de l'infériorité humiliée et de l'ambition refoulée. C'est un cri puissant, parce qu'il retentit dans toutes les consciences; il peut même d'abord être parti de la conscience; mais ce sont les passions, c'est l'égoïsme qui le répètent et qui lui donnent le vaste et redoutable écho qui frappe vos oreilles. Vous aimeriez à croire le contraire? Eh bien! supposons un moment le contraire. Cette multitude qui proclame l'égalité, ce peuple qui l'inscrit dans ses lois, c'est l'amour du principe, c'est une affection morale qui l'anime. S'il en est ainsi, nous allons retrouver ce principe dans la vie de ce peuple, il se fera jour dans tous les détails de son existence, il percera à travers toutes les inégalités, et non pas, je l'espère, l'inégalité à travers toutes les égalités.

Je veux bien que le savant recherche le savant, l'homme d'esprit son semblable, l'homme de loisir celui qui a du loisir; je veux bien que des intérêts et des occupations communes rapprochent certains individus et forment des classes. Egalité n'est pas confusion. Mais il n'y aura, n'est-il pas vrai, aucune barrière insurmontable entre une classe et une autre? mais à la plus grande distance de culture ou de fortune, on se souviendra qu'on est homme, et que c'est là la plus profonde des ressemblances? mais le riche ne prétendra pas au respect des pauvres pour son or, pour son champ, pour sa vigne, pour son équipage? mais on ne rougira pas d'être vu en compagnie de telle ou telle personne, pourvu qu'elle soit honnête? mais on n'aura pas honte d'un parent sans culture ou d'un ami d'enfance au langage et à l'habit grossier?

mais on ne sera pas, avec les honnêtes gens de bas étage, affable seulement et condescendant, mais civil et affectueux? mais on n'abusera pas de sa supériorité d'esprit pour flétrir et ridiculiser la simplicité, ni de son éloquence pour la déconcerter? mais on ne regardera pas comme gens qui ne comptent pas ceux qui ont le désavantage de penser peu, ou le malheur de raisonner mal? mais on ne sera pas tyran dans sa maison et avec ses entours après avoir proscrit la tyrannie dans l'Etat? mais on aura plus volontiers de la pitié que du mépris pour ceux qui ont failli? mais la qualité d'homme l'emportera sur toutes les autres. et assurera toujours à celui qui en est revêtu un accueil cordial ou compatissant? Que vous dirai-je? on sera toujours disposé, toujours prêt à se faire pauvre en esprit, à devenir simplement homme avec ceux qui ne sont guère que cela, à respecter en eux cette qualité d'homme qui est si grande et dont rien n'a pu les dépouiller, à *rendre*, en un mot, selon la recommandation de saint Pierre, l'*honneur à tout le monde?* (1 Pierre, I, 17.)

C'est à vous à nous dire si, sous tous ces rapports, nos cœurs ont gagné autant que nos lois. Nommez-nous une constitution qui déracine l'orgueil; prouvez-nous que, dans l'ordre social dont vous vous félicitez, il y a moins de place pour l'orgueil? prouvez-nous qu'il y a dans les institutions quelque moyen de rendre l'orgueil plus traitable et moins avide de victimes; en un mot, prouvez-nous qu'une révolution politique peut donner à l'homme un autre cœur, et que, pour chacun des individus qui la subissent, elle renferme la régénération; alors vous aurez raison, et nous, qu'aurons-nous à faire que d'enfermer dans une arche, sous l'aile étendue des chérubins, ces tables nouvelles, plus précieuses et plus puissantes que les tables de Sinaï?

Non, non, la reconnaissance involontaire du droit

ici ne suffit pas. Le respect de l'égalité veut être rattaché plus haut.

Vous voulez que, dans l'homme, je respecte l'homme créé du même sang que moi-même, animé du même souffle de vie par le même Créateur, formé comme moi à l'image de Dieu. Mais comment voulez-vous que j'honore dans un autre une image que je n'honore pas en moi? comment voulez-vous même que je la reconnaisse, cette image, lorsqu'elle est effacée en moi? Je dois, dites-vous, respecter la créature immortelle. Ah! vous avez raison; mais avant tout, il faudrait me souvenir que je suis immortel. Je dois respecter la créature de Dieu : sans doute par suite et en vertu de mon respect pour Dieu? Mais si malheureusement j'ai cessé de respecter Dieu, à quel titre voulez-vous que je respecte sa créature? il me faudrait le craindre beaucoup pour rendre seulement un peu d'honneur à son ouvrage; et voici que vous m'ordonnez d'honorer beaucoup l'ouvrage à cause de l'ouvrier que j'honore très peu! Si vous voulez que la dignité humaine me soit chère et sacrée, rendez-moi d'abord cher et sacré Celui de qui elle procède; mais tant que Dieu n'est pas respecté, il est injuste d'exiger que l'homme respecte l'homme, et cette exigence même est un outrage à Dieu.

Dans l'absence ou dans le mépris de la religion, il ne reste, pour protéger la dignité humaine et le principe de l'égalité, qu'un instinct trop vague et un sentiment trop faible pour tenir tête à un orgueil qui devient féroce lorsqu'il n'est pas dominé. Si vous vous examinez vous-mêmes, vous trouverez que vous avez mille fois plus d'inclination à vous élever qu'à vous abaisser; vous vous rappellerez mille occasions où le sentiment de votre supériorité réelle ou prétendue vous a tentés au dédain et à l'insolence; vous ne trouverez pas que cette grande qualité d'homme vous

ait beaucoup imposé dans les faibles et dans les chétifs; vous vous rappellerez que bien souvent vous ne vous êtes senti avec eux aucune communauté qui vous les rendît respectables. Et d'une autre part (car vous avez des supérieurs comme vous avez des subordonnés, et il n'y a guère, en toute société, qu'un homme qui n'ait personne au-dessus de soi, et qu'un homme qui n'ait point d'inférieur), d'une autre part, vous n'avez guère, dans vos rapports avec de plus grands et de plus puissants, respecté en vous-mêmes cette dignité d'homme; du même fond d'orgueil dont vous vous éleviez, vous vous êtes abaissés pour plaire et pour parvenir, et souvent même, chose étonnante! sans but et sans intérêt. Si quelque chose vous a préservés de cet avilissement, c'est encore l'orgueil agissant dans un autre sens, et non pas le respect auquel vous vous sentiez obligés envers l'image de Dieu, que vous portez en vous. Peu d'hommes tiennent le milieu entre ces deux extrêmes; les uns ne respectent pas leurs semblables, les autres ne se respectent pas eux-mêmes: peu d'hommes du moins dans un esprit religieux; et combien d'hommes qui n'ont de respect ni pour les autres ni pour eux-mêmes!

Tel est l'effet qu'aura partout et malgré tous les efforts l'affaiblissement de la religion, l'abolition de la présence de Dieu dans les cœurs. Le sentiment de l'égalité humaine est toujours dans une exacte proportion avec le sentiment de la présence de Dieu; parce qu'il faut une base au respect de l'homme pour l'homme, et que cette base ne peut être que Dieu; et parce qu'il n'est pas possible, parce qu'il n'est pas juste de continuer à respecter l'homme quand on a cessé de respecter Dieu. Or, comme Dieu ne peut être révélé au cœur de l'homme que par Dieu même, c'est de lui aussi que procèdent toutes les vérités qui dépendent de la première des vérités, et tous

les sentiments qui dépendent du plus juste des sentiments. C'est à Dieu qu'il appartient de restaurer dans l'âme humaine le principe et l'amour de l'égalité humaine.

Aussitôt que Dieu se communiquera directement à l'âme, il lui dira cela avec tout le reste ; et c'est pourquoi tout homme, en devenant chrétien, ne peut manquer de rendre hommage au principe de l'égalité. Mais je ne puis m'empêcher de tourner votre attention sur une des plus intéressantes merveilles de l'Evangile, et de vous montrer comment, d'une manière toute particulière, l'Evangile a prêché l'égalité.

L'égalité, avons-nous vu, c'est le respect de l'homme pour l'homme. Mais ce qui nous empêche de respecter l'homme, c'est que nous ne le voyons pas. Ce qui nous le cache et ce que nous voyons, ce sont mille accessoires de force ou de faiblesse, de richesse ou de pauvreté, de savoir ou d'ignorance, de petitesse ou de grandeur, qui l'entourent et que nous prenons pour lui. Parce que nous sommes vains et charnels, nous voyons l'homme riche ou pauvre, l'homme instruit ou ignorant, l'homme d'esprit ou l'homme borné, et jamais l'homme. Et même quand nous le considérons sous un point de vue plus élevé, celui de la moralité, nous ne voyons encore dans la vertu de l'homme vertueux qu'un don qu'il s'est fait à lui-même, non une chose que Dieu a mise en lui ; en sorte qu'ici encore ce qui obtient notre respect, c'est tel ou tel homme et non l'homme.

Il semble que le moyen de rétablir le principe de l'égalité et de le faire triompher, c'était de revêtir tous les hommes à la fois d'une telle dignité, qu'elle fît disparaître toutes les distinctions, et d'une gloire qui engloutît toutes les gloires. Mais je vous demande à quel titre l'homme pécheur eût obtenu, en tant qu'homme,

l'éclatante faveur que nous supposons. Un autre moyen restait. Ah ! ce n'était pas un moyen ; c'était d'abord l'inévitable accomplissement des menaces de la loi ; c'était d'abord le juste salaire de notre iniquité ; mais enfin, à ne considérer que le sujet qui nous occupe, nous pouvons l'appeler moyen : ce moyen, c'était, non de nous revêtir tous, mais de nous dépouiller tous ; de nous dépouiller, non comme individus, mais comme hommes ; de nous dépouiller intérieurement ; de nous dépouiller tellement à fond que tout ce qui pouvait nous rester en fait de distinctions et de décorations temporelles, que cette pourpre, que cette renommée, que cette puissance, que cette sagesse, que cette vertu même dont nous nous attribuons le mérite, ne parût plus autour de notre personne, autour de l'homme, que comme de sales et misérables haillons. Le moyen. c'était de nous déclarer tous ensemble, et au même titre, au même degré, condamnés et perdus ; c'était de nous envelopper tous ensemble dans la rébellion !

Quand le prince de la paix, tout plein d'une gloire intérieure, et salué du haut des cieux par l'alléluia des anges, sortit du prétoire, couvert d'un manteau d'ignominie, abandonné de tous et de ses disciples mêmes, un mot de Pilate le désigna à la multitude : *Voilà l'homme!* Et nous, après avoir vraiment cherché l'homme sous tant de déguisements divers, l'homme véritable, l'homme seulement homme, nous l'avons trouvé, dépouillé de toute gloire intérieure, haïssable à Dieu, haïssable à lui-même, un objet de pitié pour les anges et d'effroi pour la création. A notre tour nous disons : *Voilà l'homme!* oui, *voilà l'homme ;* mais vous voilà vous-même aussi, homme ébloui de votre propre éclat ou de l'éclat d'autrui ; vous voilà tous, ô hommes! jugez s'il y a parmi vous un être dont vous puissiez faire votre idole ; jugez s'il en est un dont vous puissiez faire votre adorateur !

Une si profonde infortune, subie en commun, réta-

blit sans doute, d'une manière redoutable, la primitive égalité. Toutes les distinctions, toutes les gloires s'abîment dans cet opprobre. La mort elle-même ne nous égalise pas si bien; car elle laisse à la vanité humaine le temps de jouir de ses avantages; elle les enlève, elle ne les nie pas. On a beau se représenter un cadavre sur ce trône, un squelette sous cette pourpre. Jeux funèbres et vains de l'imagination : la vie est plus forte. La mort est plus loin, très loin. On s'applique à vivre avant de mourir. On se prolonge dans l'avenir par mille ingénieuses précautions. On ajoute à sa vie la vie de ses descendants. Mais la conviction du péché est une mort avant la mort, une mort suprême. Elle éteint par avance le flambeau de la vie. Elle ne permet aucune compensation. On peut donner le change à la mort, à elle jamais. Tout s'efface, tout se décolore, toute prétention devient ridicule, toute gloire semble une parodie; et l'âme qu'avait soutenue jusqu'alors la fièvre de l'ambition ou l'ivresse du succès, s'affaisse en elle-même et s'ensevelit dans son deuil.

Mais je ne vois sortir de cette mort que des fruits de mort. Surtout je ne la vois pas introduire dans les âmes et dans le monde le principe que nous cherchons. Je veux croire que l'homme qui se sent frappé au cœur par la sentence du Dieu juste, songe peu, dans son angoisse, à jouir de la confusion de ses compagnons d'infortune, et de les voir précipités de leur gloire imaginaire; mais c'est un bien petit effet d'une bien grande cause. Allons plus loin, sortons de ces ténèbres, connaissons toute la vérité, et réjouissons-nous à sa lumière.

Il les a tous enfermés dans la rébellion pour faire miséricorde à tous. Voilà la vérité, voilà la vie. Nous ne considérons pas aujourd'hui cette vérité par ses plus grands côtés, qui sont la bonté et la justice de Dieu, le salut du pécheur, sa naissance à une nouvelle

vie, sa sanctification progressive : nous ne voulons voir cette vérité que dans son rapport avec notre sujet. Avons-nous, cette fois, trouvé le grand principe de l'égalité ?

Nous pourrions ici invoquer à la fois le témoignage de l'incrédule et celui du croyant, et appeler à la raison du premier comme à l'expérience du second. La raison du premier lui dira que la doctrine que nous prêchons ne peut manquer de créer, chez ceux qui l'acceptent, un vif sentiment de l'égalité humaine. Mais nous aimons mieux laisser parler l'expérience du second. Peut-être que dans son cœur, il nous a déjà prévenus, pour nous dire : « Vous me faites « l'égal des autres hommes : c'est à peine si j'ose ac-« cepter ce titre ; car je me sens, en rentrant en moi-« même, le premier des pécheurs. Je ne puis me figu-« rer qu'aucun autre ait abusé autant que moi de la « bonté de Dieu. Jugez si j'ai lieu de demander ma « place au-dessus d'aucun autre. Quant aux distinc-« tions de ce monde, comment pourraient-elles m'em-« pêcher de voir dans les hommes autre chose que « des égaux ? Mes supérieurs ? leur état de condam-« nation les abaisse jusqu'à moi ; mes inférieurs ? la « grâce qu'ils ont reçue les élève jusqu'à moi. Tous « enfermés dans la même rébellion, nous avons tous « été embrassés par la même miséricorde. L'heure « solennelle approche où toute distinction s'effacera « dans une communauté de paix et de gloire : qu'im-« porte qu'en attendant, l'un de nous porte un man-« teau de pourpre et l'autre un manteau de bure, que « l'un commande et que l'autre obéisse, que l'un soit « compté pour rien dans le monde et l'autre pour « quelque chose ? Nous serons tous à la fois dépouil-« lés et revêtus à jamais. Dès ici-bas, que le frère qui « est dans la bassesse se glorifie dans son élévation, « que le riche s'humilie dans sa bassesse, et que tous « deux se réjouissent de leur salut. Je les honorerai

« tous deux, puisque Dieu les a tous deux honorés ; et « quant à l'inégalité extérieure qui est entre eux, j'y « consentirai comme à une volonté de Dieu, toujours « sage et toujours bonne. Dieu veut qu'il y ait des « pauvres et des riches ; je le veux avec lui ; mais je « sais aussi, grâce à lui, que le pauvre et le riche « s'entre-rencontrent sur la terre et dans le ciel, et « que c'est Lui qui les a faits. »

Tels sont les sentiments du chrétien, parce qu'il juge toutes choses au point de vue de l'éternité, et parce que le bonheur dont il jouit le met au-dessus de toutes les vicissitudes, et lui fait voir du même œil les situations les plus diverses. Il consent à l'inégalité, mais l'égalité lui est sacrée. Il va plus loin, dans ce sens, que n'irait l'homme du monde le plus zélé pour l'égalité. Car s'il honore dans ceux qui ont reçu plus de grâces que lui des monuments remarquables de la puissance de Dieu, il s'humilie vis-à-vis de ceux qu'il a devancés, en se disant : « Qu'ai-je donc que je ne « l'aie reçu, et si je l'ai reçu, pourquoi m'en glorifier « comme si je ne l'avais pas reçu ? » Il ne se croit volontiers au-dessus de personne ; il trouve dans les moins avancés, dans les plus faibles, de quoi s'humilier en lui-même. Sachant ce qu'il eût pu devenir, si la main de Dieu se fût retirée de lui, il ne méprise personne ; il se garde de briser le roseau froissé ; il a le sentiment de l'égalité à l'égard même de ceux que la justice humaine a flétris ; sa justice, plus délicate et toute spirituelle, les replace dans la communauté humaine, et il tarde à sa charité de les voir introduits dans la communauté chrétienne.

Jugez si l'égalité peut recevoir des atteintes dans une société où chacun, regardant les autres par humilité comme plus excellents que lui-même, ne se croit digne que de la dernière place, et la réclame, comme dans la société mondaine on réclame la première. Car c'est là, vous le savez, l'esprit de l'Evangile, et

l'objet le plus fréquent des recommandations du Sauveur et de ses apôtres. On n'est pas chrétien, on n'a pas compris le christianisme si l'on est dans d'autres pispositions; car on oublie que Jésus-Christ est venu dans le monde pour servir et non pour être servi; qu'il a lavé les pieds de ses disciples, et qu'il a voulu que nous fissions tous de même. L'Évangile est tellement plein de ces idées, tout son contenu est tellement opposé aux prétentions de la vanité, il nous oblige tellement à ne point aspirer aux choses élevées, mais à marcher avec les humbles; en un mot, il est tellement à l'extrême opposé de notre orgueil, qu'il n'a pas même songé à nous dire que nous sommes égaux les uns des autres; si bien, qu'en prêchant aujourd'hui sur l'égalité, je prêche sur un sujet que l'Evangile n'a point indiqué. C'est que, du premier coup et d'un seul élan, il va bien au-delà. Il passe, sans y regarder, à côté du dogme de l'égalité pour arriver à celui de la fraternité. Sa méthode est d'absorber le médiocre dans l'excellent, et l'humain dans le divin. Nulle part, il ne nous dit que les hommes sont égaux; vérité que sans doute il ne nie pas, mais qu'il ignore pour ainsi dire, tant elle est au-dessous du point de vue et de l'esprit de Jésus-Christ. Mais il nous dit que nous sommes membres d'un même corps, tous acceptés, tous nécessaires, tous subordonnés au même chef en qui se trouve le principe de notre vie à tous. Nous sommes membres les uns des autres, tellement unis que la souffrance ou la santé d'un membre devient la souffrance ou la santé de tous les autres. Nous sommes frères, en un mot; et qui va songer, entre des frères, entre les enfants d'un même père et d'une même mère, à chercher des inégalités? Ces frères, du moins, ne se regardent pas comme inégaux entre eux; ils en sont si loin qu'ils ne s'avisent pas même de remarquer qu'ils sont égaux; leur fraternité ne leur permet pas même cette pensée. Pareillement

les chrétiens ne sont pas égaux d'abord, puis frères ensuite; ils sont frères d'abord, et parce qu'ils sont frères, ils sont égaux. Dès-lors, toutes les différences que la naissance, la fortune, l'éducation peuvent avoir mises entre eux, ces différences, visibles pour leurs yeux, sont invisibles pour leurs cœurs; la qualité de frères efface tout; elle égalise les conditions sans les effacer; elle élève doucement le pauvre vers le riche, abaisse doucement le riche vers le pauvre; elle fait de leurs inégalités mêmes des moyens de rapprochement, des liens; elle tourne au profit de leur union ce qui semblait devoir être une cause d'éloignement et de séparation; et elle s'applaudit d'une inégalité de partage, sans laquelle les frères auraient moins d'occasions de se chercher et de se toucher.

Que le christianisme fasse, des hommes, autant de membres les uns des autres, autant de frères, c'est ce que le chrétien seul peut bien comprendre, parce que lui seul aussi comprend bien que Dieu puisse être appelé Père. Il n'est pas seul cependant à employer ces expressions, qui sont devenues usuelles dans la chrétienté. Mais quel autre que lui en sent la force, la douceur, la vérité? Ce n'est pas le raisonnement, c'est l'expérience qui lui en a donné le secret. Il ne sait pas seulement, il sent que les hommes sont ses frères. Il ne peut pas lui venir à la pensée de les voir sous un autre aspect. Il croirait faire injure à l'Evangile et à la croix de son Sauveur; et, du moment qu'il sentirait s'affaiblir dans son cœur la fraternité humaine, il saurait et s'apercevrait que la paternité de Dieu, que l'esprit d'adoption a souffert dans son cœur dans la même mesure. Faut-il, après cela, vous dire qu'il regarde ses frères comme ses égaux? que l'égalité humaine n'a pas d'asile plus assuré que le cœur du chrétien? que personne ne peut rendre à ce principe un hommage plus entier, plus absolu? que les doctrines et les inclinations les plus libérales n'ap-

prochent point, à cet égard, des sentiments d'un vrai chrétien? que la société chrétienne, je dis la société des deux premiers venus d'entre les chrétiens, est, sous ce rapport, le modèle et l'idéal de la société civile? et enfin que la société civile n'approchera de son but, ou de ses différents buts, ordre et liberté, égalité et paix, qu'à proportion qu'elle sera chrétienne?

Ah! mes frères, je crois que vous en êtes convaincus, et que vous le désirez. Hâtez donc ce progrès par vos vœux, par vos prières, par vos efforts; soyez chrétiens, pour que la société soit chrétienne; enseignez l'égalité par la fraternité; montrez dans le racheté de Jésus-Christ l'image et le modèle du bon citoyen; faites voir que toutes les vertus civiques découlent de cette même source, et que l'union des âmes en Dieu est le seul gage du bon ordre de la société; transportez à votre patrie terrestre et passagère les caractères de votre patrie céleste et immortelle; obtenez de Dieu, par de constantes prières, d'être, selon la parole de son Fils, une ville bâtie sur une montagne, que tous voient, que tous envient, et dont toutes les cités soient jalouses de réfléchir la gloire et de reproduire la félicité.

(Prix : 6 fr. les 100 exemplaires.)

N. 177. S. T. R. P. DÉPÔT, RUE RUMFORD, 11.

Paris. — Imp. de M. Ducloux et Comp., rue Saint-Benoît, 7.

LES QUATRE OBSTACLES.

... Vous me paraissez, mon cher ami, être un vrai type de la génération actuelle. Vous parlez de la religion, vous aimez la religion, mais vous en êtes un amateur et non un vrai possesseur. Notre génération voltige au-dessus de cette vaste mer et l'effleure même de l'aile ; mais elle ne se plonge pas dans ses eaux purifiantes et vivifiantes. On a assez de religion pour en décrire les beautés, on n'en a pas assez pour vaincre le péché, pour surmonter le monde, pour triompher en présence de la mort. Il faut que tous les beaux discoureurs, hommes et femmes, qui savent parler d'une manière si pathétique de Dieu et de sa création, rentrent en eux-mêmes, deviennent d'humbles disciples de l'obscur Galiléen, apprennent à connaître par leur propre expérience le mystère d'une naissance nouvelle, reçoivent d'en haut le baptême du Saint-Esprit, croient au Fils de Dieu, seule expiation et seule justice des élus du Père, et marchent dans une vie nouvelle de paix, de sainteté, d'amour et de joie. « Le royaume de Dieu ne consiste pas en paroles, mais en efficace ! »

Mais pourquoi un si grand nombre d'hommes, parmi les littérateurs, les artistes, les politiques, les hommes faits, les jeunes gens, pourquoi tant de femmes, en restent-ils à cette religion vague, et ne viennent-ils point au christianisme vivant ? C'est la question que je me suis adressée en pensant à vous, cher ami, et je vous soumets à ce sujet une ou deux pensées que je vous laisse à examiner.

Le premier obstacle qui vous empêche de devenir un vrai chrétien, c'est l'amour que vous avez pour le monde. Vous ne voulez que d'une religion qui aille avec le monde, qui se rencontre dans le courant du monde et sache lui plaire. La société actuelle est vraiment votre divinité, et le Dieu de la Bible, le Dieu du christianisme, est un Dieu jaloux qui a dit : « Tu

n'auras point d'autre Dieu devant ma face. » Si vous trouvez un jour ce Dieu-là, vous trouverez tout avec lui; un bonheur inconnu jusqu'à cette heure remplira votre âme; vous vous écrierez avec Augustin, au moment où il sortit de toutes les philosophies et les vanités de la vie, et trouva ce Dieu inconnu au monde : « Je t'ai connu trop tard, je t'ai aimé trop tard. » Il y a plus, vous serez alors doublé, quadruplé pour le monde; il ne vous dominera plus, mais vous le dominerez; vous ne serez plus son esclave, vous serez son bienfaiteur. Mais pour trouver le Dieu vivant, il faut être prêt à lui faire le sacrifice du monde entier. Ce Dieu vivant, manifesté en chair, a signalé lui-même l'amour du monde comme le plus grand obstacle à la foi : « Comment pouvez-vous croire, « a-t-il dit, vu que vous aimez à recevoir de la gloire « les uns des autres, et que vous ne recherchez point « la gloire qui vient de Dieu seul? » Voilà le premier obstacle que je vous signale.

J'en trouve un second dans l'oubli de la loi morale, telle que Dieu l'a établie, et dans la substitution d'une loi commode et flexible qui a cours dans la société. Le principe intérieur de toute religion est dans la conscience; une conscience qui se reconnaît elle-même et qui s'accuse, peut seule amener un homme à Dieu. L'imagination, l'intelligence, le sentiment, peuvent être des milieux par lesquels Dieu s'approche de l'homme; mais tant que la conscience n'est pas intéressée, alarmée, l'homme ne cherche pas vraiment son salut en Dieu, et il ne peut y avoir pour l'homme d'autre Dieu qu'un Dieu sauveur. Or, le grand mal de la crise actuelle, c'est que la religion est une ombre qui erre dans ces avenues de l'homme, mais n'est pas une réalité qui pénètre et s'établisse dans le sanctuaire de son être. Laissez-là, mon cher ami, vos poétiques imaginations, vos contemplations humanitaires, et rentrez dans votre propre cœur, apprenez à connaître un hôte qui s'y trouve, et qui s'appelle le péché. Pour cela, étudiez la pureté et la sainteté de la loi morale, telle que Dieu nous l'a donnée; comprenez bien que Dieu demande tout votre cœur, que dès que vous mettez quelque chose à sa place, quoi que ce puisse être, que dès que vous vous

aimez vous-même par-dessus toutes choses, vous avez un autre Dieu que le vrai Dieu, vous êtes un idolâtre, non pas sans doute de l'Afrique ou des Indes, mais de l'Europe et de la France. Pensez que cette loi qui vous oblige de donner à Dieu tout votre cœur, est accompagnée d'une bénédiction si vous l'observez, d'une malédiction si vous la violez; en sorte que vous êtes condamné par la loi morale, perdu par elle. Dieu est le seul législateur; il peut sauver et il peut perdre. Si vous avez péché dans un seul commandement, vous êtes coupable. Mais le Fils de l'homme est venu *sauver* ce qui était *perdu*. C'est pour des coupables que le christianisme existe, et que Jésus de Nazareth, l'homme de douleurs, le Dieu sauveur, a étendu ses bras sur la croix. Un missionnaire me disait que les nègres convertis de l'Afrique exprimaient souvent toute leur religion par cette simple prière : « O Jésus! je suis un grand, un très-grand pécheur, mais tu es un grand, un très-grand Sauveur, sauve-moi ! » Pour dire la seconde de ces paroles, il faut que vous sachiez dire la première; et pour cela, il faut que vous connaissiez la plus importante de toutes les choses qui sont en vous, votre péché. Fussiez-vous l'un des hommes les plus avancés de notre civilisation européenne et française, il faudrait encore que vous passassiez par la voie de ces pauvres nègres; c'est celle de ces pauvres esclaves affranchis, comme ce fut celle de Pascal et de Bacon. Je ne sais qu'y faire, mais la loi morale est un joug sous lequel il faut que passe toute l'humanité, et il n'y a pas de tête, tant élevée qu'elle soit, qui ne doive se courber devant elle et se reconnaître coupable de l'avoir violée.

Je trouve un troisième obstacle, en ce que les guides mêmes de l'homme se sont égarés, et au lieu de le conduire aux sources de la vie, le mènent en des lieux de stérilité et de mort. Quelle que soit la communion dans laquelle il est né, si un homme vient à sentir ce besoin vague de religion que plusieurs éprouvent de nos jours, il est naturel qu'il se tourne, pour les satisfaire, vers les institutions religieuses auxquelles il est attaché. Or, il arrive trop souvent que, satisfait par l'apparence de la religion, il ne pénètre pas jusqu'à sa réalité. Vous vous jetez, mon cher

ami, dans les beautés du moyen âge, vous vous agenouillez sous les voûtes imposantes des cathédrales, vous assistez aux pompes des sacrements ; mais votre cœur demeure irrégénéré, et vous ne vous approchez pas avec un esprit brisé de ce Sauveur doux et débonnaire, qui constitue enfants de Dieu tous ceux qui viennent à lui avec foi. Il en est d'autres qui se contentent d'une morale extérieure et d'une prédication sonore. O mon cher ami ! ne nous en tenons pas au christianisme tel que l'ont fait les hommes; appliquons-nous à rechercher le christianisme primitif, l'Evangile de Jésus-Christ.

Je rencontre un quatrième obstacle dans la négligence de la Parole de Dieu, qui caractérise les hommes de notre siècle. Vous me dites, je le sais, que vous avez lu la Bible. Je l'admets; mais comment l'avez-vous lue? En partie peut-être, une seule fois, par curiosité, comme un livre ancien digne de quelque respect; mais vous ne l'avez pas lue comme la parole de Dieu. Vous y avez cherché l'œuvre de Moïse, celle d'Isaïe, celle de saint Jean, de saint Paul, mais non l'œuvre du Saint-Esprit. Vous ne comprenez pas que c'est bien vraiment Dieu qui est l'auteur de ce livre, en sorte que chacune de ses paroles est infaillible. Il en résulte que vous croyez ou ne croyez pas, selon que cela vous plaît, tandis que vous êtes obligé de croire et de tout croire. La religion vague de nos jours est une religion sans la Bible. Tant que ce caractère lui demeurera, elle sera une religion fausse. Que la parole puissante et vivante de Dieu entre dans toutes ces ombres et toutes ces vapeurs, qui, sous le nom de religion, s'agitent dans le monde, et aussitôt elle leur donnera une réalité et un corps. Si vous voulez vous-même que votre religion devienne une vérité, prenez la Bible, mon ami, fléchissez le genou devant Celui qui en donne l'intelligence, cherchez-y Jésus-Christ, le Dieu sauveur, et vous le trouverez...

(Prix : 5 cent. l'exemplaire et 1 fr. 50 cent. les 100 exemplaires.)

N. 247. S. T. R. P. DÉPÔT, RUE RUMFORD, 11.

Paris. — Imp. de M. Ducloux et Comp., rue Saint-Benoît, 7.

L'HONNÊTE HOMME.

L'honnête homme, en prenant ce terme dans son acception la plus générale, est celui qui fait ce que veut l'opinion de son pays et de son siècle, et qui s'abstient de ce qu'elle défend.

Il résulte de cette définition que l'idée de l'honnête homme varie selon les temps et les lieux. Elle renferme tantôt plus, tantôt moins, toujours quelque chose de divers; elle est mobile comme l'opinion, changeante comme la morale humaine, capricieuse comme la fortune, multiple comme les climats. Un honnête homme chez les Égyptiens, à l'époque des Pharaons, était fort différent de l'honnête homme en France au dix-neuvième siècle; il n'avait pas le droit de laisser la momie de son père entre les mains d'un créancier, mais il avait celui de mutiler ses esclaves, quand il possédait des esclaves. Chez les Grecs et les Romains, l'honnête homme pouvait s'abandonner à de viles passions, commettre des attentats énormes, faire des actes qui ne doivent pas même être nommés parmi nous, selon l'expression d'un apôtre. En Turquie, on ne cesse pas d'être honnête homme pour garder publiquement chez soi une multitude de femmes légitimes ou non légitimes; tant s'en faut, les plus honnêtes gens de ce pays sont précisément ceux qui en ont le plus grand nombre. Les Arabes du désert dénieraient la qualité d'honnête homme à celui qui violerait les usages de l'hospitalité, mais ils ne la refusent point à celui qui dévalise les passants, et qui même les tue en cas de résistance. Au Japon, si l'on en croit les voyageurs, l'honnête homme doit se déchirer les entrailles devant celui qui l'a offensé; ailleurs un pareil suicide, et pour le même motif, serait considéré comme un accès de folie furieuse.

Ne multiplions pas les exemples. On pourrait en citer autant qu'il y a eu d'opinions diverses depuis que le monde existe, et la liste serait bien longue. Observons seulement que la notion de l'honnête a subi un changement immense par l'introduction du christianisme : non pas qu'elle ait reproduit la morale chrétienne dans son ensemble ; nous ne verrons que trop le contraire tout à l'heure, mais du moins elle s'est étendue et purifiée. L'honnête homme ne peut plus, dans les pays chrétiens, afficher certains vices et se souiller de certains crimes qui avaient obtenu droit de cité parmi les nations polythéistes, et qui le conservent encore aujourd'hui dans les contrées idolâtres. Aux Indes-Orientales, l'homme qui jette sa mère sur un bûcher, est un parfait honnête homme ; en Chine, celui qui tue son enfant ne l'est pas moins : dans la chrétienté, le parricide et l'infanticide sont voués à l'exécration publique.

On se tromperait beaucoup, cependant, si l'on croyait que l'honnête homme est le même dans tous les pays qui professent la religion de Jésus-Christ. L'idée change suivant que l'on y connaît mieux le véritable Évangile, ou qu'on y a plus ajouté de traditions humaines. Ce serait vraiment une étude curieuse, mais pourtant moins curieuse encore qu'affligeante, de rechercher quelles sont les différences de la qualification d'honnête homme dans la chrétienté. On y verrait comment les traditions populaires et les passions savent transformer la morale éternelle à leur image, et la tordre au gré des habitudes nationales. Les principaux caractères de cette mutilation se reproduiraient partout, sans contredit, parce que la corruption de l'homme est partout la même dans ses traits essentiels ; mais à côté de cette grande ressemblance on apercevrait une variété infinie d'additions ou de retranchements, qui ferait connaître la véritable physionomie de l'humanité aux différents degrés de latitude et de civilisation.

Un autre travail également intéressant consisterait à prendre un seul peuple, un seul pays, pour y suivre d'époque en époque les idées qui ont été successivement contenues dans la locution d'honnête homme.

La croyance à l'immortalité de l'âme et au jugement de

Dieu n'est pas éteinte chez tous les honnêtes gens de notre siècle. Plusieurs d'entre eux ont gardé ces deux doctrines fondamentales de ce qu'on nomme religion naturelle. Eh bien! l'honnête homme se rassure et se tranquillise en face de la mort, par la qualification que l'opinion lui a laissé porter. Il s'écrie : « J'ai vécu en honnête homme, j'ai agi en honnête homme, je suis honnête homme, tout le monde l'atteste; qu'ai-je donc à redouter? Je puis comparaître sans crainte devant le tribunal du souverain Juge! » Et s'appuyant sur cette misérable argumentation, il s'endort dans une fausse paix. Prenez-y garde : vous confondez la morale relâchée du monde avec la morale de l'Évangile, et même cette morale relâchée, vous ne l'avez suivie qu'en apparence dans la plupart des occasions.

De tout ce qui précède, il résulte donc que le titre d'honnête homme, d'homme d'honneur, est généralement donné à toute personne qui vit avec une certaine décence extérieure, et dont la conduite est en harmonie avec l'opinion publique. Mais serait-ce seulement en cette bienséance de conduite que consisterait la nature de la véritable vertu? Peut-on nommer moralité une honnêteté de vie dont le moins vertueux peut se parer comme le plus probe, puisqu'il n'est besoin pour cela que de dissimuler les passions, non de les réprimer! Et cependant la qualité d'honnête homme ne va pas au delà de cette apparence de vertu. Qu'il était donc nécessaire que le christianisme vînt remettre ici chaque chose à sa place, en nous enseignant que la vraie moralité ne peut exister sans une régénération préalable du cœur, et qu'elle n'est rien moins que la SAINTETÉ!

Si de la nature de la vertu nous passons à l'*étendue* que lui donne le monde, nous aurons encore à signaler sur ce point une grande erreur. Quelles sont les vraies limites de la morale? On sent qu'elles ne peuvent être que les limites de ce qui fait l'objet de la morale, c'est-à-dire du bien. A quels êtres se rapportent nos devoirs? Évidemment à Dieu qui nous a créés, et aux créatures qui nous environnent. Et cependant tous les devoirs relatifs à la divinité, ne sont-ils pas retranchés du code de la morale humaine? On vous

permettra d'attaquer le christianisme, de vous moquer de ses mystères et de ses miracles, de troubler à plaisir la conscience d'autrui, d'exprimer les sentiments les plus absolus de scepticisme ; votre réputation d'honnête homme n'en souffrira guère. Abstenez-vous seulement des blasphèmes grossiers, des plaisanteries indécentes ; le bon goût n'autorise plus ces excès, comme à l'époque du règne de Voltaire. Mais sauf ces restrictions peu gênantes, l'honnête homme a parfaitement le droit d'être incrédule, et de vivre dans une complète indifférence. Trois ou quatre cérémonies religieuses depuis la naissance jusqu'à la mort, voilà à quoi on a réduit aujourd'hui les devoirs de l'honnête homme envers Dieu.

Les qualités sociales, voilà tout ce qui définit aujourd'hui le mot *vertu*, voilà dans quel cercle étroit nous la trouvons circonscrite. Mais est-ce bien du moins à l'accomplissement de toutes les obligations sociales qu'on réserve le titre d'honnête homme ? Hélas ! non. On peut aspirer à ce titre sans amour pour ses semblables, sans dévouement réel à l'humanité, sans support, sans indulgence. L'égoïste, l'homme violent, le haineux, le vindicatif, le médisant, le menteur, l'adultère se trouvent aussi dans la longue file de ceux qui aspirent à la palme de l'opinion. Et comme les juges qui la décernent ont tous intérêt à se montrer faciles quant à ces divers vices, puisqu'ils sont plus ou moins les leurs, personne ne pense à refuser les insignes de l'honneur à une foule d'hommes qui sont cependant entachés d'immoralité. Au fait, une seule vertu est exigée pour mériter mention honorable, c'est la probité. « Je n'ai fait de mal à personne, » telle est au fond la légende de la médaille de ceux qui ne connaissent que la vertu du monde ; telle est, hélas ! aussi la triste et banale formule dans laquelle tant d'*honnêtes gens* résument, à leur dernière heure, la vertu de toute leur vie. Et souvent dans cette honnêteté que de fautes secrètes, dans cette droiture que de mauvaise foi ! En sorte que, si nous poursuivions cet examen jusqu'à ses dernières limites, la vertu de plus d'un honnête homme, réduite à son expression la plus mince, se trouverait n'être, en dernière analyse, que

l'art si commun de faire de la justice sans équité et de la probité sans justice, en esquivant avec adresse la vengeance des lois et en trompant l'opinion publique. Aussi, et je le dis avec réflexion et conviction, y a-t-il dans nos prisons, dans nos bagnes, plus d'un individu moins vil, moins corrompu que beaucoup de ceux qui sont réputés sans conteste honnêtes gens! Ces honnêtes gens sont *légalement* moins coupables; mais *moralement* ils le sont quelquefois plus que les criminels qui ont justement subi la vindicte des lois. Cette conclusion est dure, je le sais; mais la vérité, si dure qu'elle soit, est bonne à dire et utile à entendre!

Que la distance est immense entre l'honnêteté du monde et la vraie moralité que l'Évangile fait consister dans la pratique de *toutes* les choses qui sont véritables, vénérables, justes, pures, aimables, de bonne renommée, où il y a quelque vertu et quelque louange (Philip. IV, 8), et que Jésus-Christ nous a sommairement commandées, en nous disant d'aimer Dieu de tout notre cœur et notre prochain comme nous-mêmes!

Nous trouvons une différence non moins grande entre la vertu selon le monde et la vertu selon Dieu, si nous considérons les *forces* qui les mettent en action. Les moralistes du siècle ne cessent d'exalter la puissance de notre propre volonté : à les entendre, tout ce que l'homme veut il le peut; et c'est à ces forces naturelles qu'ils l'adressent pour son perfectionnement moral. L'Évangile, au contraire, nous enseigne que de nous-mêmes nous ne pouvons rien, et que nous devons recevoir de Dieu non-seulement la faculté, mais encore la volonté d'accomplir ce qu'il nous commande. Or, toute personne sincère n'est-elle pas en état de constater par sa propre expérience la vérité de cet enseignement? Qui osera dire qu'il ait jamais pu faire tout ce qu'il s'était prescrit? quel est l'homme qui ne soit obligé de convenir à chaque instant de la faiblesse de la nature humaine? Et c'est cependant à cette faiblesse que vous vous adressez pour avoir de la force!

Combien nous aurons encore sujet d'être confus de notre moralité naturelle, si nous cherchons à saisir ses progrès!

Mais, que dis-je? Ce genre de vertu est-il susceptible de progrès? Ne l'en a-t-on pas rendu à tout jamais incapable, en commençant par la resserrer dans les plus étroites limites, en mettant devant elle une barrière qu'il lui est comme interdit de passer? Comment progresserait-elle enfin, si elle n'a pour toute force que la faiblesse d'une nature impuissante? Arrêtée ainsi dans sa marche en avant, la vertu selon le monde peut-elle faire autrement que rester stationnaire ou rétrograder? Et qu'on ne nous accuse point ici d'exagération. Le chrétien, conduit par l'Esprit de son Maître, se repent après ses fautes et en éprouve une salutaire humiliation. La honte et la souffrance qu'il en ressent le rendent plus vigilant pour l'avenir, et sa position se trouve ainsi pour le moins aussi élevée qu'avant sa chute. Mais il n'en est point ainsi dans le monde : la repentance y suit rarement le mal, et le plus souvent on n'y cherche qu'à justifier celui-ci par tous les moyens possibles. Si parfois l'âme semble passer de tels ou tels sentiments violents à un état plus doux et plus paisible, ce changement ne résulte que de l'action du temps, dont l'effet naturel est d'affaiblir toutes les impressions. C'est une trêve de guerre lasse; c'est la fatigue d'une âme agitée qui n'en est que moins disposée à combattre à l'avenir; c'est enfin le calme après la tempête sur une mer dont les ondes ne tarderont pas à s'émouvoir de nouveau. Dès lors, comment des déviations successives de la règle du devoir ne nous éloigneraient-elles pas toujours plus du chemin de la vertu? N'est-il pas vrai que l'homme abandonné à lui-même est entraîné par son propre poids, que les penchants vicieux se fortifient par l'exercice, que les mauvaises habitudes s'enracinent toujours davantage, et que le cœur est de jour en jour plus esclave du mal?

Jetons enfin un rapide coup d'œil sur les *motifs* qui portent à la vertu naturelle, et ici encore nous serons convaincus de sa nullité morale. Chacun sent que la moralité des actes consiste avant tout dans l'intention qui les dicte, et que les motifs sont l'âme et la vie des œuvres. Une action sans motifs est une œuvre indifférente sous le point de vue moral; elle peut être assimilée aux mouvements

instinctifs de l'animal. Une action dont le motif est mauvais, est toujours par cela même une mauvaise œuvre, quelque excellente qu'elle semble, à ne la juger que sur les apparences ou sous le rapport de ses résultats. Ces principes si simples sont parfaitement d'accord avec l'Évangile, qui nous recommande d'agir, en toutes choses, pour Dieu, par amour pour lui, et qui veut que notre vertu consiste tout premièrement dans la pureté de notre volonté avant de se produire au dehors par des paroles ou par des œuvres. Maintenant, jugeons d'après cette règle la moralité de l'honnête homme selon le monde, et voyons par quels motifs il agit.

Nous ne demanderons pas s'il pratique le bien par amour et par admiration pour la vertu, parce que nous ne pensons pas qu'au sein de l'humanité corrompue on puisse trouver beaucoup de gens qui se passionnent pour l'excellence de la moralité. On pourra faire des systèmes, de la poésie morale; mais on ne parviendra jamais à faire de la beauté du bien et de la laideur du mal, en isolant ces idées de la pensée de Dieu, des motifs qui agissent sérieusement sur les âmes.

Dirons-nous quelque chose du respect de soi-même, que tant de personnes donnent comme un puissant motif d'être vertueux? Mais est-il bien certain qu'une pareille considération exerce sur les cœurs l'influence qu'on lui attribue, et l'expérience n'apprend-elle pas tous les jours qu'il y a du moins beaucoup d'occasions où l'on préfère se passer de sa propre estime, plutôt que de renoncer à satisfaire un mauvais désir? Au surplus, que serait un tel motif, sinon un sentiment d'orgueil, et une intention qui ne prend sa source que dans un sentiment personnel pourra-t-elle jamais s'appeler une intention morale? N'est-elle pas bien plutôt une autre manifestation de notre égoïsme?

Mais hâtons-nous d'en venir aux deux véritables mobiles qui, à peu d'exceptions près, décident toutes les actions humaines : ce sont l'intérêt et ce qu'on nomme l'honneur. Ces motifs sont si universels, ils régissent si généralement la morale du monde, que des philosophes moralistes n'ont cru pouvoir mieux faire que de les donner pour

base à leurs systèmes, et de réduire en préceptes ce qui se pratiquait partout sous leurs yeux, avouant ouvertement que la vertu n'est que l'intérêt bien entendu.

Dans le monde, en effet, on ne respecte les droits des autres que pour être respecté dans ses propres droits; on évite d'offenser autrui en proportion du prix qu'on attache à être en paix avec tout le monde; on craint aussi de transgresser les lois pénales...... parce qu'elles punissent celui qui les viole; on prend en considération, dans toute sa conduite, le soin de sa santé, les avantages qu'on se procurera, le tort qu'on pourra se faire; on vise à obtenir la confiance publique, parce qu'on en a besoin pour réussir; c'est là la moralité de l'intérêt. Ou bien on aspire à éviter le blâme et le ridicule; on tient non-seulement à avoir une réputation honorable, mais aussi à jouir d'une certaine considération; on combine toute sa conduite de manière à atteindre ces divers buts, et les résultats qu'on obtient s'appellent, selon les cas, loyauté, philanthropie, courage, bravoure, héroïsme, gloire en un mot : c'est là la vertu de l'honneur, disons mieux, de l'amour-propre. Mais qui ne voit que de semblables motifs seront bien loin de nous pousser toujours dans les sentiers du bien? L'intérêt ne nous conseillera-t-il jamais que des actes de justice et de probité? L'honneur, de son côté, sera-t-il toujours d'accord, dans ses exigences, avec la loi de Dieu? Et d'ailleurs, en fût-il ainsi, n'y aurait-il pas une insigne fausseté à vouloir considérer et présenter comme faites par un principe de conscience, des actions où l'on n'aurait eu véritablement en vue que son propre honneur ou son intérêt? Que restera-t-il donc à l'honnête homme selon le siècle, au jour où seront manifestés les desseins des cœurs et les secrets des consciences? Ah! qu'avant ce redoutable jugement chacun se réfugie auprès du Rédempteur, avec un humble repentir de cette honnêteté coupable, et qu'il s'efforce d'être à l'avenir non un homme d'honneur, mais un homme de Dieu!

Prix 5 c. l'exemplaire et 2 f. 50 c. les 100 exemplaires.

PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ DES TRAITÉS RELIGIEUX DE PARIS.,

DÉPÔT, RUE RUMFORT, 11.

Paris.— Imp. de M. Ducloux et Comp., rue de l'Ecole de Medecine, 80.

LES HYPOCRITES

SANS LE SAVOIR.

« Vous avez beau dire, mon cher, disait M. L*** à son ami M. D***, cela n'est plus de notre temps, cela est contraire à nos mœurs actuelles. Nous ne valons pas mieux qu'on ne valait autrefois, c'est possible ; nous méritons peut-être toute espèce de reproches, mais pas celui d'hypocrisie : vous me faites rire quand vous nous recommandez gravement de nous garder avec soin *du levain des Pharisiens, qui est l'hypocrisie.* Mais vous ne vous rappelez donc pas ce que c'étaient que ces Pharisiens ; je vais vous le dire, moi : c'étaient des sectaires orgueilleux, qui se tenaient debout au coin des rues pour prier, afin d'être vus des hommes ; qui se rendaient le visage tout défait, pour qu'il parût aux hommes qu'ils jeûnaient, et qui, lorsqu'ils faisaient l'aumône, faisaient sonner la trompette devant eux. Franchement, vous ne voyez rien de pareil de nos jours! Je conviendrai, si vous le voulez, que la vérité n'est pas toujours la base de nos relations sociales, et que nous sommes assez disposés à nous attribuer des qualités ou des avantages que nous ne possédons pas ; mais chercher à nous tromper les uns les autres sous le rapport de la piété, affecter des dehors religieux, ressembler en quoi que ce soit aux Pharisiens, voilà ce qui ne se voit plus, voilà ce qui ne peut plus se voir, et par conséquent ce qu'il est absurde de nous reprocher. »

D.—Je ne suis point de votre avis. D'abord, comme la Bible est la Parole de Dieu, elle s'adresse à ce qu'il y a de plus intime dans l'homme, à ce qui subsiste dans tous les temps et dans toutes les circonstances. Ensuite, il ne faut qu'un peu d'attention pour s'a-

percevoir, que bien que la forme de l'hypocrisie ait changé parmi nous, le fond est demeuré. La vraie piété n'étant point en honneur, il est clair que les hypocrites n'auront pas la simplicité de contrefaire le langage et la conduite des gens pieux. Leur rôle a changé, il est devenu plus facile; mais en est-il plus honorable? Il n'est besoin maintenant que de quelques actes isolés, de quelques pratiques qui n'engagent à rien et que l'on accomplit sans scrupule. comme si elles ne supposaient pas des croyances positives. Tenez, mon ami, vous êtes vous-même un exemple de ce que j'avance : vous vous piquez hautement d'incrédulité; vous affichez un souverain mépris pour la religion révélée dans la Bible ; vous ne sentez pas le besoin d'un Sauveur ; vous ne croyez pas à l'action de l'Esprit-Saint sur nos âmes ; vous ne croyez pas même que la Providence dirige les circonstances de votre vie ; vous n'admettez que ce que vous ne pouvez pas ne point admettre, c'est que Dieu a créé le monde. Cela est-il vrai?

L.—C'est bien, c'est bien ; mais où voulez-vous en venir ?

D.—Vous allez le voir. Si vous ne croyez rien de ce que les chrétiens croient, si vous êtes un incrédule décidé, pourquoi donc avez-vous fait bénir votre mariage à l'église? est-ce que l'acte civil n'aurait pu vous suffire? pourquoi tous vos enfants ont-ils été baptisés au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit?

L.—En vérité, je ne m'attendais pas à être chicané pour si peu de chose. Vous appelez hypocrisie ce qui est tolérance. A quoi bon choquer ou affliger une foule de gens, en m'abstenant de suivre certains usages si généralement admis qu'ils ont perdu toute signification?

D.—C'est précisément ce dont je me plains; mais si, comme vous le dites, ces actes religieux ne sont que des usages insignifiants, qui pourrait être sérieusement blessé ou peiné si vous vous refusiez de vous y conformer? Mais voici quelque chose de plus important: ne m'avez-vous pas dit que votre fils aîné allait faire sa première communion?

L.—Sans doute ; ce n'est pas à moi à décider pour lui en pareille matière ; mon devoir, c'est de le faire instruire des doctrines du christianisme. Je vais lui faire faire sa première communion ; ensuite il fera ce qu'il voudra, ce n'est pas moi qui m'en inquiéterai ; et quand son jugement sera formé, je pense bien qu'il fera comme son père.

D.—Je le pense aussi ; et de bonne foi, pourquoi ne secouerait-il pas ce joug arbitrairement imposé ? Mais comment cela peut-il vous être indifférent ? Vous ne craignez donc plus de blesser ou d'affliger ceux qui croient ? Ah ! mon ami, convenez que cette crainte ne vous préoccupe que lorsque votre intérêt y trouve son compte. Tant que votre fils dépend de vous, vous êtes bien aise qu'il ait des croyances religieuses : vous avez reconnu que la religion est un frein salutaire et une garantie de moralité ; c'est pourquoi vous la favorisez dans votre femme, dans vos enfants, dans tous vos inférieurs. C'est pour cela aussi que vous l'affectez dans certaines occasions où vous pensez qu'elle contribue à votre considération ; c'est pour cela, par exemple, que vous ne manquez pas d'aller à l'église depuis que vous êtes maire de votre village. Mais êtes-vous bien sûr que cette conduite ne ressemble en rien à celle des Pharisiens qui chargeaient leurs semblables d'un fardeau auquel eux-mêmes ne touchaient pas du bout du doigt ? Ne faites-vous pas comme eux, en disant : « Faites ce que nous vous disons de faire, observez ce que nous vous disons d'observer, mais ne faites pas ce que nous faisons. » Du reste, votre but est manqué. Si les croyances religieuses sont bonnes à quelque chose, de vaines pratiques n'ont aucune vertu. « On vous mesurera de la même mesure dont vous aurez mesuré ; » et comme ce n'est pas la piété que vous aurez cherché à produire, mais l'hypocrisie que vous aurez enseignée, vous ne pourrez vous plaindre si l'on se borne à observer les apparences envers vous ; car vous n'avez aucun droit sur des sentiments réels.

L.—On dirait, à vous entendre, qu'il vaudrait mieux que je ne misse pas les pieds à l'église, que je n'eusse

pas fait bénir mon mariage, ni baptiser et instruire mes enfants. Cependant, si tous ceux qui pensent comme moi s'abstenaient de suivre toutes ces coutumes, les autels seraient bientôt déserts, et vous pourriez élever des temples à la raison, ou à la gloire et à la liberté.

D.—N'en croyez rien. Il y a dans l'exemple de la sincérité quelque chose de noble et d'utile, et il vaudrait mieux, d'ailleurs, que chacun pût constater le vide que laisse l'absence de la religion, soit dans l'âme de l'individu, soit dans la vie de famille et de société. Il faut avoir reconnu que l'on est vraiment pauvre, misérable, aveugle et nu, pour recourir au remède lui-même, et ne plus se contenter d'en considérer l'aspect; mais soyez sûr que tant que l'on conservera ce simulacre de piété, l'on en imposera au grand nombre, et l'observation de ces formes sans vie, « cette lettre qui tue,» nuira davantage au christianisme que les déclamations des impies.

L.—En vérité, mon cher ami, vous m'étonnez: il semble presque que nous ayons changé de rôle, et votre langage serait mieux séant dans ma bouche que dans la vôtre.

D.—C'est ce qui vous trompe encore; c'est précisément chez les peuples sur lesquels la religion exerce le moins d'influence qu'on tient le plus aux formes extérieures, tandis que là où règne l'Esprit de Dieu, là règne aussi la vérité, et par conséquent la liberté. Il en doit être de même des individus.

L.—Cependant je ne saurais croire que votre système ne soit pas dangereux; voyons: supposez un homme (il va sans dire que ce n'est pas de moi qu'il s'agit), supposez un incrédule qui, par suite de ses préjugés d'enfance, ou par n'importe quelle cause, est quelquefois ébranlé dans ses doutes, un homme assez faible pour regretter de n'être pas croyant, et pour être troublé à la pensée de la mort. Eh bien, ne vaut-il pas mieux qu'un tel homme cherche à apaiser Dieu en rendant un hommage extérieur à la religion?

D.—Cet hommage, s'il n'est qu'extérieur, qu'est-ce autre chose que de l'hypocrisie? Tout-à-l'heure, vous

aviez des intérêts temporels en vue, et maintenant ce sont les intérêts de votre âme qui vous préoccupent ; tout-à-l'heure c'est vos semblables que vous cherchiez à tromper, maintenant c'est le Créateur du ciel et de la terre, celui qui sonde les reins et les cœurs. Sachez qu'il n'y a rien de caché à ses yeux ; tout est nu et entièrement à découvert devant lui. Mais qu'ai-je besoin de vous montrer la folie de ce dessein? S'il était possible qu'il réussît, en seriez-vous moins convaincu d'hypocrisie ?

L.—Vous êtes un terrible homme ; cependant je ne me tiens pas encore pour battu. Je ne repousse plus si vivement vos accusations que tout-à-l'heure ; mais si je vous force à convenir qu'il est quelquefois nécessaire de feindre plus de piété qu'on n'en a, je pense que vous reprendrez cet odieux mot d'hypocrisie, et que vous le remplacerez par celui de prudence. Supposez encore cet incrédule dont je parlais tout-à-l'heure, non pas moi, mais un incrédule inconséquent, qui, tout en risquant de gaieté de cœur de perdre son âme, comme vous dites, s'effraie de sa responsabilité envers ses enfants : n'a-t-il pas raison d'observer, par égard pour eux, certaines pratiques auxquelles il ne songerait pas dans d'autres circonstances ?

D.—Je ne le pense pas : il n'est jamais permis de faire le mal pour qu'il en arrive du bien, et certes, c'est faire le mal que de se jouer de Dieu. D'ailleurs, quel bien pouvez-vous attendre d'actes isolés que vous accomplirez de loin en loin, et qui ne correspondront ni à votre conduite, ni à votre langage habituels? Ah! renoncez, mon ami, à toute fraude et à toute dissimulation, si vous voulez que Dieu bénisse vos intentions pour ceux qui vous sont chers. Donnez-leur l'exemple de la sincérité, laissez-leur voir ce qui vous manque ; c'est peut-être alors que vous en serez frappé vous-même. Quelque triste et difficile que soit une telle situation, n'est-elle pas meilleure devant Dieu et devant les hommes que celle que le mensonge vous aurait faite ?

L.—Allons, je me rends. C'est assez discuter sur ce point ; et puis, vous m'avez si bien convaincu que non-

content d'admettre que l'hypocrisie est encore répandue parmi nous, je vais plus loin. et j'ose avancer que ceux qui croient sincèrement à l'Evangile ont sujet de s'appliquer aussi l'exhortation de Jésus : « Gardez-vous avec soin du levain des Pharisiens, qui est l'hypocrisie. » Eux aussi observent de certaines formes, s'imposent des pratiques ou des renoncements, auxquels leurs convictions personnelles n'ont aucune part. C'est à mon tour à parler : eh bien, de même que les incrédules se conforment à quelques usages extérieurs de l'Eglise, de même les chrétiens se conforment les uns aux autres. Comme nous, leur but, c'est d'obtenir la considération de leurs semblables; or, vous savez que leurs semblables ce sont ceux qui partagent leur foi. Il résulte de cette différence, que tandis que nous croyons devoir faire comme tout le monde, ils font ce qu'on est convenu de faire dans leur petit cercle. Voyons, qu'avez-vous à répondre? prétendrez-vous que cette uniformité soit réelle, et que du moment où vous assurez être devenus les enfants de Dieu par sa grâce, vous soyez tous comme si vous aviez été jetés dans un même moule? Il n'en est pas ainsi; le véritable individu perce malgré lui à travers le personnage de convention, et cela est heureux, je vous assure; car rien n'est pire que ces types convenus dont chacun doit subir l'empreinte : ils ne sauraient être que l'œuvre de la médiocrité. Mais voyons, répondez. Un instant : vous savez, mon ami, que ce n'est pas à vous que ces reproches s'adressent, mais à la plupart de vos amis ; vous êtes l'exception, ils sont la règle, et la discussion que nous avons eue tout-à-l'heure me prouverait que sur ce point nous sommes d'accord. Convenez que dans ce petit cercle dont je parle, on vous fait un peu la guerre; qu'on déplore cette originalité que vous avez conservée; qu'on vous en estimerait davantage si vous aviez vos coudées moins franches, si, en un mot, vous revêtiez toutes les allures, et adoptiez toutes les façons de parler de vos frères?

D.—Sur ce point, en effet, je suis de votre avis, et je trouve que les chrétiens ont, comme les autres, besoin d'être prémunis, non-seulement contre l'hypocri-

sie, mais aussi contre l'avarice, contre l'orgueil, contre tous les mauvais penchants du cœur humain. La différence qu'il y a entre eux et les incrédules, c'est qu'ils se reconnaissent pécheurs, et que par conséquent ils travaillent à leur sanctification, qu'au lieu de fuir la lumière ils la recherchent. J'ai souvent fait les mêmes observations que vous, et j'ai déploré, soit en moi-même, soit en mes frères, cette habitude de nous modeler les uns sur les autres. Je ne saurais affirmer que l'hypocrisie soit au fond de cette disposition; elle peut venir, soit de déférence pour ceux qui sont plus avancés, soit au contraire de la crainte de scandaliser ceux qui sont faibles dans la foi. Je sais qu'on peut alléguer avec quelque apparence de raison la soumission que les chrétiens doivent avoir les uns pour les autres, les douceurs de l'union fraternelle, et la nécessité de l'unité dans leur manière de sentir et de penser. Mais, selon moi, une soumission tout extérieure est contraire à la glorieuse liberté des enfants de Dieu; une union qui serait troublée, dès que chacun voudrait être vrai, ne mérite pas ce nom, et l'unité qui ne peut exister que par la domination des uns et la dissimulation des autres, a autant d'inconvénients que la soumission aveugle à l'autorité de l'Eglise.

Il vaudrait mieux que chacun fût scrupuleusement fidèle dans les choses à la connaissance desquelles il est parvenu, mais que personne ne pratiquât ou ne professât que ce qu'il croit et sent véritablement. Cette sincérité serait plus agréable à Dieu, plus profitable pour nous-mêmes, et plus édifiante pour ceux qui nous entourent. Nous nous ferions moins d'illusions sur le degré de piété que nous avons atteint, et le chrétien le plus faible, s'il est sincère, agirait plus salutairement sur ceux qui l'observent, si l'on voyait peu à peu sa foi modifier son caractère et diriger sa vie, que lorsqu'il adopte en masse tous les résultats que cette foi a produits ailleurs.

C'est entraver notre marche que d'ajouter le joug pesant de l'esprit de coterie au joug léger de Jésus-Christ; et c'est éloigner ceux qui sont encore étran-

gers à la piété, que de rétrécir arbitrairement la voie étroite. Enfin, ce ne peut être l'intention du Seigneur que nous ayons tous les mêmes besoins et la même vocation, lui qui nous a accordé des dons si différents, et qui, en nous plaçant dans des circonstances souvent si opposées, semble avoir voulu nous montrer que c'est avec des moyens divers que la sagesse doit être justifiée par tous ses enfants. L'éclat d'une étoile est différent de l'éclat d'une autre étoile, bien qu'elles brillent au même firmament; une fleur ne ressemble pas à une autre fleur, quoiqu'un même soleil les épanouisse et les colore ; Abraham et Moïse, saint Paul et saint Jean n'avaient en commun qu'une même foi; mais leur individualité, leur vie, leur langage, tout était distinct.

L.—Je le vois, mon ami, vous êtes conséquent avec vous-même ; vous êtes convaincu que, bien loin d'être favorable aux intérêts de la religion, tout ce qui est factice lui fait du tort, et vous combattez l'apparence de la piété partout où vous la voyez. Je crois que vous avez raison, et je sens bien que ce que Dieu demande, ce sont des adorateurs en esprit et en vérité, plutôt qu'une foule d'adorateurs qui adorent ce qu'ils ne connaissent point.

(Prix : 5 c. l'exemplaire, et 2 fr. 50 c. les 100 exemplaires.)

N. 241. S. T. R. P. DÉPÔT, RUE RUMFORD, 11.

Paris. — Imp. de M. Ducloux et Comp., rue Saint-Benoit, 7.

LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ.

I.

Liberté ! répétons ce cri qui retentit partout, c'est le cri de l'âme humaine, le cri de nos facultés captives qui soupirent après l'affranchissement. La liberté, aimons-la avec ardeur, accueillons-la avec enthousiasme partout où elle se présente. Rien n'est plus légitime que de saluer avec bonheur la conquête des droits du citoyen. Mais ne nous contentons jamais d'une demi-liberté, ne nous arrêtons pas à ce qui est incomplet. Nous n'aurons atteint le but que quand nous posséderons la liberté absolue et divine qui rompt tous les liens. Jusque-là, continuons à pousser ce cri douloureux des opprimés, liberté, liberté.

Liberté, pour notre pensée captive dans l'ignorance, entourée de ténèbres, comme perdue dans la nuit. Liberté, c'est-à-dire lumière, vérité, affranchissement de l'erreur qui la retient dans une servitude réelle.

Liberté pour notre âme, trop souvent opprimée par le corps, étouffée dans ses plus nobles sentiments, par de grossières convoitises ; pour notre âme, qui a besoin de s'élever vers le ciel, et qui est enfermée dans le cercle étroit des pensées de la terre.

Liberté pour notre conscience qui veut le bien, qui le désire ardemment et qui ne peut l'accomplir. Liberté, pour ce malheureux qui voudrait arrêter sur ses lèvres ce blasphème, et qui est contraint de le prononcer par un esprit d'impiété qui le possède ; liberté pour lui quand il voudrait retenir un mouvement de colère et qu'elle lui monte à la tête comme une ivresse fatale et fait lever son bras malgré lui. Liberté pour lui quand il voudrait vivre sobrement, ne pas dépenser follement l'épargne sacrée de la famille, et qu'il est comme traîné par une fatalité d'habitudes coupables dans la maison où il va dépenser le fruit de son travail.

Affranchissement enfin de ces terreurs qui nous assiégent

à la pensée de l'avenir; l'homme vraiment libre ne tremble pas. Est-il libre, celui qui a peur de mourir parce qu'il sent que de l'autre côté de la tombe il trouvera le funèbre et terrible salaire de cette longue journée de travail au service du mal? Est-il libre, celui qui n'échappe à ces craintes qu'en fuyant la pensée de la mort? L'esclave fuit parce qu'il sent que son maître a des droits sur lui. Celui qui est vraiment affranchi demeure paisible à côté de son ancien maître. Être libre vis-à-vis de la mort, c'est la regarder en face, non pas glorieuse comme dans un combat, mais livide, obscure, comme sur un lit de maladie; c'est la regarder comme le soldat regarde l'ennemi qu'il est sûr de vaincre.

Liberté, en un mot, pour l'homme esclave de l'erreur, du péché; liberté pour l'homme condamné et qui a peur de sa condamnation.

Eh bien! à ce cri de l'homme, Dieu a répondu d'avance; oui, il a répondu en nous disant aussi liberté dans l'Évangile.

Liberté pour tous en Jésus-Christ. Si le Fils vous affranchit, vous serez vraiment libres. (Jean VIII, 36.)

Liberté pour la pensée, affranchissement de l'erreur en Celui qui est la vérité.

Liberté pour l'âme qui est emportée par l'esprit de Christ loin de la terre où elle rampait, jusque dans sa céleste patrie. Liberté pour le pauvre condamné qui lit sa lettre de grâce, en caractères sanglants, à la croix de la grande victime immolée pour lui.

Liberté de sa volonté qui n'est plus opprimée par de mauvais désirs qui la poussent à la perdition comme un vent d'orage pousse un navire sur un écueil. Liberté pour tout cet être qui reprend sa direction naturelle, en étant de nouveau rapporté à Dieu.

Toute liberté qui ne rentre pas dans cette liberté sainte est fausse et illusoire. Il nous servirait peu de n'avoir pas de maîtres qui dominent sur nous, si nous ne sommes pas les maîtres, je ne dirai pas seulement chez nous, mais en nous-mêmes. Il nous servirait peu de gouverner au dehors si nous ne gouvernons au dedans. C'est pour cela qu'il faut obtenir à tout prix l'émancipation de l'âme, et jusqu'à ce qu'on l'ait

obtenue, ne pas cesser de réclamer de Dieu qui l'a promise, la véritable liberté.

II.

L'égalité est le vœu de tous. Il est juste de tendre toujours davantage à effacer les fausses distinctions. C'est aussi la volonté de Dieu, pourvu qu'elle ne devienne pas un rêve absurde qui abroge les lois de la création. Oui, égalité entre les fils des hommes, non pas l'égalité brutale qui passe le niveau sur toutes les intelligences et sur toutes les positions, mais celle qui se réalise dans la plus grande diversité de dons et de situations.

Égalité dans la noblesse ; tous, nous sommes de race divine, et il n'y a pas de front qui ne porte le sceau de cette haute origine.

Égalité dans la destinée ; tous sont voués au même avenir s'ils le veulent ; égalité dans les travaux : le travail est une fonction sacrée en lui-même, et, jusqu'à son moindre détail, il peut être un culte à la Divinité ; égalité dans la position, la pauvreté est aussi honorable que la richesse, et même elle a une excellence particulière depuis que le Fils de Dieu a laissé dans ses réduits obscurs un rayon de sa gloire ; égalité devant la loi, mais pas seulement devant la loi humaine, égalité devant la loi divine, qui nous frappe tous dans notre orgueil pour nous relever tous dans notre humilité.

L'égalité, n'est-ce pas la pensée de l'Évangile qui nous enveloppe tous dans la condamnation pour nous envelopper tous dans le pardon. Le péché est de tous, le salut est pour tous.

Il est pour tous, et il n'est pas à tous, parce que tous n'en veulent pas. Voilà la grande inégalité, voilà le privilége que l'humanité laisse s'introduire dans son sein et qui la partage en deux par la faute de ceux qui ne veulent pas de l'Evangile. Quiconque le rejette maintient sur la terre l'inégalité. Il est évident que ceux qui sont condamnés sont dans une position inférieure à ceux qui sont graciés.

Au nom du Christ, nous devons donc aussi réclamer l'égalité comme nous avons réclamé la liberté.

Nous crierons aussi : égalité entre tous, dans un même

pardon, dans une même gloire ; égalité dans un même bonheur, dans une même richesse spirituelle ; égalité dans un même salut !

III.

Fraternité ! Quel écho nous renvoie ce mot du Christ? Fraternité ? N'est-ce pas la première parole des anges annonçant la naissance de l'enfant de Bethléem ? N'est-ce pas cette bonne volonté entre les hommes qu'ils ont célébrée? Qui nous a donné la fraternité sinon ce frère aîné, ce Fils éternel du Père qui a quitté le ciel pour nous chercher dans notre exil et nous ramener à Dieu? Il n'y avait plus de foyer paternel où les hommes pussent se retrouver, se serrer les uns contre les autres et s'aimer.

Il n'y avait plus de père de famille qui les réunit sur son sein, dans un même amour ; aussi n'y avait-il plus de frères. La fraternité n'a été possible que depuis que nous avons retrouvé le chemin de la maison paternelle et qu'il nous a été frayé par le Christ. Ce n'est que confondus dans la miséricorde du Père que nous nous aimons ; ce n'est que là que nous ne sommes pas étrangers les uns aux autres. La fraternité de naissance ne suffit pas, il faut être deux fois frères pour l'être véritablement. Unissons-nous donc aux voix qui demandent la fraternité, et disons aussi : Fraternité, non pas la fraternité menteuse, qui n'est que l'égoïsme déguisé, qui ne subsiste que tant que ceux que nous appelons nos frères nous amusent ou nous servent; mais la fraternité dévouée, pleine de charité et de support.

Fraternité ! car rien n'est plus rare, mais rien n'est plus beau ; c'est la réalisation du ciel sur la terre, c'est la sauvegarde de la liberté et de l'égalité. Sans elle la liberté est une puissance destructive, et l'esprit d'égalité n'est pas dans les cœurs. Fraternité véritable, dont l'Évangile seul a le droit de parler, puisque seul il parle du Père céleste.

C'est donc l'Évangile que nous demandons en demandant la liberté, l'égalité, la fraternité, puisque seul il les donne. Puissent bien des voix répéter dans ce sens les trois vœux qui retentissent partout, LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ.

N. 253. S. T. R. P. DÉPÔT, RUE RUMFORD, 11.

PARIS. — IMP. DE MARC DUCLOUX ET COMP., RUE SAINT-BENOIT, 7

L'OUVRIER.

La diligence allait partir lorsque j'arrivai en courant pour y prendre place. Le postillon retint le coup de fouet qui devait mettre en mouvement toute la lourde machine, et mon regard découvrit bientôt la seule place qui restât inoccupée dans la partie fort peu estimée des voyageurs, amis de leurs aises, que l'on nomme la rotonde. Je m'y installai aussi bien que possible. Lorsqu'enfin j'eus réussi à me réduire à ma plus simple expression, je pus jeter un regard autour de nous, et chacun de mes compagnons de route passa à son tour par ce rapide examen.

Vis-à-vis de moi une femme, d'une figure triste et fatiguée, tenant dans ses bras un petit enfant pâle et chétif, se tournait fréquemment vers un homme mal vêtu, qui, enfoncé dans le coin de la voiture, n'avait d'autre expression que celle de la souffrance physique. Elle suivait du regard avec anxiété les contractions douloureuses que chaque cahot faisait subir aux traits altérés du malade; ou bien se penchant sur l'enfant qu'elle tenait sur ses genoux, elle s'efforçait de l'endormir ou de le distraire, dans la crainte que ses mouvements n'incommodassent ses compagnons de voyage. Malgré tous ses efforts l'enfant se mit à crier; sa mère lui prodigua tour à tour les menaces ou les caresses pour le faire taire.

A côté de cette femme était assis un jeune homme assez élégamment vêtu sous une apparence de négligence, et dont la figure me frappa peu au premier abord. Il lisait

ou semblait lire attentivement, quoique les cahots de la voiture, dans une route pierreuse et mal entretenue, dussent rendre la chose fort difficile. Enfin, près de moi était un vieillard, d'une figure douce et grave, dont l'expression bienveillante avait un charme que je subis au premier regard. Ses yeux étaient fixés avec compassion sur la pauvre famille; il caressa l'enfant avec bonté, et le pauvre petit, tout joyeux de se voir l'objet de son attention, lui adressa ses plus jolis sourires.

Nous quittâmes bientôt la route aride que nous venions de parcourir pour en prendre une qui, tantôt traversait de riches vergers et de belles prairies, tantôt, tournant quelque colline, nous montrait de gracieux villages s'abritant sous les ombrages d'une petite vallée.

Courage, mon pauvre Jacques, dit la jeune femme au malade, la route va être moins pénible pour toi; nous n'avons plus que quelques heures de chemin, tu te mettras au lit en arrivant, et demain tu ne te ressentiras plus de ce long voyage; l'air du pays te fera tant de bien.

Je souffre horriblement, répondit Jacques, ma tête est brisée, tous mes membres me font mal, je ne sais pas si j'arriverai jusqu'au bout.

Regarde, reprit-elle, voulant détourner son attention de ses souffrances, regarde, ça ne te rappelle-t-il pas notre village? Tiens, il me semble que je le vois là-bas entre ces arbres : pourtant nous n'y sommes pas encore. Ça va nous rajeunir, de nous retrouver dans notre pays.

Oui, à moins que nous n'y retournions pour y mourir de faim, répondit le malade d'un air sombre.

Quelque chose me dit que nous y serons plus heureux qu'ailleurs. Tout le monde nous y connaît; on aura pitié de nous, on nous aidera pour les premiers temps, et quand tu sera remis, tout ira bien.

Je n'en crois rien, nous aurons toujours mauvaise chance, rien ne nous réussira jamais. Je n'ai point d'entrain pour recommencer à travailler là-bas.

Le vieillard avait écouté avec intérêt ces quelques mots échangés à demi-voix.

Vous avez entrepris un voyage bien long dans un bien mauvais état de santé, dit-il au malade.

Que voulez-vous, Monsieur, le pauvre ne peut pas choisir ce qui lui convient le mieux.

Votre enfant paraît malade aussi, reprit-il, en regardant la pauvre petite créature, que la jeune femme tenait dans ses bras.

Il n'a jamais eu bonne mine, Monsieur, répondit celle-ci; l'air de la ville ne vaut rien pour les enfants; et puis, quand les parents n'ont pas de quoi manger, ils ne peuvent pas toujours épargner la faim à leurs enfants.

Ces paroles, la tristesse de l'accent de la pauvre mère, m'émurent profondément: ne renfermaient-elle pas toute une histoire de douleur inconnue à ceux qui ont toujours vécu dans l'abondance? Mon enfant a faim, il est malade, parce qu'il a faim. Quel déchirement de cœur dans ces paroles! Quelle est la main qui ne s'ouvrirait pas, quel est le cœur qui resterait froid en les entendant?

Comment, reprit le vieillard, êtes-vous tombés dans une si grande misère?

Nous avons longtemps habité Lyon, Monsieur. Pendant les premiers temps tout allait bien : mon mari travaillait beaucoup, et son travail suffisait à tous nos besoins; mais cette année a été mauvaise pour nous. Un homme du même métier, qui pouvait donner son travail à meilleur compte, parce qu'il n'avait ni femme ni enfants, est venu s'établir tout près de chez nous et nous a enlevé toutes nos pratiques. Nous avons perdu deux enfants des mauvaises fièvres qui régnaient dans notre quartier. Jacques est tombé malade de chagrin et de misère, et sans quelques personnes charitables qui nous ont soutenus, je ne sais comment nous aurions passé ce long hiver. Au printemps, on nous a conseillé de retourner au village où j'ai une sœur qui nous recevra pour les premiers jours. Le médecin avait dit que mon mari ne se remettrait jamais à la ville, et que nous perdrions aussi notre dernier enfant. On nous a payé notre voyage en diligence, et j'espère que le bon air du pays me les rendra tous les deux.

Le jeune homme, qui lisait, avait levé les yeux dès les premiers mots qu'avait prononcés la pauvre femme, et parut suivre son récit avec intérêt.

Quelle organisation de la société, dit-il enfin à demi-voix et comme se parlant à lui-même, que celle qui arrache à l'honnête homme, au travailleur laborieux, le pain qui suffisait à peine à nourrir sa femme et ses enfants, parce qu'il lui faut un salaire un peu plus élevé qu'à celui qui travaille pour lui seul; c'est impossible qu'elle subsiste plus longtemps, le mal est trop grand. —Puis, se tournant vers la pauvre femme : Vous avez beaucoup souffert, lui dit-il, mais vous êtes de ceux pour lesquels une ère de justice va commencer. Réjouissez-vous: vous qui avez eu faim, vous qui avez eu soif, vous qui avez vécu de larmes, car vous serez rassasiés et vos larmes seront essuyées. Le moment approche où tous seront frères, et où tous auront part aux biens que Dieu a faits pour tous, et où les seuls exclus de la table fraternelle seront les misérables égoïstes qui regretteront l'ancienne inégalité dont ils recueillaient seuls les bénéfices.

Après ces paroles, qui renfermaient de grandes vérités, mais non les consolations immédiates dont ces pauvres gens avaient besoin, le jeune homme reprit gravement sa lecture; la pauvre femme baissa la tête et ne parut pas y avoir compris grand'chose. Mais le malade se soulevant avec effort, s'écria : Tout ce que vous dites est très beau, Monsieur, mais nous savons ce que valent vos paroles, et que si ces belles promesses étaient réalisables, vous seriez peut-être les premiers à l'empêcher de tous vos efforts. Non, non : nous avons souffert jusqu'à présent, nous souffrirons toujours, au fond du cœur, vous sentez tous que c'est bien bon pour nous.

Le vieillard prit alors la parole : Vous vous trompez, mon ami; il y a dans le cœur de vos frères bien plus de sympathie pour vos souffrances que vous ne le croyez; je pense comme Monsieur, qu'il y a de tristes abus, des injustices déplorables à signaler dans la société où nous vivons; je désire vivement que de grands changements y

soient apportés : mais je pense qu'il est un remède plus sûr que de lointaines espérances ou des promesses bien difficiles à réaliser, à offrir à ces maux et à ces misères, et que ce remède doit, dans tous les cas, précéder l'application de tout autre pour le rendre efficace. Sans lui tous les perfectionnements que l'on pourra apporter à l'état social actuel ne seront que des palliatifs qui bientôt se changeront eux-mêmes en abus.

Voilà, Monsieur, répondit dédaigneusement le jeune homme, un langage qu'il serait facile d'interpréter ainsi : les abus actuels sont à mon profit, d'autres ne le seraient pas : il vaut donc mieux que les choses restent telles qu'elles sont.

Non, répondit le vieillard d'un ton sérieux, mais calme : j'ai peu de chose à partager avec ceux de mes frères qui ont encore moins que moi, mais c'est toujours avec joie que je le ferai ; seulement, je connais les biens meilleurs que ceux de ce monde, un trésor qui appartient également et pour toujours à tous ceux qui se présentent pour y avoir part, duquel il a été dit : Demandez et on vous donnera, et c'est celui-là que je voudrais, avant tout, faire connaître à tous, afin que tous le possèdent comme moi. Le jeune homme parut pénétré malgré lui d'une sorte de respect; il répondit d'un ton différent de celui qu'il venait d'employer : « Je ne dis pas que ce ne soit la chose la plus importante, mais ce trésor n'empêche pas de souffrir dans ce monde de la faim et de la misère. »

Aussi je vous ai déjà dit que si mon premier désir est de faire connaître à ceux qui souffrent la seule chose nécessaire, dans le sens absolu du mot, je désire ardemment aussi qu'une grande amélioration soit apportée à leur condition dans le monde. Je ne conteste aucune de vos paroles; je crois aussi que l'état de choses actuel ne pouvait pas durer, qu'il est urgent d'y apporter des réformes; mais je pense que ce qu'il faut organiser avant tout, c'est le cœur; et quand je me vois en face de malheureux, je cours au plus pressé, sans vouloir en rien dénier l'importance des grandes améliorations à apporter à la société.

Puis, se tournant vers la pauvre femme: C'est Dieu, ajouta-t-il, c'est lui seul après tout qui dispense la pauvreté et la richesse, la santé et la maladie; il nous afflige pour un temps, mais lorsque nous savons que tout dans notre vie est dirigé par un Père qui sait bien mieux que nous ce qui nous est vraiment bon, nous acceptons le présent avec soumission et nous sommes tranquilles sur l'avenir. C'est en lui seul que nous trouvons le refuge à toutes les douleurs, la guérison de tous nos maux. Si tant est qu'une nouvelle organisation de la société pût bannir de ce monde toutes les misères de la pauvreté et les souffrances qu'elle a apportées parmi nous lorsqu'elle y est entrée après le péché, qui pourra nous garantir de tant d'autres souffrances non moins cruelles, de la maladie, de la mort de ceux que nous aimons, des froissements et des brisements de cœur inévitables dans cette vie? Il resterait toujours une grande inégalité à cet égard; les uns sont riches des joies de la famille, les autres sont isolés ou frappés à coups redoublés dans leurs plus chères affections. Si nous ne trouvons dans l'amour de Dieu, qui sait ce qu'il faut à chacun de nous, le secret de ces différences, qui donnera à ceux qui souffrent ainsi la consolation dont ils n'ont pas moins besoin que ceux qui sont frappés d'une autre manière ? Si Dieu vous a refusé les richesses de ce monde, c'est afin de vous engager à en chercher près de lui de meilleures. N'est-ce pas à lui que vous vous adressez dans les jours de détresse ?

Nous avons été élevés dans la religion chrétienne, répondit la jeune femme, et nous n'avons jamais manqué à aucun de ses devoirs.

C'est beaucoup dire, et je crois que si vous saviez mieux ce qu'elle demande de vous, vous n'en pourriez pas avancer autant. Jusqu'à présent peut-être vous n'avez connu Dieu que comme un Dieu trop éloigné de vous pour comprendre vos soupirs et pour essuyer vos larmes; s'il en est ainsi vous ne le connaissez pas encore. Il a voulu être pauvre pour que les pauvres allassent auprès de lui, sûrs de trouver compassion et amour; il a su ce que c'était que

le travail, et la fatigue, et la douleur; et il a dit : « Venez « à moi vous tous qui êtes travaillés et chargés, et je vous « soulagerai. » Voici un livre qui vous enseignera à le connaître et à l'aimer comme votre ami, et comme votre Sauveur. Lisez-le chaque jour en lui demandant de vous l'expliquer lui-même.

Nous connaissons tout cela, Monsieur, répondit l'ouvrier; nous ne sommes pas des païens, nous savons de reste tout ce que vous et votre livre pouvez nous dire.

La femme qui avait déjà avancé la main pour prendre le Nouveau Testament, la retira en hésitant, mais son regard attaché sur le précieux volume disait assez combien elle en désirait la possession.

Si vous ne voulez pas le lire, reprit le vieillard, permettez au moins à votre femme de l'accepter. Je vous réponds que vous ne vous trouverez pas plus mal de le posséder sous votre toit, et que vous n'aurez jamais à regretter qu'il soit lu chaque jour dans votre famille. Ce ne sont pas seulement des enseignements pour ce monde que ce livre contient : ce sont les paroles de la vie éternelle, ce sont les richesses du monde à venir. Et il a aussi les promesses de la vie présente, car sans le pardon et la paix qu'il apporte aux âmes, la vie la plus heureuse en apparence n'est que trouble et tourment, tandis que celui qui les possède ne peut jamais être réellement malheureux.

Je vous remercie, Monsieur, dit la pauvre femme, en prenant l'Evangile; je le lirai avec plaisir tous les jours, mais nous avons tant souffert dans ce monde que nous ne pouvons pas être inquiets sur notre sort dans l'autre. Nous savons que Dieu est juste et qu'il nous dédommagera.

Vous vous faites là une idée bien fausse : la souffrance n'est un privilège que parce qu'elle nous amène à Dieu; mais par elle-même elle ne nous donne aucun droit au bonheur dans une autre vie. Il n'y a qu'une seule souffrance qui donne droit au bonheur : c'est la souffrance de Jésus-Christ, la souffrance qui nous a apporté le salut, la meurtrissure dans laquelle nous avons trouvé la guérison,

parce que Jésus-Christ a été frappé pour nos iniquités (Esaïe LIII, 15).

Mais me voici arrivé à ma destination. Il faut que je vous quitte ; Dieu veuille que nous ayons tous sujet de le bénir de cette courte rencontre. Vous trouverez dans le village que vous allez habiter des personnes toutes disposées à vous être utiles et à vous faire du bien de toute manière. Elles vous aideront à comprendre ce livre, j'y ai des amis, je leur écrirai, et votre mari sera sûr d'avoir de l'ouvrage dès qu'il pourra travailler. Avant qu'il soit longtemps j'irai, si Dieu le permet, y faire un petit séjour et nous nous reverrons.

Il descendit de voiture et la pauvre femme le suivit du regard jusqu'à ce qu'il eut disparu. Nous reprîmes notre voyage ; l'ouvrier fermait les yeux, mais on pouvait néanmoins suivre sur sa physionomie les traces d'une grande agitation intérieure. Enfin, il se pencha vers sa femme et lui dit à voix basse : Nous le lirons ensemble tous les jours. Les yeux de la jeune femme brillèrent de joie, et je pus, en les quittant, prévoir pour eux un avenir de paix et de vrai bonheur, et la possession de meilleures richesses, si, comme cela était probable, celles de ce monde ne devaient jamais être leur partage.

(Prix : 5 cent. l'exemplaire, et 2 fr. 50 c. les 100 exemplaires.)

N. 255. S. T. R. P. DÉPÔT, RUE RUMFORD, 11.

Imp. de MARC DUCLOUX et Cie., rue Saint-Benoît, 7.

UN OUVRIER

A SES CAMARADES.



PARIS,
IMPRIMERIE DE MARC DUCLOUX ET COMP.,
RUE SAINT-BENOÎT, 7.
DÉPÔT, RUE RUMFORD, 11.

1850.

UN OUVRIER

A SES CAMARADES.

Chers Camarades,

Depuis quelque temps nous nous occupons beaucoup plus que par le passé de tout ce qui se rapporte à l'amélioration de notre condition ; quelques-uns d'entre nous ne se sont pas contentés de discourir sur ces choses, ils ont pris la plume, et il s'en est trouvé parmi eux, qui ont prouvé que sans un grand savoir, mais avec du bon sens et le désir d'être utile à ses semblables, on réussissait à traiter d'une manière compréhensible et pratique des sujets d'une assez haute portée. Sans avoir la prétention de me mettre sur les rangs de ces derniers, moi aussi je prends la plume, et je viens tout simplement vous faire part de quelques-unes de mes idées, non pas sur l'*organisation du travail*, je sens trop mon incapacité pour aborder une semblable question, mais sur la manière dont nous devons organiser notre vie. En effet nous pourrions nous mettre à l'abri d'un bon nombre de calamités qui nous atteignent, si notre vie était mieux réglée. Vous voyez, chers camarades, qu'il s'agit ici d'une question qui a bien

son prix pour nous et qui est digne de figurer en tête de celles qui sont essentielles à notre bonheur. Pour me rendre intelligible, je ne vous présenterai pas des raisonnements artistement arrangés. Cette méthode-là ne me semble pas la meilleure pour vous convaincre; d'ailleurs, je me sens tout à fait hors d'état de bien m'en servir : ce qui sera beaucoup plus dans ma compétence, ce sera de vous raconter quelques-unes des circonstances de ma vie, et les expériences qu'elles m'ont fourni l'occasion de faire. Les événements que je vais vous signaler ressemblent à ceux qui vous surviennent tous les jours, et les leçons que j'en ai tirées sont celles qu'il vous est si facile de puiser dans les détails de votre propre histoire; il est donc certain que si vous prenez garde à toutes ces choses, vous arriverez au but que j'ai atteint et que j'ai hâte de vous faire connaître.

Je suis fils d'une honnête tisseur dont les efforts laborieux pour faire honneur à ses affaires, étaient parfaitement secondés par l'ordre et l'activité de sa compagne. Peut-être aurait-on pu reprocher à celle-ci de pousser trop loin les soins qu'elle donnait à la propreté et à l'arrangement de chaque objet de son ménage; alors, surtout que cela la portait facilement à juger très sévèrement celles de ses voisines qui n'agissaient pas comme elle. Toujours est-il, qu'à l'exception de ce défaut, il serait bien désirable que toutes les femmes des ouvriers eussent la manière de voir de ma mère sur ce point. Elle disait, avec raison, que quand un mari voit autour de lui toutes les choses, à leurs places et bien soignées, il éprouve d'autant plus d'attrait à vivre dans son intérieur; et n'eût-il pas lui-même des habitudes d'ordre, le bon exemple qu'il aurait continuellement sous les yeux, les agréments et les avantages qu'il en retirerait finiraient bientôt par lui en donner. Ma mère ajoutait encore qu'il y avait un profit réel à entretenir soigneusement son modeste mobilier, qu'on était ainsi mis à l'abri de ces mille et une petites dépenses relatives au raccommodage ou au remplacement des meubles, vêtements et autres objets, si vite gâtés entre les mains des négli-

gents. Enfin, et elle attachait une grande valeur à cette opinion, elle était persuadée que même dans le plus chétif logement, une famille pouvait se trouver dans de bonnes conditions de santé, si l'on s'appliquait à en éloigner tous les miasmes malfaisants par des moyens de propreté simples et faciles. Au surplus, sur tous ces points ma mère avait le bonheur d'être parfaitement d'accord avec son mari.

La même harmonie de vues se fit sentir lorsqu'arriva le moment de me mettre à l'école. Ils ne le considérèrent pas ainsi que le font tant de gens, comme un moyen commode de se débarrasser de moi, et d'avoir plus de bon temps que par le passé. Loin de là, le choix de l'école les préoccupa beaucoup. Ils allèrent eux-mêmes dans les différentes classes du voisinage, questionnèrent les maîtres et s'enquirent scrupuleusement des moyens d'enseignement et de surveillance morale mis en pratique par chacun d'eux. Après toutes ces informations j'entrai dans un grand établissement d'instruction gratuite, fondé, dans notre quartier, par des amis du peuple, et dans lequel mes parents crurent rencontrer les garanties qu'ils recherchaient. Ils ne se trompèrent pas en effet, et c'est à mon admission dans cette institution que je dois tout le bonheur qui m'est échu en partage.

Je ne vous occuperai pas longtemps, chers camarades, des quatre années que j'ai passées dans cette maison. Toutefois je manquerais le but que je me propose si je taisais quelques-unes des particularités de mon instruction. Elles ont eu une trop grande influence sur le reste de ma vi pour que je les passe sous silence; c'est d'ailleurs vous offrir le moyen de suivre la même voie : voie dans laquelle vous pouvez encore entrer quels que soient votre âge et votre développement intellectuel.

Indépendamment des bonnes leçons qui nous étaient donnés à l'école, il y en avait de spéciales et journalières sur la religion. Ne vous effrayez pas à ce mot, si peu en faveur parmi nous, et ne le traduisez pas, je vous prie, comme vous seriez tentés de le faire peut-être, par un ensemble

d'actes extérieurs de culte ou par une collection de prières inintelligibles mises à grand'peine dans la mémoire, et dont la répétition insignifiante n'est bonne qu'à lasser et dégoûter ceux qui se soumettent ou sont soumis à ce formalisme. La religion dont il s'agit ne ressemble pas plus à cela que le jour à la nuit, que la vie à la mort. La religion dont il est question est celle de l'Évangile; de l'Évangile non pas interprêté et défiguré par les hommes, mais de l'Évangile dans sa pureté, disant à tous ceux qui sont travaillés et chargés : *Venez à moi, et je vous soulagerai* (Matthieu XI, 28); de l'Évangile enfin qui seul nous apprend que « *Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle* (Jean III, 16). Ah! chers camarades, ne confondez pas cette religion-là avec celle dont vous dites peut-être : « mon cœur n'y prend point plaisir. » Si elle devient pour vous un fait réel et vivant; si de toutes les énergies de votre âme vous saisissez les promesses de Dieu, renfermées dans sa Parole, vous ne vous rirez pas de moi; mais vous vous prosternerez avec adoration devant Celui qui est amour, et qui pardonne abondamment. Prenant Jésus-Christ pour votre unique Sauveur et votre Maître; le considérant comme votre ami et votre meilleur ami, ce qu'il veut être, vous lui direz aussi: *Seigneur, à qui irions-nous? tu as les promesses de la vie éternelle; et nous avons cru et nous avons connu que tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant.* (Jean VI, 68 et 69.)

Penseriez-vous que ce sont des choses trop profondes et trop mystérieuses pour nous? Écoutez ce que l'apôtre saint Paul dit à ce sujet: *L'homme animal ne comprend point les choses qui sont de l'Esprit de Dieu; car elles lui paraissent une folie, et il ne les peut entendre, parce que c'est spirituellement qu'on en juge... Mais Dieu nous les a révélées par son Esprit; car l'Esprit sonde toutes choses, même ce qu'il y a de plus profond en Dieu... Or, nous avons reçu l'Esprit qui vient de Dieu, afin que*

nous connaissions les choses qui nous ont été données de Dieu. (1 Corinthiens II, 14, 10 et 12.)

Voilà ce que l'on m'enseignait dans l'école dont je vous parle, et pour que je pusse moi-même *sonder les Écritures*, ainsi que cela nous est ordonné par le Seigneur (Jean V, 39), l'on me remit un Nouveau Testament. Je le possède encore, et par la bénédiction d'en haut il est devenu pour moi ce que doit être la Parole de Dieu, « une lampe à mes pieds et une lumière pour mes sentiers » (Psaume CXIX, 105). Oui, chers camarades, tout jeune garçon que j'étais alors je comprenais par l'intelligence et surtout par le cœur les choses merveilleuses que Dieu avait faites pour me sauver; je me sentais réconcilié avec lui par Jésus-Christ, *livré pour mes offenses et ressuscité pour ma justification* (Romains IV, 25). je me sentais aussi son enfant, pouvant prétendre non-seulement à l'héritage que mon Rédempteur m'avait acquis dans le ciel, mais encore à l'accomplissement, pour le temps présent, de paroles telles que celles-ci : *La piété est utile à toutes choses, ayant la promesse de la vie présente et de celle qui est à venir.* (1 Timothée IV, 8.)

J'ai hâte maintenant de vous faire connaitre l'heureuse influence que ces convictions exercèrent sur mon existence, et les faits que je vais vous raconter en diront plus en faveur de ces convictions que les plus beaux raisonnements du monde.

Je fus tellement touché en apprenant tout ce que le Seigneur voulait faire pour moi, si je me donnais à lui, que cela devint ma préoccupation habituelle. Or, vous savez que de l'abondance du cœur la bouche parle : je parlais donc sans cesse à mes parents de mes impressions, et tous les soirs je leur lisais dans mon Nouveau Testament quelqu'un des chapitres qui m'avaient le plus frappé. D'abord, mon père et ma mère m'écoutèrent plutôt par complaisance que par attraction. Ils voyaient que le cours habituel de mes pensées m'éloignait des amusements qu'ils redoutaient pour moi : cela leur suffisait. Par complaisance encore, ils consentirent à suspendre leur travail le matin d'un certain

dimanche pour m'accompagner à l'instruction religieuse que l'on donnait ce jour-là à l'école. Ils furent très frappés de ce qu'ils y remarquèrent. Ils s'étaient figurés qu'ils allaient assister à un exercice de catéchisme, dans lequel ils entendraient quelques explications appropriées à des enfants sur les pratiques et les cérémonies d'une certaine église: au lieu de cela, quand ils entrèrent dans la salle où nous nous réunissions, ils virent plus de trois cents jeunes garçons ou jeunes filles, groupés en petit nombre et au milieu de chaque groupe une personne s'adressant très directement et très affectueusement aux élèves et appelant leur attention sur quelque vérité évangélique ou sur quelque devoir particulier. Ce qui les surprit beaucoup, ce fut la composition de l'un de ces groupes. Il y avait là une quarantaine de personnes, hommes et femmes de leur âge qui, d'après ce que leurs enfants leur avaient raconté, s'étaient décidés à venir aussi chaque dimanche recevoir leur part d'instruction. Au bout d'un certain temps et à un signal donné, tous les groupes se réunirent avec ordre, les garçons d'un côté, et les jeunes filles de l'autre, et une personne qui n'était revêtue d'aucun caractère ecclésiastique fit une courte explication sur des versets de l'Évangile appris par cœur d'avance. Le principal mérite de ces explications consistait à questionner beaucoup les enfants afin qu'ils se rendissent bien compte de la valeur des mots et de l'importance de chacune des idées renfermées dans le verset de la Bible soumis à l'examen. Mes parents furent étonnés des excellentes réponses que firent de très jeunes enfants sur des sujets qui, à première vue, leur avaient semblé infiniment trop profonds pour être saisis non-seulement par des enfants, mais même par des adultes. Cela leur inspira cette réflexion : puisque de petits enfants arrivent à comprendre aussi bien l'Évangile, depuis qu'ils le lisent et qu'il leur est tout simplement expliqué, pourquoi n'obtiendrions-nous pas le même résultat, si nous nous plaçions dans les mêmes conditions qu'eux? Ce qui compléta enfin l'impression bénie qu'ils reçurent d'une scène si nouvelle pour eux, fut le chant d'un beau cantique

entonné par toutes ces voix enfantines et la prière cordiale qui termina l'instruction.

On appelle l'exercice religieux que j'ai essayé de vous décrire, une *école du dimanche*. Je souhaiterais vivement dans notre intérêt à tous qu'il y en eût par centaines et par milliers en France, et qu'elles fussent fréquentées non pas seulement par des enfants mais par les parents de ces enfants. Soyez assurés que cela contribuerait infiniment plus à notre bonheur que toutes ces fameuses théories qui ont cours de nos jours et qui, pour la plupart, tendent à détruire le Christianisme, alors même que les moins pernicieuses en parlent avec une certaine politesse. Permettez-moi de vous rendre sérieusement attentifs à ces systèmes, inventés soi-disant pour la rénovation de la société au profit de ceux qui jusqu'ici en ont été les membres les moins favorisés. Je vous avouerai qu'en les examinant avec le bon sens que Dieu m'a donné, je n'ai pu m'empêcher d'appliquer à quelques-uns de leurs inventeurs, à ceux qui sapent évidemment les principes religieux à leur base ce passage d'une lettre de l'apôtre saint Pierre : *Ce sont des fontaines sans eaux; des nuées agitées par un tourbillon, et l'obscurité des ténèbres leur est réservée pour l'éternité; ils promettent la liberté, quoiqu'ils soient eux-mêmes esclaves de la corruption; car on devient esclave de celui par lequel on est vaincu.* (2 Pierre II, 17, 19.)

Mais je reviens à mon récit. Le résultat de la séance que mes parents firent à l'école du dimanche fut d'éveiller en eux le désir très prononcé de connaître l'Évangile. C'est ainsi que très souvent alors qu'il travaillaient à leur métier, ils me faisaient asseoir à côté d'eux pour que je leur lusse quelque portion de mon Nouveau Testament; lorsque je leur donnais un petit coup de main, en lançant la navette, ils me faisaient chanter quelqu'un des cantiques appris à l'école, dans lesquels l'œuvre de Jésus-Christ et les puissants effets de son amour sont exposés par de belles et touchantes paroles. — *Celui qui cherche, trouvera*, dit l'Évangile (Luc XI, 9). Il dit encore : *Demandez et vous recevrez* (Jean XVI, 24). Or, comme mon père, ma

mère et moi nous cherchions avec ardeur la vérité, et que nous demandions avec ferveur à Celui qui seul peut la révéler, de nous la faire trouver toute entière, nous ne tardâmes pas à voir réalisé le vœu le plus cher de nos cœurs. Dieu se manifesta à nous comme le plus tendre des pères; Jésus-Christ, comme l'unique médiateur en qui nous pussions mettre notre confiance, et la lumière divine qui resplendit dans nos âmes, nous assura que l'influence du Saint-Esprit agissait réellement en nous.

Ces expressions vous font peut-être sourire, chers camarades, et probablement quelques-uns d'entre vous hausseront-ils les épaules en me taxant de fanatisme ou tout au moins de folie. Que tel soit le jugement du grand nombre, il n'y a pas lieu d'en être surpris: c'est celui que le monde a toujours porté et portera toujours sur le fondement des espérances des vrais croyants. *La prédication de la croix*, et par là il faut entendre la prédication du salut gratuit par la mort expiatoire de Jésus-Christ sur la croix, *la prédication de la croix*, a dit l'apôtre saint Paul, *est une folie à ceux qui périssent; mais pour nous qui sommes sauvés, elle est la puissance de Dieu* (1 Corinthiens I, 18). C'est ce qu'elle fut pour nous, et remarquez-le bien, pour nous, simples ouvriers comme vous; pour nous dont l'imagination n'était pas assez développée pour nous plaire dans de vagues définitions de sentiments, et dont l'esprit n'était pas assez exercé pour se laisser subjuguer et convaincre par des expressions philosophiques au-dessus de sa portée. Pour nous comme pour vous, il fallait pour nous décider en pareille matière, des choses saisissables et palpables pour ainsi dire, et je vous affirme que la paix et la joie qui remplirent nos cœurs, et qui furent les conséquences immédiates de nos nouvelles convictions, ne furent pas de vaines illusions mais des réalités très positives.

Ce qui devint également une réalité pour notre famille, ce fut le besoin d'harmoniser notre vie avec les préceptes de la Parole de Dieu. La règle principale que nous suivions était celle-ci : cette manière de faire, cette combi-

naison, ou ce projet, peuvent-ils être approuvés du Seigneur? ou en d'autres termes encore plus simples: faisons-nous de telle et telle manière sa volonté? Il est certain qu'en agissant de la sorte, c'est-à-dire en cherchant la manifestation de la volonté de Dieu dans l'accomplissement du devoir bien compris par l'étude de la Bible, on ne s'égarera pas dans sa marche. Depuis que nous fûmes entrés dans cette voie, la bénédiction d'en haut reposa sur nous, et nous passâmes plusieurs années dans une félicité que les plus riches trésors et les plus grands honneurs de cette terre n'auraient jamais pu nous procurer; loin de là, ils n'auraient fait que la troubler, l'empoisonner sans doute. Mais le lot d'aucun homme ici-bas, et ceci regarde également le chrétien fidèle, n'est de vivre à l'abri des épreuves. Une prospérité temporelle incessante serait pour notre cœur un régime dangereux. C'est pourquoi Dieu ne nous ménage pas les afflictions; nous en comprendrons le but si nous nous rappelons qu'il en est de notre cœur comme l'or, que l'on éprouve par le feu, afin de le dégager de tout alliage et de s'assurer ainsi de sa valeur (1 Pierre I, 7). C'est dans ces sentiments que le Seigneur m'accorda de recevoir avec soumission la plus vive douleur qui pouvait me survenir dans ce monde. A quelques jours de distance, mon père et ma mère me furent presque subitement enlevés par une épidémie qui exerça de terribles ravages dans notre quartier. Je le répète, ma douleur fut extrême quoique j'eusse en même temps la force de bénir la main qui venait de s'appesantir sur moi. Ah! qu'on ne se figure pas que, parce que le chrétien est disposé d'avance à trouver bonnes toutes les dispensations du Seigneur, la vraie sensibilité soit éteinte en lui. Non, non, il n'en est rien, et si quelqu'un sait aimer, c'est bien celui qui a retrempé et vivifié dans l'amour de son Dieu toutes les énergies aimantes de son âme; seulement lorsqu'il verse des larmes, il ne pleure pas comme ceux qui n'ont des espérances que pour cette vie; la Bible les dit avec raison *les plus misérables de tous les hommes*, car ils ignorent que quand Dieu ôte d'une main le bien qu'il avait prêté, il

donne de l'autre des consolations si riches et si abondantes que la perte en est amplement compensée.

Telle est la précieuse expérience que je fis dans mon double deuil : toute amertume en fut enlevée par la contemplation de la paix et de la joie avec lesquelles mes bien-aimés parents quittèrent cette terre pour être introduits dans le ciel où ils savaient que leur Sauveur leur avaient préparé des places (Jean XIV, 2). C'est un moment bien sérieux et bien solennel que celui où notre âme va se séparer de notre corps, et où se soulève enfin pour nous le voile qui nous cachait l'avenir ; malheur aux insensés qui s'avancent en riant vers cette heure redoutable : bienheureux au contraire ceux qui, ainsi que mes parents, la voient arriver sans alarme, étant assurés que *ni la mort, ni la vie, ni les choses présentes, ni les choses à venir, ne peuvent les séparer de l'amour que Dieu leur a montré en Jésus-Christ leur Seigneur.* (Romains VIII, 38. 39.)

Ainsi se termina une des vies de famille les plus douces qui se puisse imaginer, et bien souvent je fus saisi d'une profonde tristesse alors que rentrant de mon travail je retrouvais près de mon petit cabinet et dans la chambre de mes parents tant et tant d'objets qui me rappelaient des heures de bonheur. Là était encore la chaise de mon cher père, près de cette petite table sur laquelle on voyait la grosse Bible dont il se servait journellement : en face une autre chaise marquait également la place vide de ma chère mère, et entre ces deux siéges le tabouret dont je faisais usage d'ordinaire me remettait en mémoire de bien doux entretiens. Mais qu'on ne s'imagine pas que cette vue me jetât dans une mélancolie décourageante portant atteinte à l'accomplissement de mes devoirs. La douleur qui énerve l'énergie morale est une douleur charnelle et égoïste, ce n'est pas celle du chrétien. Grâces à Dieu, ce ne fut pas la mienne, et avec résignation et courage je cherchais à remplir ma tâche le mieux que cela m'était possible.

Ici encore ma confiance en Dieu fut mise à l'épreuve. Des événements publics très graves étant survenus, l'atelier dans lequel j'étais occupé ne put conserver tous les

ouvriers qui y étaient employés et je fus du nombre de ceux qui furent congédiés. Or, comme j'avais dépensé pendant la maladie de mes parents une bonne partie de nos économies, je me trouvais fort à l'étroit, et pour ne pas m'endetter je m'imposais immédiatement toutes sortes de privations. Dans cette situation pénible je fus préservé de tout murmure et de toute aigreur; et savez-vous pourquoi? parce que je ne m'appésantis pas sur mes traverses particulières; je me préoccupais au contraire des infortunes beaucoup plus grandes de ceux de mes camarades chargés de famille et qui par conséquent étaient bien plus à plaindre que moi. Faisons toujours ainsi, chers amis, quand l'adversité vient nous atteindre. Ne tournons pas nos regards vers ceux qui sont plus favorisés que nous, ce qui pourrait exciter dans nos mauvais cœurs de l'envie et de l'amertume. Tournons-les plutôt vers ceux dont la souffrance dépasse la nôtre. Cette vue nous excitera à la compassion même dans notre dénûment et par tous ces services que les ouvriers peuvent si facilement se rendre entre eux nous expérimenterons la douceur de cette vérité : *qu'il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir.* (Actes XX, 35.)

Après maintes et maintes démarches inutiles tentées dans le but de me procurer de l'ouvrage, je me décidais enfin à me rendre dans un département, où j'appris que l'agriculture réclamait des bras. Bien m'en prit d'agir de la sorte puisqu'aussitôt mon arrivée à A...... je trouvais les moyens de pourvoir convenablement à tous mes besoins.

Il me semble, chers camarades, et supportez la hardiesse de conseils donnés, non par un savant économiste, mais par un simple ouvrier comme vous, il me semble que dans notre classe nous nous fourvoyons beaucoup, en pensant qu'il nous est infiniment plus avantageux de vivre dans les grands centres de population plutôt qu'à la campagne. Nous nous figurons qu'il y a, tout naturellement, dans ces centres une accumulation de travaux telle qu'on n'a qu'à se baisser, pour ainsi dire, afin de saisir le moyen infaillible de réussir; que, dans tous les cas, les salaires y sont plus

élevés qu'ailleurs, et qu'ainsi, tout d'abord, nous sommes mis à même de nous accorder une plus grande somme de jouissance : car, ne l'oubliez pas, l'appât des plaisirs faciles et multipliés des grandes villes pèse d'un poids décisif dans la balance de nos déterminations. — Il a suffi de peu de temps, sans doute, pour désillusionner plusieurs d'entre nous sur ces prétendus avantages. En effet, s'il est vrai que dans les villes les travaux sont plus nombreux qu'ailleurs, il est vrai aussi que le nombre des ouvriers qui se présentent dépasse dans une énorme proportion la quantité de ces travaux; pour la besogne la moins recherchée, c'est par centaines que s'offrent les concurrents. S'il est vrai, enfin, que dans les villes les salaires sont plus élevées qu'ailleurs, il est vrai aussi que le taux des dépenses les plus indispensables dérange tous les calculs ; sans parler de ces dépenses imprévues que la varié, la facilité et la multiplicité des plaisirs provoquent à chaque instant. Il va bien sans dire que je ne conclus pas de là que tous les ouvriers doivent aller vivre à la campagne. Ce serait une absurdité trop évidente, puisqu'il y a une foule d'industries, de la plus réelle importance pour la prospérité du pays, qui de fait seraient anéanties, si on en dérangeait le mécanisme et la marche naturelle. Seulement, il serait désirable qu'une bonne partie de notre population ne s'engouffrât pas dans les villes, ainsi qu'elle en a la tendance toujours plus marquée, et que ceux d'entre nous, auxquels la Providence a tracé une carrière toute naturelle, ne méprisassent pas l'honorable vocation d'agriculteur, et ne l'échangeassent pas sans un sérieux examen contre celle d'industriel.

Toute réserve faite, j'ajouterai qu'au point de vue moral l'écueil que je signale est d'une importance capitale, et ici je vais parler d'après ma propre expérience. Prémuni, par mes convictions religieuses, contre les dangers qu'offre le séjour des grandes villes, je dois avouer cependant que mon âme souffrait de l'activité dévorante avec laquelle les heures et les jours étaient dépensés sans relâche pour satisfaire aux exigences des maîtres qui m'occupaient ;

ils étaient eux-mêmes emportés par l'élan extraordinaire donné aux affaires, dans un tourbillon, où ce sont les plus expéditifs qui réussissent le mieux. Mon âme souffrait de ce bruit étourdissant, de ce mouvement incessant qui m'entouraient. C'était comme une voix qui dominait cette voix intérieure qui me criait de m'arrêter un peu, me rappelant que le temps si court de notre vie ne doit pas être entièrement consacré à des intérêts passagers C'était comme une impulsion irrésistible qui me poussait en avant, sans me laisser la liberté d'examiner, une minute même, si je ne m'engageais pas dans une route périlleuse, dont je ne pourrais plus sortir. Mon âme souffrait enfin de toutes ces tentations offertes sans cesse à mes mauvaises passions par le contact forcé avec le vice que je rencontrais audacieux et provoquant à chacun de mes pas. Si tels étaient les périls auxquels j'étais exposé, combien plus grands ne sont-ils pas pour cette multitude de malheureux livrés à eux-mêmes, sans Dieu et sans espérances au monde, et qui ont concentré tous leurs désirs dans le bien-être et les jouissances matérielles! Ah! chers amis, on est saisi de terreur à la pensée de cette quantité immense de créatures immortelles qui sont venues faire naufrage, et quel naufrage! sur cette mer orageuse, qui engloutira toujours les insensés qui s'y avantureront sans boussole et sans pilote.

Le contentement d'esprit, que je retrouvai dans les occupations qui m'avaient amené en province, me convainquit promptement que de tous les travailleurs, le laboureur est, sans contredit, le plus favorisé. Le calme extérieur dont je jouissais, l'air pur et raffraîchissant que je respirais, la fatigue elle-même que je ressentais, fatigue qui, loin de m'énerver, était si salutaire à ma santé et au développement de mes forces, tous ces avantages, en un mot, réagissaient de la manière la plus heureuse sur ma constitution physique et sur mes dispositions morales. Ce n'était plus avec un certain effroi que je voyais recommercer la journée de travail. Au contraire, le lever du soleil me trouvait rempli d'entrain et de courage, et quand,

à son coucher, je rentrai prendre un repos bien acquis, j'éprouvais un sentiment de douce satisfaction.

Mais je vous parle de contentement d'esprit; j'aurais dû, je le reconnais, vous mentionner d'abord un autre contentement, celui du cœur, sans lequel le premier est impossible. Que ne puis-je, chers camarades, vous bien définir ici les jouissances d'âme qui devinrent mon partage dans ma nouvelle position! Contemplant, du matin au soir, le spectacle si beau de la nature, rapproché de Dieu par la vue des merveilles de la création, j'étais toujours disposé à répéter avec le Psalmiste : « *Les cieux racontent la gloire du Dieu fort, et l'étendue donne à connaître l'ouvrage de ses mains. Un jour parle à un autre jour, et une nuit enseigne une autre nuit. Il n'y a point en eux de langage ni de paroles; et toutefois leur voix est entendue. Leur voix va par toute la terre et leurs discours jusqu'au bout du monde.* » (Psaume XIX, 2 à 5.) Lorsque dans mes courses dans les champs, mes yeux tombaient sur les fleurs dont ils sont émaillés, cet autre passage des saints livres me revenait à la mémoire. « *Apprenez comment les lis des champs croissent; ils ne travaillent ni ne filent. Cependant je vous dis que Salomon, même dans toute sa gloire, n'a point été vêtu comme l'un d'eux.* » (Matthieu VI. 28, 29.) Et cette vue m'impressionnait tout différamment que le spectacle agité des grandes villes. Là, les œuvres des hommes retenaient mes pensées captives sur des objets terrestres et passagers, ici, les œuvres de Dieu les élevaient en haut et excitaient en moi l'adoration et l'action de grâce. Ce qui éveillait surtout ces sentiments dans mon cœur c'était d'avoir appris et compris que, si les manifestations de la bonté du Seigneur sont grandes et admirables dans la contemplation de la nature, elles sont incomparablement plus infinies et plus magnifiques dans la contemplation de son amour en Jésus-Christ, *qui est la splendeur de sa gloire et l'image empreinte de sa personne* (Hébreux I, 3). Saisissant mieux que jamais toute la profondeur de l'amour dont j'avais été aimé, mon cœur en était pénétré de part en part et l'amour débordant qui le remplissait, se reversait sur

mes semblables, dont le bonheur présent et à venir me préoccupait sans cesse.

Un dimanche, que j'avais été conduit par mes méditations à envisager la bonté du Seigneur, à mon égard, d'une manière plus impressive que de coutume je suivais un sentier écarté où j'étais sûr de ne rencontrer personne. Jamais la nature ne m'avait paru aussi belle. Les arbes et les champs étaient couverts de fleurs et la voix harmonieuse des oiseaux raisonnait délicieusement dans tous les bois des alentours. Il me semblait que tout autour de moi entonnait l'hymne d'allégresse et de reconnaissance que je balbutiais dans mon cœur. Subitement, au détour de l'un des coudes du sentier se montra une femme, dont l'expression trahissait la plus vive douleur. D'un geste, elle m'indiqua la rivière qui coulait largement et rapidement au milieu des prairies et des vergers qui la bordaient. Avec un accent qui me porta la terreur dans l'âme, elle s'écria : Hâtez-vous...... de ce côté là..... au nom de Dieu, courez.... peut-être sera-t-il temps encore. Sauvez-le.... ne le laissez pas se détruire ! Je compris le reste, et me précipitant vers l'endroit indiqué, je vis bientôt, mais loin encore, un homme, un ouvrier, comme moi, qui suivait lentement le bord de la rivière. Je jetai un cri d'appel de tout la force dont j'étais capable. L'homme se retourna étonné ; il s'arrêta, et j'en bénis Dieu, regardant ce premier succès comme une espèce de garantie pour la complète réussite de mes efforts. Arrivé près de l'inconnu, il me toisa de la tête aux pieds avec un regard défiant et presque irrité. Que me voulez-vous, dit-il d'une voix sourde? Je ne vous connais pas : qui vous envoie vers moi ? — Je lui tendis la main, et sans répondre directement à ces questions, je répliquai : Vous êtes malheureux, que puis-je faire pour vous consoler ? — Oui, je suis malheureux, s'écria l'inconnu, donnant involontairement essor à la douleur qui l'oppressait; oui : je suis malheureux, abandonné de Dieu, et de tout le monde : je vois mourir de faim à mes côtés une femme et deux jeunes enfants..... J'ai tout essayé pour les tirer d'affaire, rien

ne m'a réussi..... Mon fardeau est trop lourd, je ne puis plus le porter. — Et comment voulez-vous vous décharger de ce fardeau ? lui demandai-je avec anxiété. — Du doigt il me montra la rivière. — Je le pris doucement par le bras et l'entraînant à quelque pas de là, sous un arbre, je le forçais en quelque sorte à s'asseoir près de moi. La femme, qui tout à l'heure m'avait donné l'éveil, nous avait rejoints alors; toutefois elle se tint à l'écart, je la vis se cacher derrière une touffe de lilas.

La véritable sympathie aux souffrances d'autrui manque rarement de gagner la confiance de ceux qui en sont les objets. C'est ce qui arriva du moins dans cette circonstance. Bientôt la manière glaciale avec laquelle j'avais été accueilli fut remplacée par de l'abandon. Notre pauvre camarade me raconta que comme moi et tant d'autres, il avait été la victime des secousses politiques; qu'employés lui, sa femme et ses deux jeunes garçons dans une importante manufacture, l'ouvrage cessant tout à coup, ils s'étaient trouvés, du jour au lendemain, sans un sou pour acheter du pain; que secourus par la charité publique pendant un certain temps, il n'avait pu supporter ce qu'il appelait une humiliation; que, pour en sortir, ils avaient réuni quelques sous par la vente de leurs vêtements, et qu'avec cela, ils s'étaient acheminés vers une autre ville manufacturière, où toutes leurs recherches pour se procurer du travail avaient entièrement échouées; qu'ils s'étaient hâtés de se diriger d'un autre côté, mais que depuis la veille ils ne possédaient plus une obole pour trouver nourriture et gîte, et qu'une seule ressource lui restait pour mettre un terme à tant de maux. — Et votre femme, et vos enfants, les soulagerez-vous ainsi ? lui demandai-je. — Il se frappa le front avec désespoir et pour se débarrasser sans doute des pensées qui paraissaient le torturer, il reprit après une assez longue pause : Quand je me souviens qu'il y a si peu de temps qu'en réunissant le produit de mon travail à celui de ma femme, nous gagnions bien au delà de ce qu'il nous fallait pour vivre, car il nous restait toujours assez d'argent pour aller faire bonne chère, un jour par semaine,

le lundi, hors des barrières ; n'est-il pas terrible de se trouver tout à coup dans l'affreuse position où nous sommes? — J'interrompis le cours des lamentations qui allaient suivre et je lui dis : Ne croyez-vous pas, cher ami, que vous auriez pourtant pu faire quelque chose pour prévenir, pour diminuer au moins la grande misère qui vous désole ? — Mais je vous le répète, j'ai tout fait ; j'ai frappé à toutes les portes. — Oui, mais avant cela ? — Comment avant ?... n'ai-je pas gagné mon pain à la sueur de mon front ? Du matin au soir, n'ai-je pas travaillé laborieusement ? — D'accord, et aussi dans ce temps-là étiez-vous bien payé. Dites-moi, n'auriez-vous pas pu mettre quelque chose en réserve pour les mauvais jours. — Ah vous trouvez donc mal, que de pauvres ouvriers comme nous, se donnent un peu de bon temps. Non, non ce serait une injustice, et qui travaille bien, doit bien vivre, quand il le peut. D'ailleurs, ajouta notre camarade, qui aurait prévu une telle catastrophe ? N'est-ce pas une tuile tombée sur la tête dont nul ne pouvait se garer ? — Vous avez raison dans un sens, répliquais-je, les événements qui nous ont atteints ont été bien subits. Toutefois, si au lieu de cela, la maladie était entrée dans votre demeure ; si elle vous eût enlevé vos forces, vous en seriez-vous mieux trouvé ? — Notre camarade se tut. Ah ? voyez-vous, cher ami, continuai-je, tout est imprévu dans notre existence. Imprudent est celui qui se conduit comme si tout devait aller demain ainsi que cela allait hier. Soyez-en sûr, le malheur d'une quantité de gens se complique et s'aggrave par les suites de l'imprévoyance. — Convenez qu'une vie telle que la nôtre, rude et fatigante, ne serait pas tolérable sans quelques jours de plaisir. — Convenez à votre tour que vous payez chers ces jours-là, et que mieux eût valu pour vous, aujourd'hui, vous en être privé et posséder maintenant l'argent dépensé de la sorte. — Quoi que j'eusse fait, le sort m'était contraire, je ne pouvais y échapper. C'est une fatalité. — Ne parlez pas ainsi, cher ami ; c'est vous, c'est moi, c'est nous qui sommes cette fatalité, contre laquelle vous vous récriez ; oui, croyez-moi,

la fatalité qui s'attache à nous, n'est autre que ce désordre moral qui existe dans nos cœurs. Ah! si nous obtenions ce changement que Dieu nous indique... — Dieu ne s'occupe pas de nous, s'écria l'inconnu, avec une certaine amertume. Ici je tirais ma Bible de ma poche et je lui lus ce qui suit : *Deux passereaux ne se vendent-ils pas une pite ? Et néanmoins il n'en tombera pas un seul à terre sans la permission de votre Père. Les cheveux mêmes de votre tête sont tous comptés. Ne craignez donc rien ; vous valez mieux que beaucoup de passereaux* (Matthieu X, 29, 30, 31). — S'il en est ainsi, il y a de l'injustice pour moi, et les choses n'ont pas été bien réglées en ma faveur. — J'ouvris encore ma Bible et je lus ce qui suit : *Vous dites: la voie du Seigneur n'est pas bien réglée... Ne sont-ce pas plutôt vos voies qui ne sont pas réglées* (Ezéchiel XVIII, 25). Je n'indiquerai pas ici toutes les réponses que je puisais dans la Bible à chacune de ses objections ou à chacun des murmures qui s'échappaient de son cœur. Ce qu'il y a de positif c'est que mon interlocuteur en fut profondément impressionné et qu'à plusieurs reprises il s'écria : En vérité ce livre dit tout ; impossible de contester avec lui. A cet aveu ma tâche devint bien facile, et m'appuyant sur ce passage des Écritures qui déclare que : *Ceux qui contestent contre l'Éternel seront froissés* (1 Samuel II, 10), j'en vins à lui prouver que ce que nous avons de mieux à faire pour notre bonheur est d'écouter sa Parole comme de petits enfants, c'est-à-dire, avec une entière défiance de nous-mêmes et une complète confiance dans notre Père céleste.

Plus cet entretien se prolongeait, plus je sentais que Dieu le bénissait. Ne vous étonnez pas de cela, chers camarades, de la part d'un ouvrier tel que vous ; dans ce moment ainsi que cela pourrait être pour chacun de vous, j'étais ouvrier avec Dieu, je travaillais sous son regard et avec son assistance toute-puissante à l'avancement de sa gloire en le faisant connaître à un pauvre cœur travaillé et chargé. Comme il m'avait été donné de goûter et de savourer par moi-même des délices réservées à l'âme qui

trouve son pardon et sa paix dans la foi en Jésus-Christ, je pouvais dire à un frère angoissé : Vas au Sauveur, il ne te mettra pas dehors, ses bras te sont ouverts, car c'est pour toi qu'il a versé son sang en Golgotha.

Le fait que je vous raconte, chers amis, n'est pas une invention de mon imagination. Il est réel, je vous l'atteste, vous écouterez donc avec d'autant plus d'intérêt la fin de mon récit.

Depuis que j'étais devenu de plus en plus direct dans les applications des déclarations de la Parole de Dieu, notre camarade ne contestait plus ; les mains jointes, les regards fixés sur moi, je voyais par l'expression de sa figure que chaque flèche lancée par le Seigneur atteignait le but ; flèche bénie car les blessures salutaires qu'elles faisaient momentanément à son âme, étaient immédiatement adoucies par le beaume efficace des promesses divines. Ses joues étaient baignées de larmes, larmes bénies aussi. car elles étaient bien le fruit de cette tristesse selon Dieu, produisant une repentance qui conduit au salut et dont on ne se repent jamais (2 Corinthiens VII, 10). Ah! il n'était plus question pour lui, de cet affreux projet qui l'avait conduit au bord de la rivière, et il avait horreur maintenant de cette pensée de suicide qui l'avait si affreusement torturé. Sa femme elle-même n'était pas restée insensible aux appels de la grâce du Seigneur; amenée peu à peu à se rapprocher de nous, elle s'était comme involontairement assise auprès de son mari; la tête reposée sur l'épaule de celui-ci, elle pleurait aussi, et j'ose l'espérer, ces larmes étaient également de ces larmes bénies dont je parlais tout à l'heure. Quant à moi, j'étais profondément ému, car je sentais que la scène que j'avais là sous les yeux était une de celles dont il est dit que les anges s'en réjouissent dans les Cieux. (Luc XX, 7.)

Pour conclure enfin, je vous dirai, chers camarades, que j'eus le bonheur de recueillir chez moi cette famille éprouvée et de partager avec elle, pendant quelque temps, le produit de mon travail. Cela ne vous étonnera pas : s'aider de la sorte n'est pas dans notre classe chose extraordinaire.

Bientôt le Seigneur vint à l'aide de mes amis, en leur procurant une occupation peu lucrative sans doute, mais qui, cependant, nous mit tous plus au large. J'ajouterai à la louange de la gloire de la grâce de notre Dieu que, depuis notre réunion, nous désirons toujours plus vivement conformer notre vie aux enseignements de sa Parole ; quoiqu'il y ait encore en nous bien des lacunes, bien des imperfections dans notre vie, nous nous persuadons de plus en plus que c'est elle seule qui nous fera trouver ce secret du véritable bonheur que tant et tant de gens cherchent autre part. et qu'ils chercheront longtemps et toujours en vain. Le meilleur vœu que je puisse faire pour eux et pour vous tous, chers camarades, c'est qu'il vous soit donné, comme à moi, de chercher plus haut, c'est-à-dire bien au-dessus des intérêts de cette terre, ce qu'il vous faut absolument trouver pour le repos de votre conscience et la joie de votre cœur : sans ces biens là l'homme ne peut vivre ni mourir tranquille.



N. 258. S. T. R. P. DÉPÔT, RUE RUMFORD, 11.

Paris. — Imp. de M. Ducloux et Comp., rue Saint-Benoît, 7.

N° 259.

SIMON LE MAGICIEN

OU

LE FAUX AMI DU PEUPLE.

Si quelqu'un vous dit : le Christ est ici, il est là; ne le croyez point. Car de faux Christs et de faux Prophètes s'élèveront.
(MATTHIEU XXIV 23, 24).



PARIS,

PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ DES TRAITÉS RELIGIEUX DE PARIS,

A SON DÉPOT, RUE RUMFORD, 11.

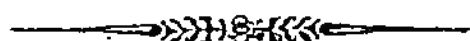
—

1848.

SIMON LE MAGICIEN

OU

LE FAUX AMI DU PEUPLE.



Ce n'est pas d'hier qu'on espère des réformes pour la société, parce que ce n'est pas d'hier que cette société est malade. Elle est malade depuis que l'homme lui-même est atteint d'un mal profond qui se manifeste dans toutes ses œuvres. Il y a des époques où ce mal a fait de tels progrès au dedans et au dehors, que l'on ne peut plus vivre dans l'illusion; on sent peser lourdement sur sa tête le poids de cette destinée de malheur qui est la destinée de l'homme coupable, tant qu'il ne s'est pas retourné vers son Dieu. Pendant de longues années elle ne s'était révélée que partiellement par quelques-uns de ces grands coups qui nous frappent tous tour à tour dans les temps les plus prospères. On vivait en général d'une vie facile, légère ; mais en même temps le cœur suivait ses entraînements; l'égoïsme s'implantait toujours plus en lui ; le riche ne pensait qu'à accroître et à conserver sa richesse, et non pas à en faire la grande réparation des inégalités de position; l'homme peu fortuné nourrissait en son cœur la haine du riche, et ne travaillait trop souvent que pour satisfaire de mauvais désirs: vivant sans Dieu, sans espérance, on vivait au jour le jour, sans songer à l'avenir, même l'avenir terrestre; les fautes s'accumulaient lentement. silencieusement. En

semant le mal à pleines mains, on ne se doutait pas que toute cette semence germait et fructifiait en secret, et puis tout d'un coup le moment de la récolte fatale arrivait, et on recueillait d'épouvantables malheurs. De tous ces égoïsmes, de toutes ces haines, de toutes ces convoitises, de tous ces péchés résultait un état social intolérable; tous les yeux se tournaient vers l'avenir et l'on attendait une délivrance miraculeuse, parce qu'on sentait bien que si quelque libérateur puissant n'intervenait pas, on était perdu. Dans le grand ébranlement qui avait secoué les bases de la vie commune comme de la vie de chacun, on avait appris que tout ce qui est terrestre repose sur le sable mouvant, et on éprouvait le besoin de quelque chose de supérieur, de stable, à quoi on pût attacher son cœur. Et tous ces désirs, toutes ces espérances se mêlaient, s'agitaient dans l'âme et se confondaient en une immense aspiration vers l'avenir, vers l'inconnu.

Il semble que nous ayons tracé le portrait fidèle de notre époque, et en effet cette description lui convient parfaitement. Cependant ce n'est pas d'elle pourtant que nous voulons avant tout parler; nous avons en vue un temps bien ancien, puisqu'il remonte à plus de dix-huit siècles en arrière; il lui ressemble à tant d'égards qu'il peut nous donner d'utiles leçons. L'époque qui vit naître le Christ était aussi une époque d'agitation pour tous les peuples. Il n'y avait plus cette satisfaction, cette paix, cette joie dans la vie qui avait fait si longtemps de l'existence des Grecs une fête. Les gloires nationales de la Grèce et de Rome s'étaient éclipsées; il y avait une fatigue universelle dans les esprits et les cœurs. On ne croyait plus aux religions du passé; des dieux anciens il ne restait que des temples magnifiques, mais aucune croyance consolante. En même temps le vieux monde romain était comme un homme qui va mourir; on sentait que les membres de ce vaste empire n'étaient plus réunis que par un lien bien faible, et qu'il allait bientôt se dissoudre et tomber en poussière. S'il y avait un moment de répit à la guerre qui avait duré des siècles, la paix elle-même avait quelque

chose de triste et de sombre comme ce calme terrible qui précède les crises violentes d'une maladie. Et cette paix, l'interruption de ce cliquetis d'armes et de cris de guerre qui avaient rempli le monde, permettait aux hommes d'alors de mieux entendre la voix de leur âme attristée. Ce qui jusqu'à ce moment avait semblé naturel, ne le semblait plus; l'esclave secouait ses fers devenus plus pesants, et l'homme du peuple ne consentait plus à obéir. Les soulèvements étaient fréquents. C'était précisément un de ces temps de récolte dont nous avons parlé, dans lesquels on recueille ce qu'on a semé. Si l'on ne pouvait plus supporter l'état social tel qu'il était établi, ce n'est pas que l'organisation de la société se fût tout d'un coup trouvée mauvaise comme une machine qui se détraque et dont les rouages vont à contre sens, on ne sait par quelle raison. Ce sont les hommes qui font la société; elle est à leur image, et si elle était devenue odieuse, tyrannique, c'est qu'elle était montée selon le cœur de l'homme, égoïste, haineux, tyrannique lui-même. Voilà le grand rouage détraqué, et comme l'homme s'était toujours plus détourné du bien, comme depuis un si grand nombre d'années il s'était toujours plus détourné de Dieu, il n'était pas étonnant que tout allât si mal. Non, il ne faut pas croire que le malheur de l'homme vienne de sa condition extérieure: ce n'est pas parce que son lit est mal fait que le malade souffre; au contraire, si sa couche est en désordre, c'est qu'il s'y est débattu dans les agitations de sa fièvre.

Mais la maladie n'était pas sans espérance, et le malade lui-même en concevait beaucoup. Plus sa position lui paraissait triste et mauvaise, plus il lui semblait qu'elle devait bientôt changer. Ce temps de fatigue et de tristesse était aussi un temps d'attente et d'espérance. On attendait une grande délivrance, une transformation de toutes choses, et ce n'était pas seulement une amélioration de son sort matériel que le peuple espérait. Non, c'était surtout une délivrance spirituelle, qui lui donnât une croyance et une certitude pour ce monde et l'autre. Nous en avons la preuve dans cet autel au Dieu inconnu que l'apôtre saint Paul,

dans ses voyages missionnaires, trouva à Athènes. Le libérateur qu'on attendait était donc un Dieu, et non pas un homme; un Dieu, par conséquent un libérateur céleste, spirituel, apportant une délivrance divine et morale? C'est toujours un Dieu que nous attendons!

N'ajoutez pas foi à ceux qui voudraient vous faire croire que vous n'attendez qu'un libérateur terrestre et une grossière délivrance; ce n'est pas seulement la faim du corps, c'est encore la faim de l'âme qui agite aujourd'hui la multitude. Non, le peuple n'est pas inférieur à ce peuple d'Athènes qui attendait un Dieu. Lui aussi redemande son Dieu absent.

Chose étrange! dans cette attente universelle, tous les regards se tournaient vers l'Orient. Un mystérieux instinct de l'âme l'y attirait invinciblement. De même que le Nord attire l'aimant, l'Orient attirait le cœur de l'homme, et cela se comprend: l'Orient était son berceau, l'Orient avait été le séjour de son fugitif bonheur et de sa courte innocence, c'est là que quelques jours il avait vécu en son Dieu; c'était pour lui comme la maison paternelle, maintenant déserte, sans doute, mais qui pouvait être de nouveau habitée par celui qui seul pouvait le consoler et le sauver.

Cette attente, ces espérances, avaient leur danger, car dans le dégoût profond de sa situation, dans son aspiration vers l'avenir, le peuple pouvait être facilement la proie de tous les séducteurs qui lui promettraient la satisfaction de ses désirs. Il était disposé à croire aux promesses brillantes; hélas! plus on est malheureux et plus on croit à qui parle de bonheur; on ne se connaît pas en bonheur et on prend pour lui ce qui n'est que son apparence. C'est dans des crises pareilles qu'il faut être sur l'éveil, et qu'on doit user de tout son jugement pour ne pas être la proie du premier venu.

On voyait surgir alors de toutes parts des hommes qui prétendaient avoir le secret de guérir tous les maux, et qui se posaient comme les libérateurs attendus. Beaucoup les croyaient sur parole, s'attachaient à eux, avaient un

moment d'illusion, et puis éprouvaient la plus cruelle des déceptions. Comme ce fait se reproduit tous les jours, qu'on se laisse prendre encore à de trompeuses promesses, il est utile de voir dans le passé la manière dont on séduisait le peuple, pour apprendre à résister d'autant mieux à un fatal entraînement.

Sur les confins de la Judée se trouvait une ville qui avait été à plusieurs reprises en proie aux plus terribles agitations. Elle avait nom Samarie. C'était un sol profondément remué par la guerre, et qui avait été fréquemment dévasté. Il n'est donc pas étonnant que le peuple de cette ville fût lui-même dans un état de trouble. Sa vie n'était pas simple et facile; tout le disposait à désirer vivement la délivrance généralement attendue. Puis il était en rapport avec les Juifs, chez lesquels l'espoir du libérateur, du Messie, était entretenu par Dieu lui-même. Quoique les Samaritains ne crussent pas aux prophètes hébreux, ils subissaient néanmoins l'influence du peuple voisin, et ce rapprochement suffisait pour donner à leurs espérances toujours vagues quelque chose de plus vif, de plus ardent. Ils étaient dans cette situation d'esprit quand parut au milieu d'eux un homme plein d'habileté et qui semblait revêtu d'un pouvoir merveilleux. Il s'appelait Simon. (Actes des Apôtres VIII, 9),

C'était un de ces magiciens comme on en trouvait fréquemment alors, qui savaient, par des moyens mystérieux, tirer de la nature un parti extraordinaire. Cet homme se donnait comme l'envoyé de Dieu, comme *la grande puissance de Dieu* (Actes, verset 10); c'est-à-dire qu'il prétendait apporter la grande délivrance. Et comment le faisait-il croire? En opérant de faux miracles, en frappant les yeux, en parlant aux sens du peuple. Il laissait penser que si on s'attachait à lui, on serait tout-puissant, on pourrait dominer la nature. On n'aurait plus à craindre les années de disette, les grêles et les orages; on conjurerait même la mort et la maladie, et au moyen de ses charmes et de ses enchantements, il assurait pouvoir tout transformer. Il faut bien que ses promesses aient été aussi bril-

lantes, puisqu'il nous est dit que le peuple le considérait comme la *puissance de Dieu.* Ainsi, c'était au moyen du mensonge qu'il le prenait comme dans un filet. Il parait que ce moyen n'est pas usé; car aujourd'hui il en est qui non-seulement lui promettent une amélioration dans son sort matériel, ce qui est possible et juste, mais encore une transformation complète de notre condition, à tel point que le sol deviendrait éternellement productif, et le travail une fête, comme si l'homme n'avait pas été voué au dur labeur, comme si le pain de tous les jours ne devait pas être la plus pénible de ses conquêtes, comme si la sueur ne devait pas toujours baigner son front. Il en est même qui assurent qu'ils feront presque disparaître la maladie et transformeront la mort, comme si elle ne devait pas toujours suivre le péché.

Nous avons aussi nos magiciens qui, s'ils n'opèrent pas de prétendus miracles, se servent de leurs doctrines comme Simon de ses enchantements, et se font passer comme la puissance de Dieu qui délivre de tous les maux. Sans doute il n'est personne de nous qui ne connaisse quelqu'un de ces gens-là. Mais ce qui donnait à Simon un si grand succès, c'est qu'au lieu d'instruire, de corriger le peuple, il le flattait; au lieu de lui montrer la source de tous les maux dans l'âme de l'homme pervertie, au lieu de l'humilier salutairement et de lui indiquer le difficile remède d'un changement moral, il semblait attribuer à la nature, au monde extérieur, le triste état de l'humanité, puisqu'il prétendait tout réparer au moyen de quelques enchantements. L'homme n'aime pas se reconnaître coupable; tout ce qui caresse son orgueil le séduit. Il n'est donc pas surprenant que « depuis le plus petit jusqu'au plus grand » (Actes VIII, 10), tout le peuple de Samarie se fût attaché à lui.

Mais il ne faut pas s'y tromper, cet attachement n'était pas sérieux, profond. Le peuple flatté n'était pas le peuple consolé, et s'il se laissait séduire momentanément par Simon le magicien, il sentait bien au fond qu'il n'avait pas en lui tout ce qui lui était nécessaire. Son malheur n'avait

pas diminué pour cela; la vie n'en était pas moins rude. Quand on s'était abandonné à de trompeuses espérances, on trouvait plus lourd encore le fardeau de chaque jour. Puis le trouble, l'agitation, la tristesse, étant après tout au fond de l'âme, tous les sortiléges du magicien ne l'en arrachaient pas. Comme il ne s'adressait qu'au corps, le cœur n'en était pas moins malade. Au contraire, il l'était bien plus, car momentanément étourdis, les yeux fascinés par les enchantements de Simon, les Samaritains perdaient toujours davantage ce regard de l'âme qui voit les réalités du monde divin et invisible, et tandis qu'ils eussent pu trouver la vraie délivrance qui venait d'être accordée aux enfants des hommes, toute leur attention était concentrée sur les vaines pratiques et les faux discours de leur séducteur. Déjà alors ils pouvaient éprouver le vide et l'impuissance de ses consolations. Quand la mort s'approchait de l'un d'eux, pleine de terreur, et qu'ils se trouvaient face à face avec la pensée du grand Dieu qu'ils ne connaissaient pas bien, mais qu'ils sentaient avoir offensé, ils appelaient sans doute auprès d'eux leur magicien, ils lui demandaient des forces, du courage; ils le suppliaient de calmer leur trouble, mais il n'y pouvait rien! Il faisait peut-être devant eux quelqu'un de ces prétendus prodiges qui les avait captivés autrefois; il leur parlait des joies de la vie, des délices qu'il savait procurer. Mais pour leur cœur, pour leur conscience, pas un mot, et ils mouraient dans une sorte de désespoir, et ce n'était pas non plus Simon qui essuyait les larmes de leurs parents. S'élevait-il quelque différend, se fomentait-il quelque haine dans la ville de Samarie, Simon ne les apaisait pas.

Etait-ce un véritable ami du peuple que celui qui le trompait ainsi, ne lui parlant que de la terre, n'agissant que pour son corps, laissant de côté l'âme, portant ceux qui l'écoutaient à la négliger, et ne retenant la foule que par les faussetés les plus pitoyables? Sont-ils vraiment amis du peuple, tous ceux qui imitent Simon et qui ne font que l'enivrer d'orgueil, lui parler de ses vertus, sans jamais penser au mal intérieur qui le ronge, retardant ainsi sa

guérison, qui ne savent que lui promettre de grossières félicités et qui sont sans pitié pour la faim de son âme? Est-ce l'aimer, est-ce l'honorer? et doit-il croire ceux qui ne peuvent le consoler efficacement dans aucune de ses peines? Heureusement il a d'autres amis qui, sans mettre de côté ses souffrances matérielles, pensent aussi aux souffrances de l'âme. Le peuple de Samarie en fit la douce expérience.

Il était encore sous le charme des enchantements de Simon, quand un étranger arriva dans la ville. Il n'avait rien qui pût attirer les regards. C'était un fugitif, un proscrit qui échappait par une fuite rapide au dernier supplice. Il se nommait Philippe. Il faisait partie de cette religion nouvelle dont on persécutait à Jérusalem les disciples. Il était chrétien. Eh bien, cet homme obscur, pauvre, tenta de renverser le pouvoir si bien établi de Simon, non pas par un motif d'ambition personnelle, mais par amour pour ce peuple indignement trompé. Comment pouvait-il lutter avec le fameux magicien? Il ne venait pas avec de flatteuses paroles sur les lèvres; au contraire, il ne parlait que de péché et de repentance. Il montrait aux hommes de Samarie que s'ils étaient malheureux, c'était leur faute; que leur malheur ne consistait pas dans telle ou telle circonstance, mais qu'il était tout entier dans leur cœur corrompu, dans leur conscience troublée et dans la pensée de cette divinité outragée qui devait être irritée contre eux! Et le peuple trouvait dans cette parole sévère un attrait inexplicable; en se frappant la poitrine, il s'écriait: C'est bien là qu'est la blessure! La voix de Philippe avait un écho profond dans sa conscience et il n'avait plus le loisir de prêter l'oreille aux belles paroles de Simon. Il se sentait aimé par celui qui lui disait la vérité et qui avait mis le doigt sur la plaie. Philippe ne venait pas lui faire des tableaux enchantés sur sa condition future sur la terre; il ne lui parlait pas de jours riants et sereins, mais il lui parlait d'un pardon assuré pour ses péchés, de saintes larmes qu'un Dieu miséricordieux voulait essuyer. La paix de la conscience, le calme devant la douleur et la mort, le pardon, en

un mot: voilà ce qu'il fallait au peuple, voilà ce qu'il avait désiré ardemment, sans le savoir, voilà la coupe rafraîchissante à laquelle il voulait boire et que Simon avait éloigné de ses lèvres. Et quand Philippe lui montrait ce pardon dans Celui qui avait été pauvre, misérable comme le plus pauvre, qui avait souffert tous les maux, qui enfin était mort sur une croix pour les péchés de tous les hommes; quand sur cette croix sanglante il montrait l'humble, le divin Jésus comme la victime du grand sacrifice accepté de Dieu; quand il racontait cette résurrection merveilleuse qui était le triomphe de son amour sur la mort et la condamnation, le peuple de Samarie oubliait toutes les fausses promesses de Simon, et la foule se pressait autour de Philippe, émue, repentante, prête à adorer Jésus. C'est qu'elle avait reconnu en lui la délivrance attendue; ce Dieu de bonté, anéanti, abaissé, compatissant à des douleurs qu'il avait lui-même connues; puissant pour sauver, guérir, purifier l'âme dans le sang le plus pur qui eût arrosé la terre; ce Dieu de paix, descendant dans le cœur des siens et y mettant une joie ineffable, c'était bien le Dieu inconnu adoré d'avance. C'était le vrai libérateur, puisque c'était le libérateur des âmes. Et le peuple accourait pour recevoir dans l'eau du baptême le signe de la repentance et du pardon.

Quand l'apôtre Pierre vint à Samarie pour continuer et achever l'œuvre de Philippe, la bonne nouvelle du salut avait été reçue avec bonheur par un grand nombre de ces hommes de peine et de labeur pour lesquels elle semble tout d'abord destinée. Quant à Simon le magicien, il avait suivi une tactique qui n'a que trop été suivie depuis lui, il s'était fait baptiser, il avait pris le nom de chrétien et il l'aurait porté et profané en cherchant de nouveau à séduire le peuple, s'il n'avait été honteusement démasqué par l'apôtre Pierre. Il avait osé lui proposer d'acheter à prix d'argent le Saint-Esprit comme on achète un secret d'enchanteur, pour en faire trafic lui-même; l'indignation de l'apôtre dévoile son infamie aux yeux de tous. Mais il y a là un utile avertissement; il en est beaucoup

qui comme Simon se disent chrétiens pour tromper le peuple. Il ne doit croire que ses vrais amis, que ceux qui aiment son âme et qui la conduisent à ce Jésus de l'Évangile qui est encore aujourd'hui notre grand libérateur pour le temps et l'éternité. Quiconque s'approche de lui le nom du Christ à la bouche et ne parle pas à son âme malade et à sa conscience angoissée, n'est pas un disciple du Christ. Il ne doit se fier qu'à celui qui lui apporte le pardon de son Dieu, et qui, loin de le flatter, commence par pleurer avec lui sur ses fautes et ses misères. Et quand il n'aurait plus sur la terre de tels amis, ce qui n'est pas, qu'il ne perde pas courage. Qu'il se souvienne qu'il a dans le ciel un éternel ami qui est témoin de toutes ses afflictions et qui est riche en consolations! Qu'il se souvienne que le ciel est près de chacun de nous, et que par une prière nous pouvons entrer en rapport avec Celui qui ne méprise personne, car il est infiniment miséricordieux, et il a été lui-même parmi les méprisés!

(Prix : 5 cent. l'exemplaire, et 3 fr. 50 c. les 100 exemplaires.)

Paris. — Imp. de M. Ducloux et Comp., rue de l'Ecole de Médecine, 80.

LE VÉRITABLE

AMI DU PEUPLE.

On s'occupe beaucoup du peuple aujourd'hui. Les uns ont voulu presque le déifier, les autres le dédaignent profondément. Les uns en font l'instrument de leurs passions, les autres voudraient mettre des barrières à ses progrès ; mais où est son véritable ami? Celui-là ne le flatterait pas, mais ne le mépriserait pas non plus. Il répondrait à tous les désirs de son cœur, il guérirait toutes ses blessures, il se dévouerait à lui sans mesure avec le plus complet désintéressement, il comprendrait ses douleurs, ranimerait ses espérances, lui signalerait courageusement ses erreurs ou ses fautes. Mais où le trouver, cet ami?

Il a existé pourtant, ou plutôt il existe toujours: et s'il est inconnu du peuple aujourd'hui, c'est que nos cœurs ingrats le dédaignent ou l'oublient. Il était ouvrier lui aussi, travaillant avec soumission et zèle. Il était pauvre « car il n'avait pas un lieu où reposer sa tête. » (Matthieu VIII, 20.) Et cependant, il possédai la véritable richesse, « car il allait de lieu en lieu faisant le bien. » (Actes X, 38.) Il guérissait les malades, consolait les affligés, instruisait l'ignorant, en un mot, se dévouait à tous sans restriction. C'est cet ami qui, le premier a fait entendre ces paroles : soyez libres, soyez égaux, soyez frères!

Cet ami, c'est Jésus-Christ, mort il y a dix-huit siècles pour nous affranchir de l'esclavage du péché, le pire de tous les esclavages ; c'est lui qui ressuscité pour nous réconcilier avec Dieu, intercède encore pour nous ; c'est lui qui dirige les événements, fait crouler

les trônes et nous apprend qu'à lui seul appartiennent la puissance et la gloire. S'il paraissait aujourd'hui sur la terre, par quelles paroles apaiserait-il cette tempête qui gronde de toutes parts? Que ferait-il pour répondre à cette soif de progrès, de bonheur qui dévore la société entière? Proposerait-il une de ces théories qui éblouissent au premier coup d'œil, mais dont la base est entièrement fausse et ne peut que causer misère et désorganisation partout? ou bien dirait-il à ceux qui souffrent et gémissent : « le monde est ainsi fait et doit rester ainsi : votre condition est malheureuse, vous végétez au lieu de vivre, mais tel est votre lot, soumettez-vous, attendez. » Attendre, lorsqu'on meurt de faim, attendre lorsque l'âme se dessèche aussi faute d'aliment, parce que les soins matériels ont tout absorbé! Non, telle ne serait pas la désolante réponse de celui qui a donné sa vie afin de nous donner toutes choses avec lui. (Romains VIII, 32.) Cet ami plein de miséricorde, toujours présent par son esprit au milieu de nous, a renfermé dans sa parole une réponse à chacune des questions qui agitent, non-seulement notre pays, mais le monde entier. Ouvrons un moment ensemble cette Bible, si négligée, hélas! précieux trésor auprès duquel tous les trésors de ce monde ne sont qu'une vile poussière; livre si ancien et pourtant toujours nouveau, parce qu'il contient des remèdes aux véritables maux de l'âme humaine qui dans tous les temps a besoin de croire, d'aimer et d'espérer!

Cette Bible place en première ligne les biens spirituels, ceux qui appartiennent à l'âme. La paix de Dieu répandue dans le cœur par le Saint-Esprit, voilà la source du véritable bonheur; elle se trouve au pied de la croix de Jésus-Christ pour toute âme convaincue de sa misère et répétant avec le pauvre péager ce cri d'une conscience réveillée : mon Dieu sois apaisé envers moi qui suis un pécheur! Dès lors, vivre pour Dieu devient la règle suprême et « ses commandements ne sont point pénibles » (1 Jean V, 3.); mais, chose admirable, la religion chrétienne qui semble n'avoir pour objet que la félicité de l'autre vie fait encore notre bonheur dans celle-ci. La piété, dit saint Paul, a non-seule-

ment la promesse de la vie à venir, mais encore celle de la vie présente; elle est *utile* à toutes choses (1 Timothée IV, 8.) La religion chrétienne est une religion d'Égalité, de Fraternité, de progrès; on ne peut lui assigner des limites et lui dire comme au flot de la mer: Tu n'iras pas plus loin! Immuable dans ses principes, parce qu'elle émane du Dieu éternel, elle s'associe à toutes les idées grandes, nobles et généreuses; elle les élève encore et les sanctifie parce qu'elle leur donne un fondement solide; elle répand dans les cœurs cette charité qui se nourrit de dévouement. Lisez le douzième chapitre de l'Epitre aux Romains, admirable résumé de la morale chrétienne, et dites-nous ce que notre société deviendrait si elle suivait cette loi parfaite. « Quoique nous soyons plusieurs, dit l'apôtre, nous sommes un seul corps en Christ et nous sommes chacun en particulier les membres les uns des autres. » (Romains XII, 5.) « Aussi, lorsqu'un des membres souffre, tous souffrent, lorsqu'un des membres a de la joie tous se réjouissent. » (1 Corinthiens XII, 26.) Mais où trouver la réalisation de ces principes sublimes? Au moment où les trônes s'écroulent, il y en a un qui reste debout au milieu de nous, c'est l'égoïsme; l'incrédulité et la superstition en sont les deux soutiens. Le règne de Jésus-Christ établi dans les cœurs, puis dans le monde, peut seul détruire ou du moins affaiblir mortellement cette triste puissance. Les véritables chrétiens, malgré leurs misères, sont encore les seuls amis sincères du peuple, parce que l'esprit de leur maître a soufflé sur eux; ils appellent de tous leurs vœux, de toutes leurs prières, une nouvelle ère pour la société. Ils ont aussi leur idéal et le voici :

« Il arrivera dans les derniers jours que la montagne de la maison de l'Éternel sera affermie au sommet des montagnes, et elle sera élevée par-dessus les coteaux, et les peuples y aborderont. Et plusieurs nations iront et diront : Venez et montons à la montagne de l'Éternel, et à la maison du Dieu de Jacob, et il nous enseignera ses voies et nous marcherons dans ses sentiers... Il exercera le jugement sur plusieurs peu-

ples, et il châtiera les nations puissantes jusqu'aux pays les plus éloignés; et elles forgeront leurs épées en hoyaux et leurs hallebardes en serpes; une nation ne lèvera plus l'épée contre l'autre et elles ne s'adonneront plus à faire la guerre. Mais chacun se reposera sous sa vigne et sous son figuier, et il n'y aura personne qui les épouvante, car la bouche de l'Éternel a parlé.» (Michée IV, 1 à 4.)

Cet idéal sera-t-il jamais réalisé? Oui, mais seulement lorsque le règne de Jésus-Christ sera établi sur la terre. Dieu l'a promis: tous connaîtront le Seigneur depuis le plus petit jusqu'au plus grand. (Hébreux VIII, 11.) Il viendra, ce beau jour, mais seulement quand la religion chrétienne sera vivante dans les cœurs au lieu d'être une vaine forme, lorsque tous chercheront dans la parole de Dieu avec une âme altérée ce pain qui nourrit jusqu'à la vie éternelle. Oh! si c'était notre France bien-aimée qui donnât la première au monde l'exemple de la foi chrétienne vivante! — Les vrais chrétiens prient avec ardeur et attendent remplis d'espoir. Il y a encore bien des ténèbres, Jésus-Christ est oublié ou méconnu. On abuse de son nom pour répandre des doctrines réprouvées par l'Évangile tout entier; mais la *vérité* demeure et elle triomphera.

Peuple français qui as reçu tant de priviléges de la main de Dieu, n'entendras-tu pas sa voix? — Ne fixeras-tu pas *en lui* tous les désirs, tous les élans de ton cœur? — Ne voudras-tu pas faire dans le monde entier une sainte propagande, celle de la vérité contre l'erreur? Ce monde te contemple: contemple à ton tour la croix du Sauveur, embrasse-la par la foi, appuie-toi sur l'Évangile et c'est de toi que partira l'un de ces rayons lumineux qui doit envelopper l'univers. Écoute, écoute la voix du *véritable ami du peuple* et rappelle-toi ces paroles: «Si le fils vous affranchit vous serez véritablement libres» (Jean VIII, 36.), mais sans lui toute liberté n'est qu'un vain mensonge, un fantôme de bonheur qui vous échappe au moment où l'on croit le saisir!

N. 260. S. T. R. P. DÉPÔT, RUE RUMFORD, 11.

PARIS. — IMP. DE MARC DUCLOUX ET COMP., RUE SAINT-BENOIT, 7

PETIT DISCOURS

SUR

LE COMMUNISME

ET LE CHRISTIANISME.



Vous me demandez, mes amis, ce que je pense du communisme. Volontiers, puisque vous le voulez, j'en causerai avec vous. Seulement, je vous en avertis, ce que vous entendrez ne sera pas du goût de tout le monde; car c'est ici surtout que, pour conserver la paix, mieux vaudrait se taire que de parler. Mais comme je ne suis pas de l'avis de certain philosophe qui disait que quand il aurait la main pleine de vérités, il se garderait de l'ouvrir; comme dis-je, je ne suis pas de son avis, je n'ai rien de plus pressé, lorsque je sais quelque vérité, que d'ouvrir la main ou plutôt la bouche, pour la répandre de tous les côtés. Voilà pourquoi je ne me fais pas prier pour vous répondre. Je vous parle comme à des personnes intelligentes; jugez vous-même de ce que je dis; et si je me trompe, redressez-moi.

Au premier abord, les divers systèmes socialistes que je

renferme ici sous le nom général de communisme, ont quelque chose de séduisant pour les âmes généreuses. Plusieurs sont inspirés par un sincère amour de ceux qui souffrent; et sans parler de quelques idées excellentes qu'ils ont mis en lumière, il faut leur rendre cette justice qu'ils ont fait un vrai bien, en découvrant certaines plaies de notre état social qu'un monde égoïste et dur faisait semblant de ne pas voir. Je conçois qu'on se laisse facilement entraîner, quand on souffre surtout, soit de sa propre misère, soit de celle des autres, à accueillir leurs magnifiques promesses de prospérité et de félicité universelle ; mais si l'on y repense un peu, on voit sans peine qu'il faut beaucoup rabattre des espérances qu'on avait eues.

Dans la pensée des disciples et des maîtres, le communisme réalisé serait un régime sous lequel il n'y aurait plus de pauvres, et où tout le monde, sans faute, serait heureux et content. Voilà qui est admirable, et sur quoi tous s'accordent. Mais quel sera ce régime? C'est là que les difficultés commencent. Vous le savez, mes amis, les uns répondent une chose, les autres une autre, jusqu'à une demi douzaine pour le moins; je n'exagère rien; et pour ne citer qu'un exemple, le fouriérisme serait très certainement banni d'une société organisée comme la voudrait le citoyen Proudhon. Il y aurait donc là des gens qui ne seraient ni contents ni heureux. La même chose aurait lieu dans le cas opposé; et dans l'un comme dans l'autre, tout le monde n'étant pas satisfait, le but serait évidemment manqué. Mais abordons une autre réflexion.

En général les communistes pensent que tout doit être mis en commun, travail et profits, afin que chacun, donnant suivant ses forces, reçoive selon ses besoins. Mais à cette idée, qui exprime une justice à mon avis parfaite, on a fait des objections : — « Que ferez-vous des paresseux « qui se prétendront trop faibles pour travailler comme ils

« le devraient? Que ferez-vous des gourmands et des « ivrognes, qui auront des besoins exorbitants? Que fe- « rez-vous des dissipateurs, capables d'engloûtir un mon- « de? » La réponse à cela fut courte et facile en vérité. On a dit : « Sous le régime du communisme, règne de la « fraternité, il n'y aura plus, ou *presque* plus, ni de « paresseux, ni d'ivrognes, ni de dissipateurs; et voici « pourquoi : — Ce qui cause les vices que nous voyons, « c'est la mauvaise éducation, c'est le manque d'instruc- « tion, c'est le besoin, c'est la misère. Avec le commu- « nisme, plus rien de tout cela. Éducation parfaite, instruc- « tion complète, abondance pour tous, et par conséquent « plus de vices. »

Très bien dit. Le malheur, pour cette réponse, qui a pourtant du vrai, c'est que l'expérience de tous les temps l'a bien des fois contredite. N'a-t-on pas vu des gens, et un grand nombre, qui ont reçu de leurs parents bonne éducation et bons exemples, se conduire d'une façon indigne et les déshonorer? Ne voit-on pas tous les jours des gens très instruits, très savants, agir dix fois plus mal que bien des ignorants? N'a-t-on pas vu des riches commettre souvent des crimes dont le nom seul fait horreur? Croit-on enfin que ceux qui sont bien éduqués, savants, riches, aient plus de moralité que les gens rudes, ignorants, pauvres? Certes vous ne me prendrez point pour un flatteur des pauvres, si je soutiens que les autres ne valent pas mieux qu'eux.

Que résulte-t-il de là? C'est que l'éducation, l'instruction, le bien-être, choses certainement désirables et bonnes, n'empêcheraient pas les vices de naître dans une communauté. Or s'ils y naissent, voilà la division; et la division certaine, inévitable, c'est la mort de la communauté.

Voulez-vous faire une société gouvernée par des lois communistes? Prenez des anges, — non pas déchus, — et

vous réussirez. Si vous prenez des hommes, un cent seulement, vous perdez votre peine. Que serait-ce donc s'il y en avait des milliers et des millions?

Vous voyez, mes amis, par cette simple remarque, la grande et principale erreur de la plupart des communistes, qui est de s'imaginer que l'homme est naturellement bon, tandis qu'au contraire il est naturellement mauvais. On bâtit sur cette idée de l'homme une maison magnifique, mais le fondement, au lieu d'être un rocher n'est que du sable, et la première pluie fait tout écrouler. Pour moi, je dis avec l'Evangile : Faites l'arbre bon, et vous aurez de bons fruits. Mais comment obtenir de bons fruits d'un mauvais arbre? On me répondra peut-être : « C'est justement ce que nous « voulons. L'arbre, c'est la mauvaise organisation de la so« ciété; elle porte de mauvais fruits, nous voulons la faire « bonne. » Et moi je réplique : Non l'arbre n'est pas la mauvaise organisation de la société; l'arbre c'est l'homme, et c'est lui, l'homme, qui doit changer tout d'abord. Prenez un sauvageon; plantez-le ici, ou là, en pays chaud, ou froid, ou tempéré, vous n'aurez jamais que des fruits sauvages. Greffez-le : tout change. Le communisme dit, le croyant bon : transplantez-le d'ici là, de là ailleurs. Travail inutile! Ce n'est pas la terre, le climat, qui font la nature du fruit, c'est l'arbre; encore une fois, faites l'arbre bon, et vous aurez de bons fruits. Changez l'homme; purifiez ses désirs, ses affections, étouffez son orgueil, son ambition; changez son cœur; et vous verrez se tranformer aussitôt la société, s'enfuir la misère, accourir le bonheur et la paix. Si donc la dépravation naturelle du cœur de l'homme est la cause UNIQUE des maux de la société, le changement, le renouvellement de ce cœur est également l'UNIQUE remède à ce mal. Je ne crois pas, mes amis, qu'on puisse raisonnablement contester cela. Seulement on va me dire : mais votre remède est tout simplement impos-

sible à appliquer, car qui pourra changer le cœur même de l'homme? Attendez un peu, nous en parlerons tout à l'heure. Vous avez voulu mon idée, vous l'aurez tout entière.

Observons encore ceci :

Le communisme est fort à l'attaque, quand il montre les plaies de la société, les inégalités choquantes qui y règnent, l'égoïsme de beaucoup de riches, les souffrances du pauvre, en un mot, le désordre affreux qui couvre la terre. Mais quand il vient proposer son remède, appuyé sur une fausse idée, sur une flatterie de la nature humaine, alors franchement il se montre aussi faible qu'il était fort en attaquant. C'est que là il était dans le vrai, tandis qu'ici il n'y est plus. Changez dit-il l'organisation de la société, le *milieu social* comme on parle, et tout ira bien. Comme un homme qui dirait : vos chevaux ne valent rien? Hé bien, attelez-les à une autre charrette. Votre voiture est mauvaise? Mettez-là sur une autre route. Votre vin est gâté? Changez-le de bouteilles; et tout ira bien; les chevaux seront forts, la voiture solide, le vin bon. C'est donc encore là une seconde et grande erreur du communisme, de vouloir, pour rendre l'homme bon et heureux, changer avant tout l'organisation du monde, le milieu social. C'est ce qu'on appelle d'ordinaire commencer la maison par le toit, ou mettre la charrue devant les bœufs. N'allez pas croire pour cela que je sois opposé à toutes les améliorations sociales qu'on pourrait proposer. Bien loin de là! Mais je ne voudrais pas qu'on s'attendît à trouver dans ces améliorations seules le remède à nos maux. C'est ici l'occasion, mes amis, de répéter une vérité qu'on perd souvent de vue, et la voici : tel que le monde existe, sous un ciel tantôt brulant, tantôt glacé, avec un sol qui ne donne ses fruits qu'à un rude labeur, avec des nations divisées de caractères et d'intérêts, avec des hommes sujets à des passions mau-

vaises, haineux, avares, ambitieux, irritables, avec les infirmités, les maladies toujours nombreuses, avec la mort, toujours menaçante et les pleurs qu'elle fait verser, il ne faut point, avec tout cela, s'attendre sur la terre à un bonheur parfait. On a beau imaginer toutes les améliorations, tous les changements possibles, on peut bien enlever quelque petite portion du lourd fardeau de nos misères; il en reste toujours assez pour nous faire pleurer nos larmes. Vouloir échapper complétement à la souffrance c'est vouloir l'impossible, et ajouter aux maux réels et présents la tristesse des espérances trompées. Que faire donc? Jeter de désespoir le manche après la cognée, maudire une vie si amère, et s'efforcer de fermer les yeux sur un mal qu'on ne peut guérir? Dieu me garde, mes amis, de vous donner un semblable conseil. Voici les réflexions que j'ai faites et qui m'ont conduit à un sentiment tout contraire :

Le monde, qui ne s'est pas fait tout seul apparemment, a été fait par un Dieu qui doit être bon, car si Dieu n'était pas bon, autant vaudrait dire qu'il n'y en a pas. D'où vient donc que sur ce monde fait par Dieu se voient la souffrance, la misère et la mort? D'aussi horribles dons descendraient-ils de lui? Est-il méchant? Je ne saurais le croire. Mais voici qui me met sur la trace de l'origine de nos maux. Je m'observe, j'écoute mon cœur; j'y trouve des penchants mauvais. Je regarde les autres hommes, j'aperçois en eux la même inclination au mal; et si j'examine avec soin ce vice intérieur, je découvre aisément qu'il est la source première de la plus grande partie des douleurs qui nous atteignent. Voilà un pas de fait. Le mal vient du dedans de l'homme, non pas du dehors. Mais ici se pose une autre question : Qui a fait l'homme mauvais? Est-ce Dieu? Ou bien l'homme s'est-il lui-même rendu tel, et comme suicidé quant au bien? N'ayez pas peur,

mes amis, que je fatigue votre esprit de tous les grands raisonnements des philosophes et des théologiens sur cette matière. Il y a une réponse très simple et qui me suffit pleinement. Quand un homme a menti, trompé, volé, ou fait quelque autre mal, qui est-ce que *sa conscience* accuse? Est-ce Dieu ou lui-même? C'est lui-même; c'est vous, c'est moi, que notre conscience accuse et condamne, quand nous voyons que nous avons mal fait. Cela suffit; Dieu est absous, et par nous-mêmes, du mal que nous eussions voulu lui imputer. Il est certain que Dieu a créé l'homme juste; il est certain de plus que l'homme s'est librement dégradé, et que par conséquent il est l'unique auteur de toutes ses misères. Je dis l'homme en général, l'humanité, car je sais bien qu'il y a des individus qui, sans être innocents, sont particulièrement les victimes de la malice des autres. Voilà encore un pas de fait, un second résultat obtenu. Notez bien ceci : le mal est dans l'homme, et l'homme seul en est l'auteur. Et voilà pourquoi, comme je vous l'ai déjà dit, si l'on veut rendre les hommes aussi heureux que possible sur la terre, c'est avant tout sur l'homme, sur l'individu qu'il faut agir; c'est lui qu'il faut renouveler : tout le reste suivra de soi. Donnez à un mauvais ouvrier les meilleurs outils et les meilleurs matériaux, vous n'obtiendrez jamais qu'un ouvrage gâché; tandis qu'un ouvrier habile corrigera même ses outils, et vous fera un chef-d'œuvre. Donnez de même à des hommes mauvais la meilleure organisation sociale, ils n'en tireront qu'un mince profit; tandis que des hommes bons transformeront pour le bonheur de tous la pire des organisations.

Mais encore, qui changera l'homme, et de mauvais et malheureux le rendra bon et heureux? — Je pourrais, à cette grande question, répondre par une théorie, et vous peindre ici, sous de brillantes couleurs, quelque chose comme Harmonie, ou Icarie, ou la Cité du soleil. Mais les théories, fort

belles d'ordinaire sur le papier, ne tenant pas souvent ce qu'elles promettent, j'aime mieux répondre par des faits, par une histoire, par une expérience déjà faite, et qui nous met sous les yeux les plus excellents résultats. Je veux parler des premiers chrétiens. Faites bien attention que je dis *les premiers*, et non pas ceux de nos jours, qui n'ont pour la plupart de chrétien que le nom.

Le Christ paraît sur la terre, et dans l'inépuisable amour qu'il témoigne aux hommes, dans la sagesse toute divine de sa conduite, dans la sublime vérité de ses enseignements, dans la puissance qu'il déploie pour faire du bien, plusieurs reconnaissent le Désiré des nations, le Libérateur promis et de tout temps attendu. Il se montre l'ami des pauvres, des pécheurs, des délaissés, le consolateur des affligés. Il pardonne aux coupables repentants avec l'autorité d'un Dieu; c'est Dieu qui, uni à l'humanité, vient, de sa bouche même, annoncer à la terre la Bonne Nouvelle, l'Évangile de la réconciliation. C'est l'Homme-Dieu qui s'offre tout entier et se sacrifie librement pour satisfaire la justice de Dieu, et sauver ainsi l'homme perdu. Persécuté, saisi, mis à mort, il ressuscite; et quittant la terre, il laisse pour témoins de sa résurrection un petit nombre d'hommes chargés d'enseigner les choses qu'ils ont apprises de lui. C'est alors que se forme la société des premiers chrétiens.

Voyez-les! ce sont des hommes tout nouveaux. Ils ne sont pas parfaits; mais il y a entre eux et le reste des hommes une différence profonde qui frappe tous les yeux. Ils sont remplis de joie, et d'une joie si grande, que toutes les joies du monde pâlissent devant la leur. La gloire qui vient des hommes leur importe peu; toutes les gloires du monde réunies sont éclipsées par celle qu'ils attendent. — Voyez comme ils s'aiment! Quelle union! quelle fraternité!

Rien de pareil ne s'était jamais vu; et, dans la suite des

âges, tous ceux qui ont cru et senti comme eux, ont comme eux donné les plus admirables exemples. C'était là la vraie régénération. Supposez une société d'hommes pareils s'étendant, couvrant une contrée, couvrant le monde. Tout se transforme, gouvernement, institutions, mœurs, et les plus beaux rêves de ceux qui désirent le bien des hommes sont dépassés. Voilà donc la société modèle trouvée, ou plutôt les hommes-modèles, car la *société* n'est pas un individu, c'est un ensemble d'individus, et, pour changer la masse, il ne faut que changer les parties. Qu'on les étudie, qu'on recherche ce qui les changea, qu'on vive de leur vie, et l'on en recueillera les fruits.

Mais j'entends les communistes s'écrier : « Les premiers « chrétiens étaient comme nous ; nous sommes leurs des« cendants en ligne droite. »

Permettez-moi de n'en rien croire. Et voyez, mes amis, quelle différence énorme entre les disciples de Jésus-Christ, et leurs prétendus descendants. Les premiers disaient : Dieu est notre maître souverain ; il nous a pardonnés et sauvés par Jésus-Christ ; sa volonté doit donc être notre règle en toutes choses. — Les derniers disent au contraire : Inutile de s'occuper de Dieu, qui d'ailleurs ne s'occupe guère de nous. — Les premiers se considéraient sur la terre comme des étrangers et des voyageurs qui marchent vers la patrie éternelle, et dans le court voyage de la vie, ils cherchaient avant tout le devoir, et non la jouissance. — Les derniers, au contraire, estiment que le monde est l'essentiel, et même tout pour l'homme, sa patrie, le but de ses destinées, et que l'occupation unique de l'homme doit être d'y rechercher la plus grande somme de bonheur possible. Pour les uns donc, avant tout, Dieu, le devoir, l'avenir; pour les autres la jouissance, ce monde, eux-mêmes : impossible d'être plus profondément séparés. Et pourtant, chose admirable ! ceux qui cherchent le plus

le bonheur en ont le moins, et ceux qui le cherchèrent le moins en trouvèrent en définitive le plus!

Cependant, reprend-on, les premiers chrétiens étaient communistes.

Entendons-nous bien, mes amis. Si vous lisez l'Evangile, depuis le commencement jusqu'à la fin, vous n'y trouvez pas un seul mot qui fasse une obligation aux chrétiens de vivre sous le régime de la communauté; au contraire, la plus complète liberté, sous ce rapport, est proclamée au livre des Actes des Apôtres. Nulle part nous ne trouvons trace d'une loi communiste, et, en vérité, les premiers chrétiens n'en avaient pas besoin : ils s'aimaient; leur cœur, leur amour réciproque les portait assez à s'entre-secourir. Jésus-Christ leur avait dit : « Aimez-« vous les uns les autres, comme aussi je vous ai aimés, » et l'apôtre Jean : « Mes petits enfants, n'aimez point de « paroles et de langue, mais par des effets et en vérité. » Aussi les voyait-on se faire part de leurs biens selon le besoin que chacun en avait. Il y avait des riches parmi eux, mais il n'y avait personne qui manquât en même temps du nécessaire, comme cela se voit parmi nous. Si l'on veut donner le nom de communisme, quoique mal à propos, aux relations des premiers chrétiens, il faut ne pas oublier que c'était celui du cœur, libre, volontaire, comme la sympathie, comme l'amour; et celui-là est le seul qui, en se répandant, en se propageant, puisse alléger le poids accablant des misères morales et matérielles qui nous font gémir.

C'est celui-là aussi, mes amis, que je voudrais vous enseigner. Mais comment pratiquer les œuvres chrétiennes si l'on n'est pas chrétien? Comment imiter Jésus-Christ si l'on n'est pas son disciple, et si le cœur n'y est pas excité par une union réelle avec lui?

La première chose à faire, la plus importante, la seule im-

portante, c'est donc de devenir chrétien. On naît homme, on ne naît pas chrétien, on le devient. En écoutant les paroles de Jésus-Christ, en considérant son amour et le sacrifice qu'il a fait de lui-même pour leur délivrance, des hommes d'il y a mille huit cents ans sentirent leur être se transformer, et comme un nouveau cœur battre dans leur poitrine, une nouvelle vie les animer. Ils furent ses disciples; et malgré les difficultés, les persécutions, leur petit nombre, soutenus par l'espérance d'une vie meilleure et éternelle, ils produisirent les œuvres dont je viens de parler, et donnèrent au monde le plus sublime exemple.

Si, comme eux, nous apprenons à connaître le Christ et la régénération du cœur qu'il produit, comme eux nous deviendrons des hommes nouveaux, et pourrons partager, avec le bonheur qui remplissait leur âme, la pratique de la justice qui remplissait leur vie.

Si jamais le monde devient chrétien, l'amour fraternel et non une loi imposée, gouvernera les cœurs. En attendant que ce renouvellement universel arrive, amis, sachons, en petit nombre, ou seuls s'il le faut, en saisir notre part

Voilà, mes amis, ce que j'avais à cœur de vous dire à propos du communisme. L'Évangile, que vous lirez j'espère, achèvera de vous enseigner ce qui n'a pu trouver place dans ce petit discours.

En deux mots, pour finir, le résumé de tout ce qui précède :

Le communisme flatte l'homme, d'un côté, en le faisant beaucoup meilleur qu'il n'est; de l'autre, il semble vouloir l'abaisser, et il l'abaisse, en limitant ses pensées à la vie présente ; et enfin, il l'égare par des promesses qu'il ne saurait tenir.

Le christianisme, au contraire, le *vrai*, celui de l'Évan-

gile humilie l'orgueil de l'homme, lui fait sentir le besoin d'un relèvement, et le lui donne dans les paroles, dans la vie, dans la mort de Jésus-Christ; il élève ses pensées au-dessus de la vie présente; et tout en lui enseignant à mépriser les joies qui viennent du monde, il lui communique dès à présent plus de vraie consolation que n'en ont jamais eu ceux qui vivent sans Jésus-Christ

FIN.

N. 262. S. T. R. P. DÉPÔT, RUE RUMFORD, 11.

Paris. — Imp. de M. Ducloux et Comp., rue de l'École-de-Médecine, 80.

LA

VRAIE FRATERNITÉ

OU

IL FAUT AIMER LE PÈRE POUR AIMER LES FRÈRES.

Deux hommes habitant le même quartier de la même ville, et s'occupant tous deux d'affaires de commerce, s'étaient depuis bien des anneés trouvés en rivalité continuelle, et en étaient venus à se détester, parce qu'en plusieurs circonstances ils s'étaient nui réciproquement par leur égoïsme et leur âpreté au gain. Ils auraient pu faire tranquillement leur petit négoce, l'un à côté de l'autre, sans se gêner, sans s'inquiéter; mais quand l'un prospérait, il semblait toujours à l'autre qu'on lui faisait tort, et que, sans son incommode voisin, tout irait mieux pour lui. Aussi, après avoir débuté par être d'assez bons amis, ils avaient peu à peu cessé de se voir, et même leurs femmes et leurs enfants, entraînés par l'exemple au mauvais vouloir qui régnait entre les deux pères de famille, faisaient semblant de ne plus se reconnaître quand ils se rencontraient.

M. Bernard, l'un de ces marchands, très vif et même un peu brutal de son naturel, n'avait pas d'autre pensée que celle de bien faire ses affaires, sans s'embarrasser si quelqu'un y perdait ou y gagnait. Il avait des ouvriers; mais il ne se mettait point en peine de leur bien-être; des voisins malheureux, mais cela ne le regardait pas, disait-il; des camarades d'enfance, des compagnons de métier ou de négoce, qui auraient eu besoin d'un peu d'aide pour faire leur chemin: « Chacun pour soi, on ne peut s'occuper de tout le

« monde, » répétait-il de l'air d'un profond penseur. Enfin, c'était l'égoïsme personnifié, quoique, depuis la Révolution, personne plus que lui ne parlât de fraternité. Il la hurlait d'une voix de tonnerre qui faisait frémir, et se montrait si entier, si cassant dans les discussions politiques, que nul n'osait lui tenir tête.

Pendant longtemps M. Cordier, l'autre marchand, quoique plus doux et plus modeste que M. Bernard, n'avait été ni plus empressé à obliger le prochain, ni mieux disposé à l'aimer et à l'aider. Son amour de lui-même était moins grossier, mais tout aussi réel, et son indifférence pour tous les hommes aussi grande. Ni l'un ni l'autre, malgré la diversité de leurs caractères, ne se faisaient de justes idées de cette fraternité, prônée comme la première vertu républicaine, et qui bien souvent ne sert que comme d'ornement au discours. M. Cordier la faisait consister à ne point faire de mal aux autres, M. Bernard à ne pas souffrir qu'on lui en fît aucun. M. Cordier se serait détourné pour ne pas heurter, en passant, un aveugle conduit par son chien; M. Bernard se serait écrié en le coudoyant : « L'imbécile! il a manqué me faire tomber. » Tous deux fraternisaient volontiers dans des banquets et des revues, et faisaient de la fraternité à bon marché en trinquant avec ceux de leur bord ; mais rendre à qui que ce soit le plus léger service, se gêner un peu pour quelqu'un, s'intéresser à autrui, se mettre en souci de ses peines, s'efforcer d'y remédier dans la plus petite mesure, c'est de quoi ils ne se seraient jamais avisés. Ils ignoraient complétement cette bienveillance, cette affection, qui lient même des étrangers entre eux, pour peu qu'il y ait au fond de leur cœur un sentiment, une espérance, un but en commun. Ils n'avaient même pas pour lien un patriotisme bien entendu.

L'amour de la patrie, senti avec sincérité et désintéressement, peut créer, sans doute, une vraie frater-

nité. C'est un noble amour qui élève l'âme, combat l'égoïsme et inspire de beaux élans de dévouement et de sacrifice. Ceux qui aiment leur pays, aiment leurs concitoyens; mais ils ne les aiment pas encore en frères. Pour que cette affection supérieure se développe dans les cœurs, il faut que l'objet commun de l'amour, du respect, du culte, soit plus haut encore, plus saint que la patrie. C'est Dieu qu'il faut aimer d'abord, pour pouvoir aimer les hommes en frères; il faut sentir que l'on est aimé de Dieu pour pouvoir répandre sur autrui un peu de cet amour qui fond toutes les glaces, qui rapproche toutes les distances et fait croître mille fleurs sur le sol aride du cœur humain. Jusque-là c'est en vain que l'on entend cette parole: « Aimez-vous les uns les autres. » Elle n'a pas de sens. On n'en est pas même à pouvoir pratiquer celle-ci : « Faites aux autres ce que vous voudriez qu'il vous « fût fait. »

Nos deux marchands n'avaient donc pas même pour lieu entre eux l'amour de leur pays. Comme tant d'autres, ils ne voyaient dans la patrie qu'eux-mêmes, leur famille et leur commerce. Les habitants de la maison voisine ne les intéressaient déjà plus, et ils ne se sentaient pas plus unis à eux qu'aux Croates ou aux Hongrois. Mais tandis que M. Bernard ne faisait que se confirmer dans ses idées étroites et personnelles, il s'était fait chez M. Cordier un notable changement. Depuis quelques mois il avait beaucoup réfléchi. De sérieuses pensées lui étaient venues sur la brièveté de la vie, sur la mort et l'éternité. Son cœur, qui avait toujours été absorbé et rempli par les choses de ce monde, s'était peu à peu tourné vers Dieu et avait cherché à le connaître et à l'aimer. L'Évangile était devenu sa lecture habituelle. Il y avait puisé des émotions, des vues toutes nouvelles, le désir de se dépouiller de sa nature égoïste, de s'humilier devant Dieu, d'implorer sa grâce. Cet homme, qui ne

s'était jamais occupé que de lui-même, et qui avait passé la moitié de sa vie dans une indifférence complète des choses de Dieu, avait été peu à peu saisi par les offres de pardon que Dieu fait aux pécheurs dans sa Parole. Il avait senti le besoin de ce pardon, et il lisait avec bonheur les promesses de miséricorde qui sont faites par Jésus-Christ. La parabole de l'enfant prodigue qui retourne à la maison de son père, lui avait surtout fait une grande impression. Dieu avait été pour lui jusqu'alors un être si vague, si éloigné, et dans ses moments les plus sérieux un juge si sévère, un vengeur si redoutable de toutes les mauvaises actions des hommes, que son cœur n'avait pas été attiré à lui : il le craignait parfois, mais il ne l'aimait pas. Quand l'Évangile le lui eut fait connaître sous les traits d'un père qui tend les bras à ses enfants, qui les convie à la repentance et qui leur a envoyé son Fils pour accomplir la réconciliation entre lui et eux; lorsqu'il eut achevé l'histoire du Sauveur des hommes et vu, à toutes les pages du livre divin, que Dieu est amour, qu'il nous appelle ses enfants, qu'il veut être notre père et que nous l'aimions comme tel, il éprouva un grand attendrissement et une reconnaissance qui ne put s'exprimer que par des larmes. Aimer Dieu comme un père, quoi de plus doux? Sentir que nous avons véritablement un père dans les cieux, se confier à lui, aller à lui dans toutes nos détresses, s'assurer en sa miséricorde, avoir foi en ses promesses, quoi de plus consolant, et où chercher une source de joie plus pure et plus inaltérable?

Rien ne saurait trouver le chemin des cœurs comme des paroles telles que celles-ci : « Comme un père est « ému de compassion envers ses enfants, l'Éternel est « touché de compassion envers ceux qui le craignent. » (Psaume CIII, 13.) Et quel adieu que celui que Jésus-Christ chargea Marie Madeleine de porter à ses disciples : « Va vers mes frères et dis-leur que je monte

« vers mon père et votre père, et vers mon Dieu et votre « Dieu. » (Jean XX, 17.) Quelle divine parenté! Dieu pour père, Jésus-Christ pour frère! Quelle gloire pour de pauvres pécheurs auxquels tout retrace leur misère, leur impuissance, et qui ne trouvent en eux et autour d'eux que des sujets d'humiliation! L'Évangile seul sait ainsi montrer à l'homme, à côté de tout ce qui l'abaisse, tout ce qui le relève, et ne le dépouiller que pour l'enrichir.

C'est d'ordinaire pendant la tempête que le matelot songe à faire sa prière. C'est aussi pendant les tourmentes politiques que bien des âmes dégoûtées de la terre commencent à regarder en haut et à se souvenir de Dieu. En voyant tout s'écrouler autour d'elles, et que la souffrance ne fait qu'augmenter alors qu'on parle le plus de la supprimer; en voyant que tout progrès s'achète au prix de crises douloureuses et de luttes acharnées entre les divers éléments qui composent la société, les âmes plus sérieuses, mieux disposées d'avance que d'autres, perdent leur foi aux hommes, et naissent à la foi en Dieu. La misère morale, la leur surtout, finit par les frapper davantage que tout autre misère. Elles apprennent à avoir compassion, puis à aimer, et s'ouvrent à la fois à l'amour de Dieu et à l'amour des hommes.

M. Cordier avait, comme tant d'autres, salué avec espérance l'ère de fraternité que l'on annonçait. Il avait cru un moment que le mot allait immanquablement amener la chose, et il se promettait bien, pour son compte, de n'y pas mettre obstacle. Il lui semblait que rien ne lui serait si facile que de considérer tous les hommes comme ses frères et de mettre tout de suite en pratique ces préceptes d'amour fraternel, de support et de bonne volonté envers le prochain dont l'Évangile est plein. En cela il se sentait comme fait pour le temps actuel. Mais il reconnut bientôt que ce temps prêtait beaucoup plus à l'irritation des uns

contre les autres, qu'à une véritable affection mutuelle. D'abord, il s'aperçut qu'il avait bien de la peine à supporter ceux dont les opinions politiques différaient des siennes. Après quelques discussions, il leur en voulait et les fuyait. Puis il en voulait aussi à ceux qui, du haut en bas de l'échelle sociale, étaient pour quelque chose dans la stagnation des affaires. Il en voulait aux ouvriers, dont la turbulence et les prétentions nouvelles obligeaient les fabricants et les maîtres de fermer les ateliers; il en voulait à ces derniers, qui ne savaient pas se prêter aux circonstances; il en voulait presque aux pauvres d'être si nombreux, d'avoir des besoins si pressants, de jeter des cris si douloureux. Il s'indignait contre les riches de savoir faire si peu de sacrifices dans des temps si difficiles. Enfin, il en voulait à tout le monde et se sentait à mille lieues de toute fraternité. C'est qu'alors il n'avait pas encore donné à Dieu son cœur tout entier. En voyant combien il lui était difficile d'aimer les hommes, il apprit qu'il avait à peine commencé à aimer Dieu, et il s'humilia en découvrant que sa foi n'avait pas encore passé dans sa vie. « Quand nous aimons nos frères, nous con-« naissons par là que nous sommes passés de la mort « à la vie. Celui qui n'aime pas son frère demeure « dans la mort, » dit la parole de Dieu. (Jean III, 14.)

« Oui, se disait M. Cordier, je suis encore loin de pratiquer cette loi d'amour. Et cependant avec quelle force, quelle insistance Dieu me la présente dans son livre! Quels motifs pleins de grandeur et de beauté il donne à notre obéissance! « Aimons-nous les uns « les autres, nous dit encore saint Jean, car la charité « vient de Dieu, et quiconque aime est né de Dieu et il « connaît Dieu. Celui qui n'aime point, n'a point connu « Dieu, car Dieu est amour. L'amour de Dieu envers « nous consiste en ceci, c'est que Dieu a envoyé son « Fils unique dans le monde, afin que nous ayons la « vie par lui... Si Dieu nous a ainsi aimés, nous de-

« vons aussi nous aimer les uns les autres.» (1 Jean IV, « 7-9.) Qui m'enseignera cet amour, ajoutait-il, si ce « n'est Dieu même?»

Ce qui s'oppose surtout dans le cœur humain au développement de la frateruité, c'est l'orgueil et l'égoïsme. Tant qu'ou a une haute idée de soi, on en a une très petite des autres; tant qu'on s'aime avant tout, on est très peu disposé à aimer ceux qu'on ne peut aimer en soi et pour soi. On aime sa femme, ses enfants, sou ami, parce que, jusqu'à un certain point, ils sont encore *vous*. Mais hors de ce cercle restreint, on ne pense pas qu'il vaille la peine d'aimer. Aimer un inconuu, un étranger, paraîtrait presque puéril. A quoi bon? Aimer uu eunemi, ne serait même pas admis comme possible. Le bien-être, les souffrances d'autrui peuvent intéresser un moment; mais on ne ferait rien pour contribuer à l'un et pour remédier aux autres. Pour prendre une part active aux peines et aux joies du prochain, il faut presque toujours sacrifier quelque chose de sa propre joie ou de sa propre tristesse, s'oublier, se résoudre à ne se compter pour rien, ne fût-ce que pour un temps bien court. Or, c'est à quoi l'homme tout plein de son mérite et de son importance ne saurait consentir.

Lorsque M. Cordier eut fait encore quelques pas dans la nouvelle voie où il était eutré, qu'il se fut sincèrement humilié devaut Dieu, et que le besoin du secours et de la grâce de Dieu lui fut devenu continuel, son cœur se tourna comme sans effort vers de pauvres pécheurs comme lui. Il aimait Dieu en Jésus-Christ comme son père; il se réjouissait dans le sentiment de son pardon; la bouté paternelle de Dieu envers lui lui paraissait si immense, si peu méritée, qu'il ne tarda pas à sentir son cœur porté à aimer à son tour, à supporter, à aider de pauvres êtres qui n'avaient pas d'autres droits à son affection et à ses secours que leur misère, leurs fautes et souvent leur ingratitude. «Ai-

je d'autres titres à la miséricorde de Dieu? se disait-il. Dieu m'aime malgré mon indignité; il m'a aimé alors que je ne l'aimais pas; il m'a cherché, il m'a appelé, il m'a tendu la main, alors que je m'égarais loin de lui. Ses compassions, son amour plein d'attente et de patience, ont vaincu ma rébellion. Je veux maintenant faire pour mes frères, dans la mesure de ma faiblesse et de mon impuissance, ce que Dieu a fait pour moi. »

Plusieurs mois s'étaient passés dans ce travail intérieur. M. Cordier n'était plus cet homme indifférent qui se contentait de ne point nuire aux autres. Il n'épargnait ni son temps, ni son argent, ni ses conseils, ni ses consolations à tous ceux qui pouvaient en avoir besoin; car il ne se bornait pas à faire de bons vœux pour les gens et à leur dire de bonnes paroles; sa charité était active, positive et s'étendait à tout. Il se sentait dépositaire des dons de Dieu pour en faire part à ses frères; mais à côté de cela, il savait aussi dire à propos un mot de Dieu et enseigner aux autres les vérités de l'Évangile qui l'avaient rendu si heureux.

Malgré ses progrès dans l'amour de Dieu et des hommes, il y avait encore un recoin du cœur de M. Cordier qui était resté comme fermé à ces influences. Son inimitié pour M. Bernard s'était comme cachée dans un repli obscur de son âme, et il l'avait comme oubliée, au lieu d'en faire franchement le sacrifice et de la transformer en bon vouloir. Du reste, M. Bernard avait quitté son voisinage, et il n'avait plus guère l'occasion d'en entendre parler. Un jour cependant, nos deux marchands se rencontrèrent dans un quartier éloigné. M. Cordier sentit un peu d'émotion et de contrariété en apercevant de loin son ancien ennemi. M. Bernard marchait tête baissée; il avait l'air soucieux et chagrin; sa mise était négligée. En approchant, il leva les yeux, et apercevant M. Cordier à quelques pas de lui, il fit un brusque mouvement, traversa la rue, hâta

sa marche, et disparut bientôt, laissant l'autre à son incertitude s'il l'aborderait, comment il l'aborderait, et à de bonnes intentions encore confuses dans ce premier moment de surprise.

En rentrant chez lui, tout préoccupé de cette rencontre, et honteux de l'irritation secrète qui se réveillait en lui, il s'informa si on savait quelque chose de M. Bernard et raconta qu'il venait de le voir. « Je l'ai trouvé changé, dit-il; il a l'air malheureux! » — « Je crois bien, répondit sa femme; j'ai appris qu'il est ruiné comme tant d'autres. Son magasin est fermé. On dit qu'il va aller vivre tout petitement dans quelque coin à la campagne. » — « Pauvre voisin! s'écria M. Cordier. Il a pourtant bien travaillé toute sa vie. C'est dur à son âge! » — Ce que tu dis là, mon bon ami, me fait bien plaisir. J'avais peur de te parler de lui, sachant que vous n'avez pas été trop bien ensemble. » — « En effet, ce Bernard m'a fait passer de mauvais moments, et je lui en ai voulu bien longtemps. Peut-être que je lui en veux encore, mais il faut vaincre cela. Nous en reparlerons plus tard. »

Et M. Cordier se mit à ses registres, de l'air d'un homme qui est plus disposé à faire ses réflexions que ses comptes. Il était un peu troublé. Cette rencontre avait réveillé un mauvais vouloir auquel il ne s'attendait pas. Il lui avait été facile d'aimer ceux qui ne l'avaient pas offensé, et envers lesquels il n'avait rien à se reprocher. Mais dans le cas actuel, non-seulement M. Bernard lui avait souvent nui, mais lui-même ne lui avait que trop rendu le mal pour le mal; et il se trouvait plus embarrassé peut-être de ses propres torts que de ceux de son voisin. S'il n'avait eu qu'à pardonner généreusement, la tâche lui aurait paru légère. C'était le beau rôle. Mais il fallait s'humilier aussi devant cet homme rude et même grossier, et lui demander un oubli réciproque du passé. C'est ce qui coûtait beaucoup à ce nouveau chrétien. S'hu-

milier devant Dieu est un acte plein de douceur. C'est au Saint des saints que l'on confesse sa misère; c'est au plus tendre père que l'on crie grâce; c'est à sa miséricorde infinie que l'on s'attend. On sait que jamais il n'a repoussé un cœur contrit : et cependant combien il en coûte, combien on diffère à se jeter à ses pieds ! S'humilier devant un homme est par contre en soi un acte plein d'amertume; s'exposer à sa dureté, à son mépris, à ses refus, à ses soupçons, exige une grande victoire sur soi-même, et il n'y a guère que ceux qui ont savouré le pardon de Dieu qui puissent la remporter.

M. Cordier eut à lutter péniblement contre son orgueil et il dut prier longtemps son Père celeste de le rendre doux et humble de cœur dans cette circonstance difficile et de lui donner de vaincre, non son ressentiment, il n'en avait plus, mais sa répugnance à affronter celui de son adversaire, avant de pouvoir se résoudre à la démarche qu'il projetait. Enfin, se sentant affranchi de toute crainte, il se décida, peu de jours après, à se rendre chez M. Bernard.

Celui-ci ne s'attendait guère à cette visite, et son visage exprima clairement sa surprise et son déplaisir. L'entretien suivant eut lieu entre eux.

M. Bernard. Vous ne venez pas, j'espère, me faire vos compliments de condoléance. Je suis malheureux; cela doit vous réjouir. Mais vous pourriez m'épargner votre joie.

M. Cordier. Je ne viens pas dans cette mauvaise intention. J'ai appris vos revers; j'en suis chagrin et je désire vous faire des offres de service. Nous avons été trop longtemps brouillés. Vous avez eu à vous plaindre de moi dans diverses occasions. Je vous prie de l'oublier, car j'en ai du regret. Si je puis maintenant vous être bon à quelque chose, dites-le moi.

M. Bernard. Vous voulez faire le généreux, à ce que je vois. C'est admirable ! Ce qu'on m'a dit est donc vrai? Vous voilà dévot ! Allez, nous savons ce que c'est

que ces dévotions soudaines. Sans doute que vous y trouvez votre profit.

M. Cordier. Je suis fâché de vos soupçons et des motifs peu louables que vous donnez à ma conduite. C'est sincèrement que je viens à vous et que je désire que vous oubliiez le passé, ainsi que je l'oublie. Quant à ma dévotion, il est vrai que j'ai reconnu que mon âme a besoin de quelque chose de plus que des biens de la terre, et que l'amour de Dieu est son plus grand trésor. Le profit que j'y trouve, c'est d'être en paix avec Dieu que j'avais offensé et qui m'a pardonné, et de rechercher la paix avec tous les hommes en leur offraut ma bonne volonté et mon affection. J'ai appris que vous étiez fort embarrassé dans vos affaires. Quoique j'aie fait aussi des pertes, je suis encore debout, et si vous avez besoin de quelque aide qui ne dépasse pas mes moyens, je vous le répète, je vous l'offre de grand cœur.

M. Bernard. Vous m'étonnez. N'avez-vous pas d'ami dans la peine, que vous veniez justement à moi, qui ne peux vous pardonner vos torts envers moi, et dont vous avez aussi à vous plaindre.

M. Cordier. Je vous avouerai que ce n'est pas sans quelque effort que je me suis décidé à cette démarche. Je craignais d'être mal reçu, et quelque chose se révoltait en moi à l'idée que vous ne me comprendriez pas, et que vous douteriez de ma sincérité. Ce qui m'a surtout déterminé, c'est que vous êtes le seul homme qui m'en vouliez et contre lequel je conservais encore quelque ressentiment. Depuis que j'aime Dieu comme mon père, je me suis senti uni aux hommes par les liens d'une véritable fraternité : puisque Dieu est mon père et leur père, ne sommes-nous pas frères, et ne devons-nous pas nous aimer, nous entr'aider comme tels? Au lieu d'un ennemi, laissez-moi voir en vous un de ces frères que j'ai longtemps méconnus, et acceptez mes offres de service en preuve que vous ne m'en voulez plus.

M. Bernard, ému de la manière affectueuse et grave dont tout ceci venait d'être dit, ne savait que répondre et restait interdit. Ne pouvant plus être ironique et blessant, il ne savait quel ton prendre. Il lui répugnait en outre de parler de ses affaires à un ancien concurrent; cependant un aide quelconque lui arrivait bien à propos, et tout en ayant préféré mille fois qu'il lui fût venu d'un autre côté, il était bien tenté d'en profiter. Après quelques moments de silence, M. Cordier, qui trouvait la situation embarrassante pour tous deux, dit encore : « Voyons, mon voisin, ne perdons pas de temps. Je vois qu'il vous en coûte de me devoir quelque chose. J'en suis fâché, car ce que j'éprouve, moi, c'est une grande douceur. Il me semble que je n'ai jamais été si heureux. »

M. Bernard fut vaincu. Il tendit la main à ce consolateur, à cet ami sur lequel il ne comptait pas, et lui dit, les larmes aux yeux, que jamais il n'aurait cru qu'on pût être si bon et si généreux. Après quelques paroles d'encouragement d'une part, de confusion et de reconnaissance de l'autre, on commença à parler d'affaires. M. Bernard raconta ses embarras. Des rentrées sur lesquelles il avait compté, ayant manqué, il ne pouvait lui-même tenir certains engagements, ensuite de quoi ses marchandises allaient être saisies, s'il ne trouvait pour un terme fort rapproché une somme assez considérable. M. Cordier promit d'en avancer la moitié et se fit fort de trouver le reste chez quelques amis. Il eut à faire bien des démarches et à se donner bien de la peine pour y parvenir. Mais enfin, il eut la joie de sauver d'une ruine imminente ce concurrent, cet ennemi, dont la prospérité lui avait été si à charge, et qu'il s'était efforcé maintes fois de contrecarrer et de supplanter. Il la savoura comme l'une des plus pures qu'il eût encore goûtées, et bénit Dieu de la lui avoir envoyée.

N. 263 S. T. R. P. DÉPÔT, RUE RUMFORD, 11.

Paris. — Imp. de M. Ducloux et Comp., rue Saint-Benoit, 7.

UNE

VIE MANQUÉE.

Dans un voyage que je fis, il y a quelque temps, je me trouvai dans le coupé d'une diligence, avec un homme d'un certain âge dont l'air bienveillant et affable m'attira tout particulièrement. Notre entretien quitta bientôt les sentiers battus de ces conversations banales entre voyageurs dont on ne retire aucun profit. Nous sentîmes l'un et l'autre qu'il y avait entre nous de ces points de contact qui donnent même à une relation toute récente un caractère particulier de confiance et d'intimité. C'est donc avec la plus entière ouverture de cœur que nous nous parlâmes ; et cet abandon me permit, sans rien forcer, d'appuyer toutes mes appréciations des différents sujets que nous passions en revue sur les principes chrétiens, dont je regarde l'application à toutes les choses du temps présent comme le seul moyen de les faire tourner au véritable bonheur des individus comme de la société. Mon interlocuteur m'avoua franchement que cette manière de voir était toute nouvelle pour lui ; qu'il savait bien que la morale de l'Evangile était la plus pure et la plus excellente des morales, mais que des êtres aussi imparfaits que nous ne pouvaient, sans orgueil, prétendre pratiquer des enseignements aussi

divins. Puis il mit en avant le reproche que tant de gens adressent à la religion de jouer un rôle dangereux, lorsqu'on la fait sortir de l'enceinte du temple ou du foyer domestique pour lui faire prendre parti dans les questions politiques. Tout en reconnaissant ce que cette opinion pouvait avoir de fondé dans un certain sens, il me fut facile de lui prouver qu'il se faisait les idées les plus fausses sur la véritable religion et sur les hommes sincèrement religieux, et je m'efforçai de lui expliquer que tout en souhaitant que le christianisme influât sur la société dans son ensemble aussi bien que sur chacun de ses membres, j'entendais seulement que son esprit pénétrât tellement les cœurs des hommes, que ceux-ci, dans leurs relations publiques ou privées, fussent toujours conduits par les principes et par les sentiments de justice et de charité qui émanent de l'Evangile.

Je vous comprends, me dit mon compagnon de route, mais cela est-il possible ? — Oui, répliquai-je, si la connaissance de l'Evangile était plus répandue au milieu de nous. — La France est chrétienne et vous admettez, cependant, que vos idées ne s'y réalisent pas. — Hélas! ajoutai-je, vous donnez à notre pays un titre qui ne lui appartient pas; soutiendriez-vous que la généralité de notre peuple croit de cœur aux vérités du christianisme et prouve que cette foi est réelle en mettant en pratique les enseignements de l'Evangile ? — Non, non, je ne prétends pas cela; qu'y faire?... Tâchons de nous en tirer le moins mal possible avec ce que nous avons de bon. — Ah! cher Monsieur, croyez-le bien, toutes les tentatives à cet égard n'aboutiront à rien. Un mauvais arbre ne peut porter de bons fruits, a dit Jésus-Christ (Matthieu VII, 18). Il n'en portera qu'après avoir été greffé. Si donc nous voulons voir s'effectuer en nous une transformation complète, allons à Celui qui seul a la puissance de changer notre cœur; allons à Jésus-Christ...
— Vous êtes ecclésiastique, dit mon interlocuteur en m'interrompant; en me prêchant comme vous le

faites, vous remplissez les devoirs de votre vocation. — Pour toute réponse, je fis connaître ma position sociale; et en racontant avec quelques détails comment j'avais été appelé à la connaissance de l'Evangile, et comment depuis lors ma vie avait été paisible et heureuse, j'ajoutai que c'était précisément parce que j'avais trouvé le seul et véritable secret du bonheur, que je me sentais pressé d'en parler simplement et cordialement à ceux qui l'ignoraient encore.

Et ces convictions-là sont l'unique source de votre félicité, observa mon compagnon de route? — Oui, répliquai-je avec feu, et c'est pour cela que j'aurais tant à cœur de vous les communiquer. — Merci, me répondit l'étranger en me serrant affectuesement la main. Puis, poussant un soupir, il reprit mélancoliquement : En apparence, j'ai tout, absolument tout ce que l'on recherche dans le monde pour être heureux; mais j'ai là, ajouta-t-il en se frappant le cœur, quelque chose qui gâte tout... non, je ne suis pas heureux! — Là-dessus, il baissa la tête et pendant un certain temps, nous gardâmes l'un et l'autre le silence. Je brûlais du désir d'en savoir davantage afin de pouvoir faire du bien à ce cœur malade, mais la discrétion me retenait.

Enfin il rompit le silence. Jusqu'ici, me dit-il, je n'ai rencontré personne qui ait fait vibrer toutes les cordes de mon cœur comme vous venez de le faire par vos témoignages de sympathie et d'affection. Je sens que j'ai trouvé en vous un ami auquel je puis confier mes ennuis et qui m'indiquera peut-être le moyen de me décharger du poids avec lequel ils pèsent sur mon âme.

Aujourd'hui, je suis riche, très riche; mais je ne l'ai pas toujours été. Loin de là, les débuts de ma carrière dans ce monde ont été très difficiles. Mon père, pauvre campagnard, fut atteint de la manière la plus désastreuse, au moment de ma naissance, dans le petit avoir qu'il avait pu amasser à force de travail et d'économie. Un violent incendie détruisit en quelques heures son habitation et toute la récolte

que renfermait sa grange. Comme il ne s'était pas encore libéré des engagements qu'il avait contractés pour bâtir sa ferme, il fut forcé de vendre le peu de terres qu'il possédait, afin d'y faire honneur. Je puis donc dire que j'ai été élevé à l'école du malheur et que je sais ce que c'est que gagner son pain à la sueur de son front. Toutefois, je dois le reconnaître, ce n'est pas à cette époque de ma vie que j'ai connu les ennuis et les mécomptes dont je vous parlais tout à l'heure. Il y avait dans l'énergique activité de mon enfance et d'une partie de ma jeunesse un ressort puissant qui réagissait sur toutes mes dispositions morales; le sentiment que par mon laborieux travail je suffisais, non-seulement à mon propre entretien, mais encore que je contribuais à apporter quelque soulagement à la pénible existence de mes parents, ôtait à ce travail tout ce qu'il pouvait avoir de dur et d'accablant pour moi.

Cette expérience m'est souvent revenue à la mémoire dans des temps plus faciles et pendant lesquels j'ai été infiniment moins heureux; elle m'a convaincu que la classe ouvrière se trompe étrangement en se figurant que le plus mauvais lot lui est échu en partage. On peut m'en croire, le sort de l'ouvrier actif et rangé est préférable à celui de la plupart des riches de cette terre, de ceux-là surtout qui croient que leur or et leur argent les autorisent à vivre dans l'oisiveté. Aussi, quand j'entends des ouvriers se plaindre de leur condition et convoiter avec amertume et envie la richesse, je m'empresse de leur dire : Pauvres insensés, vous ne savez pas que le fardeau de l'instrument de travail que vous maniez est plus léger que le fardeau des soucis et des dégoûts qu'engendrent les richesses. Avec de l'activité, de l'ordre et de l'économie vous vous mettrez à même d'atteindre la situation qui est à mes yeux la meilleure de toutes, celle où, dans l'obscurité et la médiocrité, on passe néanmoins, au sein de sa famille, des jours heureux et tranquilles. Il va bien sans dire que je ne parle pas de la pauvreté, de la misère affreuse qui trop souvent pèse

fatalement sur l'ouvrier : je m'associe pleinement aux vœux et aux efforts qu'on pourra faire pour y remédier, pourvu que le remède ne soit pas pire que le mal ; mais cela n'ôte rien à ma conviction profonde et raisonnée que l'ouvrier honnête qui ne manque pas du pain de son ordinaire, est dans l'une des situations les plus prospères qu'on puisse s'imaginer.

Ici, j'interrompis mon narrateur pour lui faire observer que ce qui donnerait encore plus de force à ses excellents conseils serait de mettre entre les mains des ouvriers les saintes Ecritures dans lesquelles ils trouveraient des directions telles que celles-ci : *Ceux qui veulent devenir riches tombent dans la tentation et dans le piége, et en plusieurs désirs insensés et pernicieux qui plongent dans la ruine et dans la perdition. Car l'amour des richesses est la racine de toutes sortes de maux ; et quelques-uns les ayant recherchées avec ardeur, se sont détournés de la foi, et se sont eux-mêmes embarrassés dans bien du tourment* (1 Timothée VI, 9, 10) ; ou bien ils trouveraient dans les saintes Ecritures des prières comme celles-ci : *Eloigne de moi la vanité et la parole de mensonge, ne me donne ni pauvreté ni richesses ; nourris-moi du pain de mon ordinaire ; de peur qu'étant rassasié je ne te renie, et que je ne dise : qui est l'Eternel? De peur aussi qu'étant appauvri, je ne dérobe et que je ne prenne en vain le nom de mon Dieu.* (Proverbes XXX, 8, 9.)

Voilà en effet de bien bonnes directions reprit mon compagnon de route. Mais je continue ma propre histoire. — Je vous disais donc que ma jeunesse fut rude et laborieuse, et que dans l'accomplissement des pénibles devoirs qui m'étaient imposés j'éprouvais une satisfaction intérieure qui me soutenait puissamment. En jetant un coup d'œil en arrière combien ne comptais-je pas déjà de difficultés vaincues ! et il me semblait que celles qui restaient à surmonter le seraient plus aisément encore. D'ailleurs l'ambition que j'avais de tirer tout à fait mes parents d'embarras et de me créer une position honorable, excitait en moi une telle ardeur que ce qui aurait

paru à d'autres bien fatigant et bien pénible n'était pour moi qu'un stimulant de plus. Comme j'avais compris que pour me pousser dans le monde il ne fallait pas seulement que je fusse un mécanicien ingénieux et habile dans l'exécution de ses conceptions, mais que je fusse en état de les décrire moi-même pour que d'autres ne se les appropriassent pas, je consacrai une grande partie de mes nuits à acquérir les connaissances scientifiques et littéraires qui me manquaient. Je me fis de cette manière une certaine renommée et, jeune homme encore, je reçus de brillantes propositions de la part des industriels les plus riches de la contrée. Tout allait donc au gré de mes souhaits, au delà même de mes meilleures espérances, puisqu'en très peu de temps je gagnai assez d'argent pour remettre à flot les affaires de mes parents et pour économiser une somme assez considérable.

Toutefois, je dois l'avouer, la satisfaction intérieure dont je vous parlais tout à l'heure n'augmentait pas, ainsi que je me l'étais figuré, en proportion de mes succès. Chaque fois que je parvenais au but que j'avais donné d'abord à mes efforts, je voyais devant moi un horizon bien plus étendu, à l'extrémité duquel je plaçais toujours le terme de ma course. Je ressemblais à un homme dévoré par une fièvre ardente et que n'éteignent pas la quantité ni la fraîcheur des boissons qu'on lui présente. Ce n'était plus maintenant la passion d'amasser de l'argent qui me poursuivait, c'était celle d'acquérir de la célébrité par mes découvertes. Rassuré par l'élévation de ce mobile, je ne me donnais ni trêve ni repos dans mes recherches. Ici encore je réussis de la manière la plus complète. Une invention qui apporta une modification notable et des plus avantageuses à l'industrie dont je m'occupais surtout, fit retentir mon nom dans tous les journaux. Elle me valut en outre une décoration, que j'attachai fièrement à mon habit; dans la persuasion qu'elle était honorablement acquise, et donnée, non à la faveur, mais à mon mérite reconnu par mes concitoyens.

Depuis ce moment-là, ma fortune prit un développement qui certes dépassa et bien au delà mes prévisions. De tous côtés on m'offrit des capitaux pour tirer parti de la découverte que je venais de faire ; et au bout d'une dizaine d'années je me trouvais à la tête d'une entreprise considérable, où les affaires et les bénéfices ne cessaient d'abonder. Je me bâtis des maisons ; je m'amassai de l'or et de l'argent ; je m'agrandis plus que tous ceux de ma profession : et avec tout cela, il me resta du vide, un vide profond dans le cœur. Ce mécompte commença à me faire comprendre qu'il pouvait bien y avoir quelque chose de desséchant dans ma manière de vivre, dans cette préoccupation incessante des affaires. Je sentais instinctivement que cette atmosphère pesait d'un poids insupportable sur mon âme, dont j'avais trop négligé de satisfaire les besoins ; qu'il me fallait y remédier de suite et qu'alors tout irait pour moi aussi bien que je pouvais le souhaiter. Des amis, frappés de ma mélancolie habituelle, me firent sentir la nécessité de me former un intérieur où je goûterais naturellement les douceurs et les joies de famille qui devaient absolument compléter les charmes de la position si favorable obtenue par mes propres efforts. Ils firent plus que cela : il me mirent à même de connaître une jeune personne, dans laquelle je rencontrai le caractère et les qualités que j'avais rêvés pour la compagne sur laquelle devait se fixer mon choix.

Le sort... pardonnez, je vois que cette expression vous choque, la Providence, incontestablement, me traitait en enfant gâté ; aussi ma bonne fortune devenait-elle proverbiale et mes relations prétendaient qu'il suffisait que je touchasse à une chose pour qu'elle réussît en tous points. Je ne fais plus allusion ici à mes succès en affaires, je parle de mon bonheur domestique. Ce bonheur, à la vérité, fut à deux reprises différentes couvert d'un crêpe lugubre par la perte de deux enfants bien aimés ; mais les trois qui me restent ont été et sont pour moi une source non interrompue de satisfaction et de joie. A l'heure

qu'il est, ils sont avantageusement établis dans le monde et poursuivent honorablement les diverses carrières qu'ils ont embrassées.

L'étranger, ici, fit une pause; il paraissait hésiter à continuer son récit. Après un moment de silence il me dit: En vérité, Monsieur, il faut que vous m'ayez inspiré une bien grande confiance pour vous parler à cœur ouvert, ainsi que je le fais. Pourquoi vous le cacherais-je? le commencement de notre conversation m'a fait pressentir que vous m'expliqueriez comment il est possible d'avoir le cœur mécontent et accablé d'ennuis au milieu de tout ce qui peut et doit constituer le bonheur ici-bas. Car tel a bien été mon état au sein de la félicité que j'ai essayé de vous décrire; tel est-il encore aujourd'hui. Lorsque je vis jusqu'à quel point mes tentatives pour obtenir le contentement intérieur après lequel je soupirais, étaient restées infructueuses, je pensai qu'en me préoccupant moins exclusivement de moi et plus spécialement des autres, je trouverais enfin à donner essor aux sentiments que je sentais comprimés au dedans de moi, et qui, je ne me le dissimulais pas, étaient la cause de mes souffrances morales. Je me mis donc, avec l'ardeur qui m'était naturelle, à organiser, dans l'intérieur de ma fabrique, un état de choses propre à assurer le bien-être de mes nombreux ouvriers. Je pris des mesures pour qu'ils fussent logés de la manière la plus salubre et la plus confortable. Je cherchai par toutes sortes de moyens à les amener à reconnaître eux-mêmes que la vie de famille était une condition essentielle à leur bonheur. Je créai une caisse d'épargnes et un fonds de retraite; j'ouvris des écoles pour les adultes et pour les enfants; en un mot, je m'appliquai à leur prouver que je voulais être leur ami, leur père. Ils en furent touchés et reconnaissants d'abord; mais hélas! je dois le dire, bientôt le plus grand nombre me paya par de l'ingratitude et se révolta contre la plupart de mes combinaisons charitables; ils les regardèrent comme une atteinte portée à leur indépendance. Ce coup

me fut très sensible et réfroidit singulièrement ce zèle à faire du bien dans lequel j'avais cru découvrir le moyen efficace pour combler le vide de mon cœur. Je ne détruisis pas sans doute les améliorations introduites dans ma fabrique. Les choses, à cet égard, y sont toujours sur le même pied et me valent les éloges de beaucoup de gens; mais trompé sur ce point, je n'y cherchais plus cet intérêt vital et puissant dont l'absence décolore mon existence.

Pour me consoler d'un mécompte qui, je le répète, me fut plus sensible que tous ceux que j'avais eus jusqu'alors, mes amis me conseillèrent de visiter Paris, que je ne connaissais pas encore, et où je rencontrerais, disaient-ils, des distractions qui apporteraient une heureuse diversion aux dispositions chagrines de mon caractère. Ce conseil me sourit et je partis aussitôt avec ma femme, bien décidé à jouir largement des plaisirs tout nouveaux qui allaient s'offrir à moi. Nous nous établîmes dans un des premiers hôtels, ct, grâce à ma table recherchée et à mes fêtes magnifiques, je comptai très vite de nombreux amis. Ce n'est pas à un homme sérieux, comme vous, Monsieur, qu'il est nécessaire de dire avec quelle promptitude je me lassai de tous ces divertissements; je remarquais que ceux-là mêmes qui s'y livraient avec le plus d'entraînement paraissaient profondément désenchantés et en proie à un ennui incessant qu'ils ne pouvaient déguiser. Ce fut donc avec le plus grand empressement que j'acceptai la proposition de ma femme de retourner dans nos tranquilles foyers pour y reprendre le cours ordinaire de notre vie. Si je me dirige de nouveau, aujourd'hui, vers Paris, ce n'est pas, je vous assure, pour recommencer l'expérience dont je viens de vous parler. J'y suis appelé par un motif plus sérieux, par des affaires fâcheuses dans lesquelles je suis compromis pour une somme considérable. Et ce qui vous surprendra peut-être, c'est qu'il m'a semblé que ce voyage, entrepris sous des auspices bien différents, aura un meilleur résultat pour moi que ma première excursion. Je m'explique:

il me semble que si, après avoir fait tout ce que je dois raisonnablement faire pour soutenir mon droit et pour défendre mes intérêts, il m'arrive cependant un échec—un échec assez grand pour rendre moins facile une vie probablement trop favorisée jusqu'à ce jour; j'ai pensé, dis-je, que j'entrerais dans une tout autre voie, où j'aurais à faire usage de quelque ressort moral ou intellectuel dont l'inertie a peut-être été la cause du malaise intérieur qui m'a suivi dans toutes les différentes phases de mon existence. La confiance que vous m'avez inspirée de prime abord m'a conduit, vous le voyez, à m'ouvrir à vous d'une manière qui m'étonne moi-même. Je vous prie maintenant de me faire part de vos observations sur tout ce que vous venez d'entendre avec la plus grande liberté.

Quant à moi, répondis-je, je pense, cher Monsieur, qu'il y a quelque chose de providentiel dans le voyage que vous avez entrepris, et surtout dans la rencontre que Dieu nous a ménagée. Non pas que j'entende par là qu'il faille attribuer aux paroles que je vous ai adressées une valeur plus grande qu'elles n'en doivent avoir. Sans doute, elles vous ont fait comprendre que ma sympathie était réelle, mais ce qu'elles vous ont prouvé surtout, c'est qu'elles m'étaient dictées par des convictions intimes et profondes que je tenais à vous voir partager, parce qu'elles me rendaient heureux, parfaitement heureux. C'est sous ce rapport-là seulement que je parle de notre rencontre comme d'un fait providentiel. Oui, je crois que lorsque Dieu rapproche l'un de ses serviteurs d'une personne qui a expérimenté que tout est vanité ici-bas, d'une personne qui soupire après cette paix et cette joie que le monde ne peut donner, c'est qu'il veut faire goûter à ce cœur toutes les douceurs et tous les délices de son amour; et la faiblesse de l'instrument qu'il emploie ne l'empêchera pas d'accomplir une œuvre que lui seul peut accomplir.

Maintenant, puisque vous me permettez de m'exprimer librement, je vous dirai que vos communica-

tions m'ont intéressé et touché; elles peignent bien l'état d'une quantité de gens, que ceux qui ne s'arrêtent qu'aux apparences s'empressent d'appeler les heureux de cette terre. Assurément, votre vie a eu beaucoup de mobiles généreux. Je citerai surtout l'amour filial qui, au début de votre carrière, a été l'une des principales causes de ce développement d'activité suivi de conséquences si favorables pour vous. Je citerai encore ce besoin d'utiliser les dons que vous aviez reçus, afin de n'être à charge à personne, et afin de vous créer par votre travail une position honorable; ces efforts, couronnés de peu de succès peut-être, mais enfin empreints de charité, pour améliorer la condition des personnes placées sous votre dépendance. Tout cela, je le répète, donne à votre vie un caractère évident d'utilité. Ainsi donc, ce n'est pas moi qui contesterai qu'à un certain point de vue votre existence n'ait été parfaitement remplie, mais à un point de vue plus élevé, dussé-je vous surprendre étrangement, dussé-je même vous déplaire un moment, j'irai jusqu'à dire que votre vie a été manquée. Je vois, cher Monsieur, que, pour vous faire saisir toute ma pensée, j'ai besoin de la définir davantage.

Une vie manquée, c'est, d'une manière générale, une vie qui se poursuit dans un sens diamétralement opposé à celui qui lui était clairement déterminé, et qui, par conséquent, s'éloigne du seul but qu'elle devait atteindre pour remplir sa véritable destination. Sa véritable destination : j'insiste sur cette expression : bien comprise, elle donne à la définition que je viens de faire une tout autre portée qu'elle ne paraissait avoir d'abord. Elle nous amène à rechercher quelle est la véritable, l'unique destination que doit avoir l'existence de l'homme.

Unc déclaration des saintes Ecritures tranche nettement à mon avis cette question. La voici : « *Crains Dieu et garde ses commandements; car c'est là le tout de l'homme; car Dieu fera venir en jugement tout ce*

qu'on aura fait, avec tout ce qui est caché, soit bien, soit mal. » (Ecclésiaste XII, 15, 16.)

Le *tout* de l'homme, c'est-à-dire sa vie tout entière, doit donc avoir pour mobile la crainte de Dieu; non pas la crainte servile d'un esclave qui redoute les durs châtiments d'un maître barbare, mais cette crainte qui prend sa source dans l'amour, et qui consiste essentiellement à redouter de déplaire à un tendre père qui vous a comblé des témoignages de son amour. Dans ce sentiment, garder les commandements de Dieu, ainsi que le dit un apôtre (1 Jean V, 3), *n'est pas une chose pénible* pour celui qui aime Dieu; c'est son bonheur, sa joie, le but de son existence entière. Et dans l'accomplissement *d'une volonté* qui est devenue pour lui *bonne*, *agréable et parfaite* dans chacune de ses manifestations (Romains XII, 2), il vit comme il désirera avoir vécu lorsque sonnera l'heure solennelle de ce jugement définitif où il aura à rendre compte de ce qu'il aura fait, *soit bien*, *soit mal*. Vous le voyez donc, cher Monsieur, à cette appréciation-là, l'existence que nous avons reçue de Dieu, ne peut être exclusivement employée par nous, à nous établir le plus avantageusement et le plus agréablement possible ici-bas. Nous devons lui donner une tout autre importance, une tout autre valeur; nous devons la considérer comme le temps de préparation pour une économie meilleure. Doués d'une âme immortelle, notre avenir est éternel; et concentrer toutes les facultés, et toutes les énergies de notre âme à la poursuite d'intérêts passagers et très limités, c'est manquer tout à fait à notre véritable destination.

Mais pourquoi insisterais-je davantage auprès de vous sur cette vérité ? Ne vous a-t-elle pas été démontrée de la manière la plus concluante, par une expérience douloureuse mais bien salutaire ? Certes, si l'accomplissement des devoirs attachés à notre vocation terrestre suffisait pour nous donner le contentement d'esprit et la joie du cœur, qui plus que vous aurait dû être particulièrement favorisé à cet égard ? En vous écoutant, tout à l'heure, vous rappeliez à

mon souvenir des paroles de l'Ecclésiaste, que je vous demande la permission de vous lire.

« J'ai recherché, dit-il, en mon cœur, le moyen de me traiter délicatement, et que mon cœur cependant s'appliquât à la sagesse, et comprît ce que c'est que la folie, jusqu'à ce que je visse ce qu'il est bon aux hommes de faire sous les cieux, pendant les jours de leur vie. Je me suis fait des choses magnifiques; je me suis bâti des maisons; je me suis planté des vignes. Je me suis fait des jardins et des vergers, et j'y ai planté toutes sortes d'arbres fruitiers; je me suis fait des réservoirs d'eau pour en arroser le parc planté d'arbres. J'ai acquis des serviteurs et des servantes, et j'ai eu des serviteurs nés en ma maison, et j'ai eu plus de gros et de menu bétail que tous ceux qui ont été avant moi à Jérusalem. Je me suis aussi amassé de l'argent et de l'or, et des plus précieux joyaux des rois et des provinces; je me suis acquis des chanteurs et des chanteuses, et les délices des hommes, une harmonie d'instruments de musique, même plusieurs harmonies de toutes sortes d'instruments. Je me suis agrandi et me suis accru plus que tous ceux qui ont été avant moi à Jérusalem..... Enfin je n'ai rien refusé à mes yeux de tout ce qu'ils ont demandé, et je n'ai épargné aucune joie à mon cœur..... Mais ayant considéré tous mes ouvrages que mes mains avaient faits, et tout le travail auquel je m'étais occupé, voilà tout était vanité et tourment d'esprit..... Qu'est-ce que l'homme a de tout son travail et du tourment de son cœur dont il se fatigue sous le soleil? Tous ses jours ne sont que douleurs et son occupation n'est que chagrin; même la nuit son cœur ne repose point. » (Ecclésiaste, II.)

Comme ces paroles rendent admirablement ce sentiment de tristesse et de mélancolie que vous inspire votre vie passée! Oui, tout est tourment d'esprit et vain travail sous le soleil, tant que l'on n'a pas élevé ses regards vers une lumière plus pure; tant qu'elle n'a pas éclairé pour nous le chemin de la vie et montré à nos yeux le but qu'il faut poursuivre. Il n'y en

a pas deux, il n'y en a qu'un : c'est l'obéissance parfaite à Dieu. Une vie qui ne tend pas à Dieu, qui ne prépare pas l'éternité, est une vie jetée au vent, inutile et malheureuse. Ce n'est pas en vain que Dieu a fait notre âme d'un souffle de son esprit ; elle se débat dans la douleur et l'impuissance, quand elle ne peut pas remonter vers Dieu, et vivre de sa vie.

— Croyez-vous, interrompit mon interlocuteur, que je n'ai pas aspiré vers le bien, et par conséquent vers Dieu? L'idée du devoir a été l'un des plus grands mobiles de ma vie, l'un des aiguillons de mon activité ; mais je sens bien qu'il m'a plutôt blessé que poussé en avant ! et là est peut-être la plus douloureuse blessure de mon cœur ! Dieu ! mais je l'ai cherché avec un désir ardent de le trouver, et je me suis toujours plus convaincu qu'il ne se dévoile pas à sa créature.

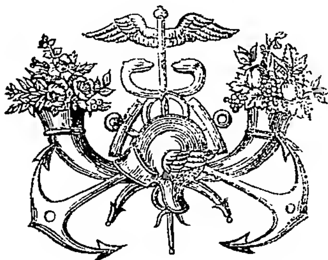
— L'expérience dont vous me faites part, Monsieur, ne vous est pas exclusivement personnelle. C'est l'expérience de tous ; c'est l'expérience de l'humanité. Oui, elle a cherché Dieu et elle ne l'a pas trouvé par elle-même. Vous paraît-il bien absurde, bien étrange, que ce Dieu, que nous devons supposer un Dieu d'amour, l'ait cherchée à son tour, en voyant qu'elle ne l'avait pas trouvé ?

— Non, il n'y a là rien d'incroyable.

— Hé bien, Monsieur, cela est un fait positif. Dieu a cherché l'homme parce qu'en le cherchant l'homme ne pouvait le trouver, perdu qu'il était dans ses ténèbres. Il l'a cherché dans son abaissement ; c'est-à-dire qu'il s'est lui-même abaissé ; qu'il est descendu dans notre abîme pour nous en tirer. Afin qu'il n'y eût plus aucune raison de notre part pour nous dérober à notre destinée, qui est de vivre en lui et pour lui, il nous a pardonné, et ce pardon gratuit accordé à l'homme est la lumière à laquelle il retrouve le chemin qui conduit à la vie éternelle. Ce Dieu abaissé qui nous apporte le pardon est venu pour *sauver ce qui est perdu.* (Matthieu XVIII, 11.) Une vie manquée peut donc devenir une vie rachetée des vani-

tés et des misères de ce monde. Quand on a compris jusqu'à quel point il a fallu que Jésus-Christ nous aimât pour souffrir tout ce qu'il a souffert, *lui qui n'a point connu le péché, et qui à cause de nous a été traité comme un pécheur, afin que nous devinssions justes devant Dieu par lui* (2 Corinthiens V, 21); quand on a compris quelque peu l'immensité de cet amour, alors on se donne à Jésus-Christ, on *devient une nouvelle créature; les choses vieilles sont passées; voici, toutes choses sont devenues nouvelles* (2 Corinthiens V, 17), et par la grâce du Seigneur on arrive à dire avec saint Paul : *Je suis crucifié avec Christ, et je vis, non plus moi-même, mais Christ vit en moi; et si je vis encore dans ce corps mortel, je vis dans la foi au Fils de Dieu qui m'a aimé, et qui s'est donné soi-même pour moi.* (Galates II, 20.)

Le voyageur était devenu toujours plus attentif et sérieux. Au moment d'arriver, il me serra la main, en me disant. Nous nous reverrons.



Venez, ô vous dont la souffrance
Ferme le cœur à l'espérance,
Esclaves de la vanité!
Venez aux eaux qui rafraîchissent
Et dans l'Eternité jaillissent,
Vous abreuver de vérité!

Depuis que votre cœur se sonde,
Vous savez ce que peut le monde
Pour le vrai repos de vos jours.
Cessez de suivre cette voie;
Votre Dieu vous offre sa joie:
Le repousserez-vous toujours?

L'Eternel, le Dieu de la vie,
Tromperait-il quand il convie
Les âmes au festin des cieux?
Est-il semblable aux fils des hommes,
Faible, impuissant comme nous sommes,
Pour guérir et pour rendre heureux?

Ah! si vous connaissiez sa grâce,
Si le doux regard de sa face
Avait rencontré votre cœur,
Ce cœur délivré de ses chaînes,
Fuyant la source de ses peines,
S'égayerait en son Sauveur.

(Prix : 5 cent. l'ex., et 5 fr. les 100 exempl.)

N. 266. S. T. R. P. DÉPÔT, RUE RUMFORD, 11.

Paris. — Imp. de M. Ducloux et Comp., rue St-Benoît-St-Germain, 7.

LE MAL,

SA CAUSE ET SON REMÈDE.



PARIS,
IMPRIMERIE DE MARC DUCLOUX ET COMP.,
RUE SAINT-BENOÎT, 7.
DÉPÔT, RUF RUMFORD, 11.

1850.

LE MAL,

SA CAUSE ET SON REMÈDE.

Dans les jours agités qui suivirent à Paris la révolution de Février 1848, des foules innombrables se réunissaient chaque soir sur divers points des boulevards, ici tumultueuses, là formées en groupes serrés au milieu desquels discouraient maints orateurs. Dans ces groupes tout se disait : les questions politiques, sociales, religieuses, étaient hardiment posées, discutées, tantôt bien, tantôt mal, selon qu'un ami de la vérité ou un défenseur du mensonge y prenait la parole.

Curieux de ma nature, désireux d'étudier ce peuple en fièvre, attentif aussi à répandre sur ses flots agités quelques vérités salutaires, j'étais chaque soir mêlé aux foules, souvent écoutant, quelquefois parlant, toujours vivement intéressé.

Un soir, vers huit heures et demie, j'étais auprès d'un rassemblement. Un groupe nombreux s'était formé non loin de moi, et je crus voir, à l'empressement

des auditeurs ainsi qu'à leur silence, qu'un orateur habile les entretenait, ou qu'il se débattait quelque grave question.

Tâchons de pénétrer, pensai-je. Et aussitôt je me fais petit, je me baisse, me faufile et parviens jusqu'au milieu. Ma surprise fut grande : on discutait la question de savoir *si l'homme est bon, ou bien s'il est mauvais.*

Deux hommes étaient aux prises. L'un, assez fort de paroles, et paraissant ne douter de rien, était un jeune Monsieur, assez bien mis, qui faisait des efforts pour se donner, sans trop y réussir, quelques airs populaires; l'autre était un ouvrier, un plâtrier je pense, jeune encore, peu instruit, mais sincère, n'ayant pas la parole à son service, d'ailleurs intimidé par l'aplomb et les grands mots de son antagoniste.

— Enfin, disait le plâtrier, si vous soutenez que l'homme n'est pas gâté, mauvais, vous renversez la religion qui est basée là-dessus.

— Hé bien! répondait le Monsieur, que me fait la religion? Elle se trompe, voilà tout. Quand je vois le peuple grand, généreux, magnanime comme il l'a été, jamais je ne consentirai à l'abaisser, à le dégrader à ses propres yeux, en lui disant qu'il est mauvais.

Je pris alors la parole : — La blouse blanche a raison, dis-je tout haut. L'homme n'est pas bon.

Tout le monde se tourna vers moi.

— Ah! ah! fit l'orateur d'un air de suffisance, Monsieur a sans doute de la religion, voilà pourquoi....

— Pour montrer que vous vous trompez, point n'est nécessaire d'avoir *de la religion* comme vous dites : des

yeux, les ouvrir, regarder, et dire ce qu'on voit, — il n'en faut pas davantage.

— Mais, dit le Monsieur, j'ouvre les yeux, même très grands, et je ne vois pas comme vous. — Il essayait de plaisanter, mais il était évident que le ton sérieux de mes paroles le contrariait.

Je repris : Vous êtes peut-être aveugle, et qui pis est sans le savoir. Si l'on veut m'écouter, je vais montrer à ceux qui nous entourent, et clair comme la lumière, ce que vous n'avez pas encore aperçu.

— Parlez! parlez! crièrent cinquante voix. — Le silence se fit, on me poussa jusqu'au milieu du groupe.

Mes amis, leur dis-je alors, mon discours n'aura pas besoin d'être long si vous suivez mon conseil, si vous réfléchissez un peu, si vous regardez, comme nous disions tout à l'heure, avec les yeux de l'esprit.

D'où vient, s'il vous plaît, qu'aussi loin qu'on peut remonter dans l'histoire, on y trouve jusqu'à nos jours le récit perpétuel des guerres de race contre race, peuple contre peuple, individu contre individu, tellement que dès qu'il y a eu deux frères, l'un est devenu le meurtrier de l'autre? Est-ce que cela prouve que l'homme est bon?

D'où vient que pendant de longs siècles, et encore aujourd'hui, une partie de l'humanité s'est emparée de l'autre, l'a faite esclave, traitée comme un vil bétail, vendue, poussée et entretenue dans l'ignorance, la dégradation, l'abrutissement? Est-ce que cela prouve que l'homme est bon?

D'où vient que dès que les hommes ont vécu en so-

ciété, les riches, ou les forts, ou les habiles, ont voulu asservir les autres, et qu'ils ont trouvé parmi leurs sujets, partout et toujours, des approbateurs, des courtisans, des flatteurs? Est-ce que cela prouve que l'homme est bon?

D'où vient que les citoyens d'une même patrie, les habitants d'une même ville, les membres d'une même famille, divisés d'idées, d'intérêts, d'ambition, se méprisent, s'injurient, se déchirent, se tuent même à l'occasion? Est-ce que cela prouve que l'homme est bon?

D'où vient que dans tous les temps, dans tous les pays, au Nord, au Midi, à l'Orient, à l'Occident, sous tous les gouvernements possibles, il y a des lois pour punir les malfaiteurs, des soldats pour faire la guerre, la police, des gendarmes pour arrêter les coupables, des juges pour les condamner, des prisons, des bagnes pour les enfermer, souvent même des bourreaux pour les tuer? Est-ce que tout cela prouve que l'homme est bon?

Représentez-vous pour un moment ce que serait le monde aujourd'hui, si tout à coup on se mettait à agir comme si l'homme était bon : Plus de soldats pour défendre la frontière; plus de police pour surveiller; plus de gendarmes pour arrêter; plus de juges, de tribunaux, de prisons, rien. On ne ferme plus aucune porte en quittant sa maison; l'acheteur chez le marchand ne prend plus garde au poids ni à la mesure ; le marchand ne compte pas l'argent qu'on lui donne; tout le monde est cru sur parole; on se fie, on se confie les uns aux autres sa fortune, son honneur, sa famille, sa vie même.... Ah! dites-vous quelle admirable chose s'il en

pouvait être ainsi. — Hé bien, il en pourrait, il en devrait être ainsi si les hommes étaient bons. Mais tels qu'ils sont, si pendant vingt-quatre heures seulement, toutes les barrières, toutes les précautions, tous les obstacles opposés au mal disparaissaient, le monde serait plongé dans le plus épouvantable désordre qui se puisse imaginer ; il se commettrait en un seul jour plus de crimes, d'assassinats, de vols, de tromperies, qu'autrement pendant cent années. Personne ne contestera cela ; et s'il en est ainsi, est-ce que cela prouve que l'homme est bon ?

Et notez, mes amis, prenez garde à ceci, je vous prie : je n'ai parlé que de l'extérieur, ce qui se voit, le dehors enfin. Les hommes regardés seulement à la surface ne nous ont guère paru bons. Que serait-ce donc si nous pouvions voir le dedans ! Et croyez-vous que le mal caché, le mal voulu, désiré, ne soit pas aussi réel que le mal produit, accompli ? Que si, qu'il l'est ! — Voici un homme qui n'a jamais dérobé une épingle ; mais il s'est dit vingt fois : Si je trouvais une bonne occasion de voler cent mille francs, je le ferais. C'est un voleur. En voici un autre qui n'a jamais touché à personne, mais il a, il nourrit une haine profonde contre ses semblables ; il est dévoré du désir de se venger ; mais il craint les tribunaux, la prison, l'échafaud. C'est un meurtrier. Tel n'a jamais connu la débauche et le désordre ; l'argent, les occasions lui ont manqué ; il le regrette et porte envie à ceux qui ont pu se vautrer dans la fange. C'est un débauché. Ainsi des autres.... Allez, quelque vilain que soit le dehors, le dedans l'est

bien davantage. Le cœur! source empoisnonée d'où sortent à l'occasion tous les maux, pensées mauvaises, meurtres, adultères, impuretés, vols, faux témoignages, et le reste. Faites bien attention encore, mes amis, que je parle de tous les hommes, et que je soutiens, à l'égard de tous, sans en excepter un seul, qu'ils sont mauvais au fond; que tous, plus ou moins, ont donné dans leur cœur une place à l'orgueil, l'ambition, la haine, l'amour des voluptés, des richesses, au mensonge, à l'égoïsme. Pas n'est besoin, par conséquent, d'aller courir le monde, les prisons ou les bagnes, de descendre tout en bas, dans la boue, pour y trouver la preuve de ce que je dis. Vous-mêmes qui m'écoutez, vous pouvez la trouver en vous, comme je l'ai trouvée en moi. Voyons, regardons en dedans à cette heure, avec les yeux de notre esprit, là tout au fond : qu'y trouvez-vous? Lequel d'entre vous n'a jamais senti bouillonner en son âme une passion coupable : colère, haine, convoitise, et ne s'y est abandonné? Vous qui, tout à l'heure souteniez que l'homme est bon, auriez, vous parlé par expérience, le seriez-vous, prétendriez-vous, seul dans l'univers, être exempt du mal? Et parmi vous tous, mes amis, en est-il un seul qui osât s'écrier: Moi, je le suis, moi, je suis bon?... Vous gardez le silence, ou plutôt votre conscience répète avec la mienne: Je ne sais s'il se trouve dans le monde un homme vraiment bon, exempt du mal, mais à coup sûr ce n'est pas moi!

Après cela, n'est-il pas déplorable d'entendre tous les jours, sur tous les tons, dans les journaux, les li-

vres, les discours publics, répéter à tue-tête que le bon, le beau, le bien est l'état ordinaire de l'homme ! Si ceux qui écrivent et disent cela le croient, ce sont des fous et des aveugles ; et s'ils ne le croient pas, ce sont de misérables courtisans, flatteurs de ceux à qui ils parlent, obéissant dans les discours qu'ils tiennent à la peur ou à l'ambition.

Je m'arrêtai à ces mots, et mon interlocuteur prit la parole : —Personne ne conteste, dit-il, qu'il y ait beaucoup de mal dans le monde; mais à qui la faute? à l'homme, à l'individu? Non : à la société. Là-dessus il fit un tableau assez juste des défauts de notre organisation sociale, des inégalités, des misères, des vices qu'elle engendre, et terminant d'un air de triomphe : N'accusez donc pas l'homme, s'écria-t-il, quand la société seule est coupable !

Mais, repris-je, prenez-vous bien garde à ce que vous dites? Avez-vous jamais réfléchi à ce que c'est que la *société?* Voyons, je vous en prie, qu'est-ce que cette *société* sur le compte de laquelle vous rejetez la corruption des hommes, dites-le moi de grâce? A-t-elle une conscience, une volonté, un cœur? Fait-elle quelque chose? Croit-elle quelque chose? Est-ce un individu? Dites?

— La société... fit-il... la société c'est...

— Allons, voyons, vous voilà bien embarrassé. Ne voyez-vous pas que la société c'est tout le monde ou ce n'est personne. C'est vous, c'est moi, c'est nous tous, et vous n'y contredirez pas. Quand vous dites : la so-

ciété est mauvaise, vicieuse, c'est vous, c'est moi, c'est nous tous que vous accusez; et si vous dites : la société corrompt les hommes, je vous réponds : qui corrompt la société? Vous me montrez un bataillon et vous dites : il est lâche; — j'en conclus aussitôt que les soldats qui le composent manquent de courage. Changez les soldats, non pas d'armes ni d'uniformes, et le bataillon changera. Ainsi, vous prenez la société à partie, et vous dites : elle est mauvaise; aussitôt j'en conclus que ceux qui la composent ne valent rien. Cessez donc d'accuser éternellement cet être imaginaire, ce fantôme auquel vous donnez le nom de société; dites *les hommes,* et vous serez dans le vrai. Accusez-les alors, et fortement; signalez tous leurs vices, et prêchez à tous qu'ils ont besoin d'un changement complet, nous serons d'accord, et je joindrai ma voix à la vôtre pour demander la révolution la plus profonde, la plus radicale, la plus féconde en résultats : la régénération spirituelle et morale des individus.

— Vous m'embrouillez, dit mon adversaire, avec votre distinction entre l'homme et la société; mais, quoi qu'il en soit, tout le monde conviendra que l'éducation, l'instruction, l'exemple portent l'homme au mal, et qu'au fond sa nature est bonne.

— Je vous entends. Vous voulez dire que la vue de la corruption, et les leçons mauvaises qu'une génération transmet à la suivante portent celle-ci à imiter celle qui l'a précédée. J'en demeure d'accord. Mais croyez-vous que l'exemple, l'éducation mauvaise, auraient prise sur nous si nous n'étions pas à l'avance inclinés au

mal? Supposons un homme sobre et qui se respecte: croyez-vous que la vue des ivrognes et leurs invitations pressantes l'entraîneront à les imiter? Au contraire. La vertu a horreur du vice, la pureté de l'impur, et le premier mouvement d'un homme non incliné, porté au mal d'avance, serait, si le mal lui était proposé, de parole ou d'exemple, d'y répugner et de le fuir. Loin de là, nous y cédons, au premier mot, à la première sollicitation; preuve manifeste que nous y sommes naturellement portés. L'exemple des autres, l'éducation que nous recevons ne sont que les passeports, les protecteurs, à la faveur desquels le vice naturel de l'homme s'introduit dans le monde et y fait son chemin. L'éducation! l'exemple! Mais y pensez-vous? Nous les avons reçus de nos pères, eux des leurs, qui les renvoyaient aussi aux générations précédentes. Remontons toujours; il faut bien que nous arrivions de la sorte jusqu'aux premiers qui ont donné mauvaise éducation et mauvais exemples à leurs enfants; et ceux-là, les premiers, qui les avait pervertis? Eux qui avaient reçu le bien, comment ont-ils pu laisser le mal? Il faut bien dire qu'ils l'ont voulu, choisi, et librement. Ils étaient bons, ils se sont faits mauvais, et nous ont laissé pour héritage, non pas seulement des exemples et des discours, mais leur nature, qui nous a faits mauvais comme eux.

— Une voix dans la foule : C'est Dieu qui nous a ainsi faits, c'est sa faute!

— Hé bien, vous qui dites que Dieu nous a ainsi faits, que notre malice vient de sa faute, répondez-moi, je vous prie. Vous croyez en Dieu, puisque vous

en parlez. Ne vous semble-t-il pas que Dieu est l'Etre parfait, juste et bon?

— Sans doute.

— Et croyez-vous que des mains d'un parfait ouvrier peut sortir un mauvais ouvrage, et le plus mauvais entre tous?

— Il y a apparence que non.

— Ainsi donc il faut choisir : ou dire que l'homme n'est pas mauvais, — mais nous avons vu qu'il l'est; — ou dire qu'il n'est pas l'ouvrage de Dieu?

— C'est impossible. C'est Dieu qui a créé l'homme.

— Mais comment? Dire que Dieu a fait le mal, qu'il a formé un être méchant, dépravé, c'est autant que dire de Dieu qu'il n'est ni sage ni bon. Or un tel Dieu, un Dieu qui manquerait de sagesse ou de bonté ne serait pas un Dieu; et celui qui pense que Dieu est l'auteur du mal devrait tout aussitôt penser que Dieu n'existe pas. Car ou il est bon, ou il n'est pas. Que vous en semble?

— En vérité, je ne sais que répondre.

— Il faut sortir de là pourtant. Si Dieu avait créé l'homme bon, mais libre, l'homme n'aurait-il pas pu, usant de sa liberté...

— Devenir mauvais?

— Précisément. L'homme, être intelligent, n'a pu être créé que libre par Dieu, et voilà, mes amis, comment il a pu devenir, comment il est devenu mauvais sans qu'on en puisse accuser Dieu, sans qu'il en puisse accuser d'autre que lui-même. Et ce qui montre que lui seul est responsable, c'est qu'au fond il s'accuse, il

se condamne, il craint. Pourquoi, je vous le demande, mes amis, pourquoi, malgré toutes les misères, toutes les douleurs de cette vie, craignons-nous de la voir finir? Nous redoutons la mort, non-seulement à cause d'elle, mais surtout à cause de ce qui la suit. Au delà de la mort nous entrevoyons Dieu, un juge de notre vie, un rétributeur de nos œuvres, et nous frémissons Qu'est-ce que cela prouve, sinon que nous nous reconnaissons coupables et que nous prenons, dans la sincérité intérieure de nos consciences, la responsabilité que, dans nos discours, nous rejetons si volontiers sur la société, l'éducation, l'exemple, Dieu même?

Voilà, mes amis, la vraie, la réelle, la misérable condition où nous sommes : corrompus, malheureux effrayés, et forcés d'avouer que seuls nous devons porter la responsabilité du mal qui nous asservit et nous ronge!

Ma phrase était à peine achevée que vingt voix de l'auditoire me crièrent : Mais le remède, le remède à cet horrible mal?

— Patience, mes amis, vous demandez le remède, c'est bien; mais avant de vous répondre, permettez à celui qui croit le connaître de vous faire une simple observation. Pourquoi, ou plutôt, pour qui le demandez-vous? Est-ce pour les autres ou pour vous-mêmes, chacun en particulier?... On rencontre à chaque instant des gens qui voudraient, s'il ne dépendait que d'eux, régénérer l'univers, disent-ils, sans réfléchir que c'est par eux qu'il faudrait commencer. Ils voient la paille

dans l'œil des autres, comme dit l'Evangile, mais non la poutre qui est dans le leur. Aussi, qu'arrive-t-il? Tout le monde tient le même discours, *tout le monde* voudrait voir *tout le monde* meilleur; personne ne songe à le devenir. S'agit-il de richesses? Voyez les hommes: ils s'empressent, courent, se précipitent, et ne craignent point de se passer sur le corps des uns des autres pour y atteindre. S'agit-il de la justice? ils laissent le chemin libre, dégagé, n'ayez peur qu'ils l'encombrent. Ah! disent-ils en le regardant, si tout le monde y marchait! mais de s'y engager, c'est à quoi ils pensent le moins. Voilà mon observation, mes amis. S'applique-t-elle à vous? Je l'ignore. Maintenant je réponds; suivez-moi bien :

Si une montre est abîmée, à qui faudra-t-il la porter? Au charron? Non: à l'horloger. Si c'est une statue? Au sculpteur, et non au sabotier; ainsi de suite, à chaque ouvrier l'ouvrage de son état. Or, ici, quelle est la pièce abîmée, l'ouvrage dégradé qu'il s'agit de réparer? C'est l'homme. Et quel est l'ouvrier, l'auteur de l'homme? Dieu. — Dieu seul peut donc reprendre son œuvre et la refaire si elle s'est brisée en tombant. En d'autres mots, le remède dont nous avons besoin, celui que vous me demandiez ne peut venir que de Dieu; retenez bien ce point, car d'habitude on est loin d'y penser ou de le croire. L'humanité est comme un tableau de Raphaël, le plus grand des peintres, dont les traits seraient effacés et salis. Tous les barbouilleurs du monde arrivent avec leurs pinceaux et leurs couleurs, ils travaillent, ils travaillent... quand ils croient avoir fini,

on s'aperçoit qu'ils ont gâté davantage l'objet qu'ils voulaient réparer. Il fallait la main de Raphaël. Ainsi ont fait, à l'exception d'un seul, tous ceux qui, par des religions, des philosophies, des systèmes de toutes sortes, ont prétendu régénérer les hommes ; ils ont travaillé, ils se sont épuisés, ils sont morts à la tâche ; leurs religions, leurs philosophies, leurs systèmes ont péri avec eux ; l'humanité est demeurée la même. Il fallait la main de Dieu. C'est pourquoi je vous dirai d'abord, mes amis, si vous voulez guérir, si vous voulez retrouver la justice, la paix, la vie que vous avez perdues, ne vous fiez ni à vous-mêmes, ni à vos propres forces, ni à celles de vos semblables. Il en viendra qui vous diront : Livre-toi à moi, écoute-moi, crois-moi ; je te pardonnerai, je te purifierai, je te sauverai. Ne les croyez point : ils ne peuvent faire cela pour eux, comment le feraient-ils pour vous ? Dieu seul peut pardonner, Dieu seul, maître du cœur de l'homme, peut le changer. Que l'homme soit donc éternellement coupable et malheureux, ou qu'il se tourne vers Dieu pour obtenir la délivrance ; il n'y a pas d'autre choix. Jusqu'ici je ne fais que vous indiquer *où* est le remède à nos maux, mais je ne vous dis pas *quel* il est, ni comment il s'applique. En deux mots, le voici : Ce remède, le moyen réparateur, c'est Jésus-Christ, et il suffit de croire en lui pour en connaître la puissance.

— Assez ! assez ! crie à ces mots une voix dans le groupe, nous connaissons cela !

— Vous connaissez cela, dites-vous ? qu'était-ce donc, selon vous, que Jésus-Christ ?

— Jésus-Christ? C'était un homme comme vous et moi. Un grand homme, si vous voulez, mais un homme, rien de plus.

— Comment, rien de plus? Celui qui n'eut jamais aucun des vices de la nature humaine; celui qui eut toutes les vertus qui lui manquent; celui dont les paroles renferment une sagesse qui éclipse et éclipsera toujours la sagesse réunie de tous les hommes; celui qui passa sa vie tout entière à faire le bien, se montra rempli d'un amour inconnu jusqu'à lui pour l'humanité; celui qui aima ses ennemis, livra volontairement sa vie pour le salut du monde, celui-là ne vous paraît rien de plus qu'un homme? Pour moi, quand je lis l'Evangile, quand je contemple cet être incomparable qui porte le nom de Jésus-Christ, à travers l'homme je découvre le Dieu. Jésus-Christ n'est plus pour moi un philosophe, un sage ou un martyr : c'est l'Envoyé promis par les anciens prophètes, le révélateur du Dieu vivant, le Sauveur d'une race déchue. L'humanité parfaite se montre en lui, et la divinité y brille d'un éclat voilé, affaibli, mais manifeste.

Au reste, mes amis, je ne m'étonne pas que ceux qui trouvent que l'homme est bon, ou ceux qui croient qu'ils peuvent se corriger, se purifier eux-mêmes, ne reçoivent pas Jésus-Christ. Qu'en feraient-ils? Il a dit lui-même qu'il était venu pour chercher, sauver ce qui était perdu, et guérir ceux qui se trouvent malades (1); rien de surprenant que ceux-là le rejettent. Mais pour

(1) Evangile de saint Matthieu, XVIII, 11. Saint Marc, II, 17.

ceux qui connaissent leur misère et l'avouent, pour ceux qui voient leur vie souillée, qui sentent leur conscience chargée, pour ceux qui croient à l'avenir, à l'éternité, et qui, dans cet avenir obscur, inconnu, mais certain, entrevoient un Dieu qui rendra à chacun suivant ses œuvres; pour ceux-là, mes amis, quand ils connaissent Jésus-Christ, ils en reçoivent une tout autre impression. Si l'Evangile, la Bonne Nouvelle, leur annonce que Dieu a envoyé son Fils au monde pour sauver des pécheurs (1), ils sentent trop le besoin d'un Sauveur pour le dédaigner. Si l'Evangile leur apprend que Jésus-Christ a réconcilié avec Dieu, par sa vie, par ses souffrances et sa mort, tous ceux qui croient en lui (2), ils sentent trop bien leur culpabilité pour fouler aux pieds le sang de cette victime expiatoire et réconciliatrice. Si enfin l'Evangile leur déclare que c'est par la foi seule en Jésus-Christ qu'ils peuvent être sauvés, par un acte de la pure miséricorde de Dieu crue et reçue (3), ils sentent trop bien que tout autre moyen, tout mérite, toute ressource leur manquent, pour ne pas saisir avec empressement la main qui leur est tendue dans l'abîme où ils périssent.

Voilà le remède que vous me demandiez. Un remède ne guérit que ceux qui le prennent; et tandis que ceux

(1) Evangile de saint Jean, III, 16. — Ire épître à Timothée, I, 15.
(2) Epître aux Romains, V, 8. — Ire épître aux Corinthiens, I, 30.
(3) Evangile de saint Marc, XVI, 16. — Jean, VI, 29. — Epître à Tite, III, 5.

qui se bornent à le regarder le méprisent, ceux qui l'ont expérimenté en connaissent l'efficacité. Jésus-Christ, remède souverain de l'âme! Ceux qui croient en lui, réconciliés avec Dieu par lui, pardonnés, sauvés, sont remplis d'espérance et de paix; une force nouvelle et divine agit en eux pour les délivrer du mal, et les pousser vers la perfection à laquelle ils aspirent. Ils sont des hommes nouveaux, de nouvelles créatures. Les plus libres de tous les hommes, parce qu'ils sont asservis à Dieu; les plus indépendants, parce qu'ils ne relèvent que de lui; les plus tranquilles, parce que leurs espérances, fondées sur Jésus-Christ sont inébranlables; les plus heureux, parce qu'ils savent que tout concourt à leur bien; les plus dévoués au bonheur de leurs semblables, parce que l'amour qu'ils portent à leur maître Jésus-Christ les presse de l'imiter, et de le faire revivre en eux sur la terre : tels sont les chrétiens véritables! Que le nombre s'en multiplie, que l'Evangile connu, aimé parmi les hommes les éclaire : et la terre se transformera, et les vices et la superstition disparaîtront, et nous verrons enfin briller l'aurore magnifique du jour promis et préparé par Jésus-Christ!

Jusque-là l'auditoire était immobile; mais tout à coup il se fit un tumulte auprès de nous. Un flot de peuple, puissant comme le flot de la mer, fondit sur notre groupe paisible et le dispersa brusquement. Je réussis à me retirer du milieu de la masse; et je me dirigeais vers ma demeure quand quelqu'un me frappa sur

l'épaule. Je me retourne et reconnais à sa blouse blanche le jeune plâtrier dont j'ai parlé plus haut.

— Je vous ai suivi, me dit-il, à grand'peine, pour continuer, si vous voulez, de causer avec vous. En vous écoutant, je me disais en moi-même : Si j'étais comme cet homme, si je savais ce qu'il sait, je serais heureux.

— Est-ce que vous n'êtes pas heureux? Que vous manque-t-il donc pour l'être?

— Ce qui me manque? Je vais vous le dire : Quand je suis à l'ouvrage, quand, avec mes camarades, je me livre au plaisir, quand je me promène dans Paris, regardant les mille choses qu'on y voit, en un mot, quand je suis occupé et que je ne pense à rien, je suis tranquille et presque heureux. Mais si le soir, rentré dans ma chambre, couché, je suis un moment sans dormir, il me vient toutes sortes d'idées noires qui me troublent et me rendent malheureux. Je chasse au plus vite ces idées, et le sommeil venant, il ne me reste plus que quelques mauvais rêves. Mais le lendemain, si je rencontre un enterrement, tout me revient. Je pense à la mort, à Dieu, à l'avenir avec inquiétude, et tout un jour ne suffit pas pour me remettre... Vous voyez maintenant ce qui me manque...

— Oui, mon cher ami, je le vois et je vais vous le dire, il vous manque ce qu'on appelle *la paix de l'âme.*

— Et comment l'obtenir?

— En la demandant à celui qui seul peut la donner : à Dieu. — Avez-vous lu l'Evangile?

— Oui, autrefois, à l'école.

— C'est-à-dire dans un temps où vous ne connais-

siez probablement, ni ne sentiez le besoin que vous avez des consolantes vérités qu'il annonce. Procurez-vous un Nouveau Testament et lisez-le en demandant à Dieu de vous guider dans cette lecture. Tenez, j'ai le mien avec moi; approchons-nous de cette boutique si bien éclairée, je vous en montrerai quelques endroits.

— Voici d'abord une parole qui s'adresse spécialement à vous...

— Comment? à moi?

— Oui, écoutez-la: Venez à moi, vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, et je vous donnerai du repos. Prenez mon joug sur vous et soyez instruits par moi..... et vous trouverez du repos pour vos âmes (1).

— Qui dit cela?

— C'est Jésus-Christ. Remarquez ces mots : *Je vous donnerai*, à vous, dont l'âme est en travail et comme chargée d'un poids accablant. Vous voyez que cette parole s'adresse bien à vous.

— C'est vrai. Je donnerais tout au monde pour posséder ce repos que promet Jésus-Christ, et si jamais je puis le mériter...

— Comment le mériter? Y pensez-vous? Quand vous avez travaillé quinze jours, et que votre patron vous paye, vous avez *mérité*, *gagné* votre salaire. Mais si tout à l'heure vous me deviez dix mille francs et que je vous disse : Voilà ta quittance, je te *donne* cette somme, l'auriez-vous méritée? Non, vous l'auriez reçue. Ce qui est mérité n'est pas un don. Quand Jésus-Christ déclare

(1) Evangile de saint Matthieu, XI, 28-30.

qu'il *donne*, c'est comme s'il disait qu'étant dans l'impossibilité de mériter, de gagner jamais ce pardon qui procure la paix, nous devons le recevoir comme une pure grâce de lui, comme un don enfin. Voyez comme saint Paul parle de cela aux chrétiens d'Ephèse dans sa lettre (1) : « Vous êtes sauvés par la grâce, par la foi, « c'est un DON de Dieu; ce n'est point par les œuvres, « afin que personne ne se glorifie; car nous sommes son « ouvrage... »—Qu'est venu faire Jésus-Christ ? L'Evangile répond : Il est venu sauver des pécheurs. Le sommes-nous? sentons-nous que nous le sommes? voulons-nous être délivrés? L'Evangile répond encore : Crois au Seigneur Jésus et tu seras sauvé. Celui qui croit au Fils a la vie éternelle (2).

— Que dites-vous? Serions-nous sauvés sans rien faire, rien qu'en croyant en Jésus-Christ?

— Oui, sans doute. Sans rien faire, mais non pas pour ne rien faire.

— Que voulez-vous dire?

— Je veux dire que si nous croyons en Jésus-Christ, si nous croyons qu'il est mort pour nous, qu'il nous a obtenu la plus grande des délivrances, si nous croyons cela sérieusement et du cœur, nous ne pourrons nous empêcher de l'aimer. Ne vous semble-t-il pas?

— En effet.

(1) Epitre aux Ephésiens, II, 8-10.
(2) Actes des Apôtres, XVI, 31. — Evangile de saint Jean, VI 47; XI, 25.

— Et si nous l'aimons, nous prendrons garde à ses paroles, nous voudrons l'imiter, lui obéir en toutes choses.

— Je comprends.

— Maintenant voici en deux mots tout ce que je vous ai dit : Vous êtes malheureux en vous-même parce que vons vous sentez coupable. Jésus-Christ vous appelle. En croyant, en vons confiant en lui, vous recevrez le pardon de Dieu. Ce pardon reçu vous inspirera une juste reconnaissance, et cette reconnaissance vous portera désormais à ressembler à celui que vous pourrez nommer avec joie votre Sauveur. Toute la religion chrétienne est là : La foi en Jésus-Christ pour moyen de salut ; l'Evangile pour lumière, l'Esprit de Dieu pour gnide, l'amour de Dieu pour loi, le ciel pour patrie, la vie éternelle pour fin.

Mon compagnon écoutait en silence et je voyais que son cœur recevait avec avidité chacune de mes paroles. Il était tard.

— Il faut nous quitter, me dit-il. C'est Dieu qui vous a mis aujourd'hui sur mon chemin. Mes pensées sont toutes confuses, mais j'aurai demain ce livre que vous tenez là (montrant mon Nouveau Testament) ; je le lirai ; il m'éclairera, n'est-ce pas ?

— Oui, répondis-je, et en lisant souvenez-vous de cette parole qu'il renferme : Si quelqu'un manque de sagesse, qu'il la demande à Dieu qui la donne à tous li-

béralement et sans rien reprocher, et elle lui sera donnée (1).

Il me tendait la main; je la serrai en silence et nous nous séparâmes.

(1) Epître de saint Jacques, I, 5.

FIN.

N. 272. S. T. R. P. DÉPÔT, RUE RUMFORD, 11.

PARIS. — IMP. DE MARC DUCLOUX ET COMP., RUE SAINT-BENOIT, 7

LA

RELIGION CHRÉTIENNE

EST BONNE . . .

POUR LE PEUPLE.

La piété est utile à toutes choses, ayant la promesse de la vie présente et de celle qui est à venir.

I TIMOTHÉE, IV, 8.

PARIS,
IMPRIMERIE DE MARC DUCLOUX ET COMP.,
RUE SAINT-BENOÎT, 7.
DÉPÔT, RUE RUMFORD, 11.

1849.

LA

RELIGION CHRÉTIENNE

EST BONNE. . . .

POUR LE PEUPLE.



Il y a une classe d'adversaires du christianisme, qui se donne les airs de placer la religion chrétienne sous leur haute protection, et qui veulent bien la déclarer bonne à quelque chose. « Oui, certes, la religion est bonne, disent-ils, elle est bonne pour le peuple. Il faut des croyances religieuses au peuple, et si le christianisme n'existait pas, il faudrait l'inventer. Comment maintenir l'ordre sans son secours parmi les classes populaires? Quelle autre digue opposer à des hommes d'autant plus irréfléchis qu'ils n'ont rien à perdre ? Quelle meilleure garantie trouverait-on contre des passions ardentes, jalouses, impétueuses, qui sont toujours prêtes à briser le frein des lois? Place donc, et honneur au christianisme! »

Spectacle à la fois curieux et triste que celui-là! Chacun cherche au-dessous de soi un ordre d'individus auquel il puisse jeter la religion dont il ne sait ou ne veut que faire pour lui-même ; et le peuple, prenant exemple sur les classes moyennes et supérieures, comme il arrive toujours, n'accepte cet héritage que pour l'abandonner à qui le daigne recevoir dans sa famille. En essayant de peindre ce fait sous une image sensible, je me figure la religion qui vient frapper de porte en porte, demandant asile et bienveillant accueil. Elle arrive au logis du philosophe :—Passez votre chemin, lui répond-il ; de vous je n'ai cure ni besoin, mais je connais des gens auxquels vous pouvez encore rendre service. Elle s'en va auprès de l'homme du pouvoir :—Allez plus loin, lui dit le ministre, allez; j'ai trop de besogne pour employer mon

temps à causer avec vous : au demeurant, je vous estime fort, et je vous donnerai quelque argent, outre ma protection ; car vous pouvez m'être en aide dans le gouvernement du pays, et je vous conseille de vous transporter de ce pas auprès des bourgeois et du peuple.—Docile à cet avis qui descend de haut, la religion se présente dans le comptoir d'un industriel :—A d'autres, s'il vous plaît, lui crie l'homme de négoce, tout en continuant à régler son compte de profits et pertes ; vous vous adressez mal ; je suis absorbé, du matin au soir, dans mes travaux de fabrique et dans mes calculs ; d'ailleurs, je me trouve assez éclairé comme cela, et vous ne me seriez bonne à rien pour grossir ma fortune ; mais ne quittez pas la France pourtant ; je serai bien aise de vous rencontrer chez mes fermiers et mes ouvriers.

Fatigué de l'entendre redire par toutes ces classes qui se croient supérieures au peuple, je m'en vais interroger le peuple même dans ses ateliers et sous son chaume. Accepte-t-il, lui du moins, ces croyances qu'on lui jette avec un si fastueux dédain ?

Hélas ! non, le peuple ne reçoit pas l'héritage qu'on lui abandonne si libéralement. Fidèle copiste des classes supérieures, il trouve encore à qui renvoyer les croyances religieuses. « Cela est bon pour nos grand'mères, nos mères et nos femmes, répondent quarante-neuf ouvriers sur cinquante, et quatre journaliers de campagne sur cinq. Quant à nous, nous n'avons pas besoin de cela pour vivre honnêtement, et pour soutenir sans faiblesse les adversités de la vie ; des hommes de sens et d'honneur doivent savoir ce qu'ils ont à faire. »

En désespoir de cause, je m'adresse aux grand'mères, aux mères et aux femmes du peuple, supposant qu'elles avoueront avec ingénuité que la religion leur est utile et bonne. Quelques-unes d'entre elles, les plus rangées et les moins vaines, en tombent d'accord ; d'autres disent que c'est une habitude, une affaire de bienséance, un devoir de tradition pour le sexe, un passe-temps ; beaucoup y voient simplement un moyen d'éducation pour leurs enfans. Ce n'est pas à nous précisément que la chose est nécessaire,

mais à nos fils et à nos filles. Le catéchisme les retient, leur inspire des sentiments de respect et d'obéissance envers leurs parents; pendant qu'ils sont à l'église, ils ne font pas de mal, et ils y reçoivent toujours quelque bon précepte pour se conduire dans la maison et dans le monde. A nos enfans il faut de la religion.

Il ne faut pas trop s'étonner du fait que nous signalons ici; l'orgueil est au fond; et qui ne sait pas que l'orgueil se reproduit chez tous les hommes avec les mêmes caractères, bien qu'il s'exprime quelquefois en termes différens? On regarde, en général, les idées religieuses comme un moyen de suppléer, d'une manière très-incomplète encore, au manque de culture intellectuelle, et comme une barrière, qui peut servir à défaut d'autre, contre les excès des passions. Ce point de vue explique aisément pourquoi la religion est renvoyée des grands aux petits, des riches aux pauvres, des sages aux ignorants, et des petits, des pauvres, des ignorants, à ceux qui leur sont encore inférieurs, s'il s'en trouve. Qui est-ce qui se dit volontiers à lui-même: Je ne sais rien, et la religion m'apprendra du moins quelque chose; une bonne éducation me vaudrait mieux, mais comme j'en suis entièrement dépourvu, je dois chercher des lumières dans la foi religieuse. Qui est-ce qui se dit: Je suis enclin à commettre des crimes affreux; aucune des barrières qui suffisent à des hommes meilleurs que moi ne pourrait me retenir; je ne reculerais ni devant la crainte du blâme, ni devant les menaces des lois; la religion seule, avec les terreurs de l'enfer, est capable de m'arrêter sur le bord de l'abîme. Assurément, ce sont là de ces vérités que nul ne s'avoue à soi-même; nul n'a une si humble opinion de ses lumières; nul ne pense qu'il ne lui reste aucun frein moral ou social contre le crime. Quand on est parvenu à faire prévaloir cette fausse et déplorable idée que la religion, hors-d'œuvre pour les gens instruits, est seulement bonne pour ceux qui ne savent rien, et que, tout en étant inutile aux hommes de conscience et d'honneur, elle peut prévenir les excès de ceux qui n'ont ni honneur ni conscience; quand, dis-je,

cette monstrueuse idée est descendue des académies dans les boutiques, et des salons dans les échoppes, sera-t-on surpris qu'elle ait amené les résultats que nous voyons ? Toute idée porte avec elle ses conséquences, comme toute cause renferme et produit son effet. Ne laisser à la religion que le rôle subalterne de supplément au code pénal et de pis-aller pour le manque d'instruction, c'est la dévouer au mépris ; c'est l'anéantir pour tous ceux qui ne se donneraient pas le soin de l'étudier et de la bien connaître. Or ceux-là sont partout en majorité.

Les philosophes, les hommes d'état qui répètent à qui veut l'entendre, que la foi religieuse est seulement bonne pour le peuple, ne réfléchissent pas qu'ils détruisent par cela même le peu de foi que le peuple a conservée ; car il est évident que les clases inférieures ne tarderont pas à dédaigner ce qu'elles voient en butte aux dédains des classes supérieures, et comment croire à des doctrines que l'on méprise ? Désirez-vous que le peuple soit religieux ? Sachez être les premiers, vous qui marchez à la tête du pays, des hommes de religion et de piété ; montrez à tous de sincères convictions religieuses et l'exemple de votre foi ; soyez chrétiens, en un mot, et le flambeau du Christianisme se rallumera dans les chaumières. Mais vouloir maintenir en bas des principes dont on se moque en haut ; exprimer le vœu que le peuple ait de la religion, tandis qu'on lui donne ouvertement l'exemple du contraire, ce sont là de palpables contradictions ; c'est vouloir la fin sans les moyens. L'expérience l'a prouvé ; il suffisait du sens commun pour le prévoir.

Si l'on pénètre plus avant dans l'opinion qui est soumise à notre examen, on la trouve, sous tous les rapports, étrangement inconséquente. De deux choses l'une : la religion chrétiennne est une vérité ou une imposture. Est-elle vraie ? elle n'est plus, dés lors, seulement bonne pour le peuple ; elle est nécessaire, indispensable à tout homme, quel qu'il soit. L'Évangile ne connaît aucune différence de fortune, de rang, de lumières ; il s'adresse indistinctement à toutes les âmes humaines, les soumettant aux mêmes

conditions de repentance, de foi, d'obéissance à Dieu. S'il y a une distinction dans la Bible, elle est précisément opposée à celle qu'on prétend établir ; en d'autres termes, les écrivains inspirés, bien loin d'autoriser l'opinion que la foi religieuse est moins utile, moins nécessaire aux grands qu'aux petits, aux riches qu'aux pauvres, laisseraient supposer, au contraire, que la foi religieuse est surtout indispensable aux riches et aux grands, parce qu'ils sont exposés à de plus nombreuses et de plus fortes tentations. Quant à la vie à venir, toutes choses deviennent égales, ou comme s'exprime l'Écriture, *le riche et le pauvre s'entre-rencontrent* devant la face de l'Éternel. Certes, il n'y a pas deux manières de sauver son âme ; il n'y aura pas deux espèces de responsabilité, deux poids, deux mesures, dans le jugement que nous subirons après la mort ; au jour des rétributions, il importera peu d'avoir porté une couronne ou une hotte, commandé à des armées ou servi comme mercenaire, dirigé de vastes établissements industriels ou rempli les pénibles travaux de manœuvre. Encore une fois, s'il est permis de supposer une différence, les hommes qui auront possédé le plus de biens et de puissance ici-bas, seront soumis à un jugement plus sévère, parce que les talents qu'ils avaient reçus étaient plus précieux, parce qu'ils auront exercé une influence plus étendue. Si donc l'Evangile est vrai, il y a pour les hommes élevés en fortune ou en dignité des motifs de plus d'embrasser les promesses et de pratiquer les devoirs de la religion chrétienne, mais il n'y a pas pour eux une seule raison de moins que pour le dernier des mendians.

Ainsi l'opinion qui restreint l'utilité de la foi religieuse au peuple emporte évidemment avec elle l'idée que le Christianisme est une imposture : c'est ce que je tenais à constater. Vous déclarez donc que le Christianisme est une fausse religion, et vous declarez en même temps que cette religion est nécessaire à des milliers et des millions d'êtres humains, c'est-à-dire que vous faites du mensonge un moyen d'éducation publique, de moralité et de gouvernement ! Vous appuyez sur une imposture vos lois, vos mœurs, votre

sécurité, le présent et l'avenir de la nation ! Avez-vous réfléchi que votre opinion doit aller jusques-là ? Le Christianisme ne peut pas être à moitié vrai, à moitié faux; s'il est vrai, vous êtes obligés de l'accepter pour vous-mêmes ; s'il est faux, quel personnage bas et vil jouez-vous, en le présentant au peuple comme une nécessité morale et politique !

Il y a ici, de plus, une grande légèreté chez les uns, et chez d'autres une profonde hypocrisie. Remarquez bien que les mêmes hommes qui attestent, sinon en propres termes, du moins par leurs actes, que la religion n'est bonne que pour le peuple, ce qui revient à dire qu'elle n'est qu'un mensonge convenu, se proclament pourtant sincères amis du Christianisme. Ils encensent d'une main ce qu'ils renversent de l'autre. Cela s'appelle, je crois, de l'habileté dans un certain monde. Cette habileté se pourrait traduire, sans trop d'effort d'imagination, en une scène dont les *à-parte* seraient assez plaisants. Tel dira tout haut : Les incrédules du dix-huitième siècle ont passé toutes les bornes de la raison et de l'honnêtété ; leurs théories sont incompatibles avec l'ordre social. (A part: Ce qui n'empêche pas que je ne sois moi-même un incrédule.) J'honore le Christianisme, et je le tiens pour le meilleur appui de la morale et des lois. (A part : Je me moque du Christianisme, quant à ce qui me concerne, et je n'en fais pas plus de cas que de l'Alcoran.) Tàchons d'être de sincères chrétiens, et conservons des croyances tutélaires qui garantissent la sécurité du présent et de l'avenir. (A part : Ceci est bon pour les niais ; depuis long-temps les gens de ma sorte ont jeté au vent la poussière de ces croyances du moyen-âge.) — En vérité, Molière n'a pas tué tous les tartuffes, comme on le prétend : notre siècle en possède, et de très-adroits.

Il y a aujourd'hui des hommes qui rendent au Christianisme force politesse, qui se donnent pour ses admirateurs et ses soutiens, qui lui souhaitent longue vie et grand succès, mais qui le détruisent, en réalité, par leur irréligion personnelle et par leur conduite aussi peu chrétienne que possible. Mieux vaudrait,

ce nous semble, que chacun eût le courage de son opinion.

O religion! ô paria de notre siècle incrédule! pauvre fille du ciel, délaissée et méprisée! Le philosophe te renvoie aux ignorans, l'homme du pouvoir à ses subordonnés, l'industriel au peuple, l'ouvrier à sa femme, la femme à ses enfants. Comme une balle lancée et relancée dans un jeu de paume, chacun ne te saisit un instant que pour te repousser au loin; comme une pierre qui roule sur une pente rapide, tu descends, tu te précipites d'étage en étage, de chute en chute jusqu'au dernier degré de l'échelle humaine. Irai-je vers les enfans pour leur demander ce qu'ils pensent de la religion? Mais il n'y a plus d'enfans! On les élève en serre-chaude dans les classes élevées, ou se hâte d'en faire des hommes imberbes, petits êtres infatués de leur importance; et dans les rangs du peuple, du peuple des fabriques, où sont les enfans? A peine sortis du berceau, ils se corrompent par le perpétuel contact d'une jeunesse dépravée et d'un âge mûr qui ne vaut pas mieux. Vers qui donc m'en iraije? Vers toi, grand Dieu! qui m'apprends que l'Evangile est la seule chose nécessaire pour les sages et les ignorans, pour les riches et les pauvres, pour les rois et les sujets, pour les maîtres et les serviteurs, pour toute âme qui vit en ce monde et qui vivra dans l'éternité. Je m'en irai aussi vers ton peuple; car tu as un peuple encore parmi nous, et qui chaque jour s'agrandit! Et ce peuple m'enseignera, par son example surtout, que « la piété est utile à toutes choses, ayant les promesses de la vie présente et de celle qui est à venir. »

(Prix : 5 cent. l'exemplaire, et 2 fr. 50 cent. les 100 exemplaires.)

N. 196. S. T. R. P. DÉPÔT, RUE RUMFORD, 11.

Paris. — Imp. de M. Ducloux et Comp., rue Saint-Benoît, 7.

DE L'ERREUR

QU'IL Y A

A CONFONDRE LE CHRISTIANISME

AVEC CEUX QUI PORTENT LE NOM DE CHRÉTIENS.

Voici une objection éminemment française, je veux dire facile à trouver, aisée à soutenir, permettant de faire montre d'esprit, frappant fort sans frapper juste, et à la portée de toutes les intelligences. On observe la conduite de ceux qui se nomment chrétiens, parce que leurs pères s'appelaient ainsi ; et comme il arrive que la plupart de ces chrétiens héréditaires ne sont ni plus consciencieux ni plus moraux, ni même plus honnêtes, dans le sens vulgaire de l'expression, que les incrédules ouvertement déclarés, on en conclut que l'Evangile est un système religieux semblable à toutes les religions de fabrique humaine, utile peut-être pour donner d'agréables illusions à quelques âmes crédules, mais n'exerçant aucune influence morale, du moins sur les hommes éclairés, en d'autres termes, sur les hautes capacités qui présentent l'objection.

A le bien prendre, et lorsqu'on y réfléchit avec quelque maturité, cette objection n'est qu'une pauvre et misérable chicane ; on ne sait pas même par où la saisir pour la combattre, tant elle est vague, fluide, multiforme ; espèce de Protée qui semble de loin avoir cinquante visages plus menaçans les uns que les autres, et qui s'évanouit comme une ombre fantastique, dès qu'on en approche. Mais si puérile que soit cette chicane, elle est fréquemment reproduite avec un air de jactance et de triomphe par les

avocats de l'incrédulité; elle a séduit beaucoup d'esprits faibles, égaré beaucoup d'âmes chancelantes; elle est toujours en grand crédit auprès d'une masse considérable de gens qui s'accommodent volontiers d'un jugement dégagé de tout examen préalable; il faut donc consentir à discuter l'objection. Un apologiste n'a pas le choix de ses adversaires, il les doit accepter du temps où il parle et du pays où il est.

Nous avons quelquefois essayé, j'en suis sûr, vous ou moi, de défendre la cause du christianisme, en la représentant comme le meilleur moyen de *moralisation*, comme la principale source de toute vertu et de tout dévouement; nous avons proclamé peut-être, en de telles occasions, qu'il n'existe aucune autre force au monde qui soit capable d'inspirer une véritable abnégation de soi-même. Que dites-vous là? s'est alors écrié quelqu'un, en réprimant avec peine un sourire de dédain; quoi? nulle vertu réelle chez ceux qui n'adoptent pas les dogmes obscurs du christianisme! Les chrétiens ont le monopole de la grandeur d'âme, de la charité, du dévouement, du sacrifice de leurs intérêts personnels au bien général! Mais une multitude innombrable de faits, je l'oserai même ajouter, presque tous les faits démentent votre assertion. Voyez donc les gens qui vivent de messes et d'homélies, qui savent mieux le chemin du confessionnal ou du prêche que celui de leur propre maison; qui observent scrupuleusement fêtes et carême, qui parlent sans cesse de religion, de foi chrétienne et d'œuvres de piété; qui sont reconnus, prônés comme dévots, et en odeur de sainteté dans toute leur paroisse: voyez-les, je vous prie, dans leurs relations sociales, dans leurs affaires, dans leurs actes domestiques ou publics: ces gens-là sont-ils meilleurs que d'autres, citoyens plus dévoués, commerçans plus intègres, débiteurs plus exacts, hommes plus charitables et plus purs? découvre-t-on en eux de vertus rares, transcendantes, inconnues ailleurs? Au contraire, au contraire, les dévots sont habituellement sournois, rancuneux, vindicatifs, aguerris aux restrictions mentales, intrigans, souples devant les forts et cruels pour les faibles, parlant toujours de leur conscience

et ne l'écoutant jamais. Où donc est la moralité qui naît de la foi chrétienne? Sous quel rapport les hommes infatués de quelques mystères bibliques valent-ils plus que nous?... Et voilà mon interlocuteur qui vous raconte, pour achever le développement de sa thèse, quelque fait trivial, et qui prouve très clairement, à son avis, qu'un libertin ou une femme sans conduite ont plus de probité, d'honneur, de fidélité à leur parole, que beaucoup de dévots, qu'il appelle chrétiens.

— C'est peu de chose encore que cela! continue à voix haute un vieux militaire, qui avait entendu fort impatiemment la fin de la harangue du premier orateur : j'ai voyagé, moi, qui vous parle, dans les pays les plus catholiques de l'Europe, et ce que je vais vous dire, je l'ai vu de mes propres yeux. Figurez-vous donc un bandit des montagnes de la Calabre, qui verse le sang comme l'eau, et qui ne se soucie pas plus de tuer son homme par derrière que je ne me soucierais de donner loyalement un coup de sabre, en présence de témoins, à qui m'a offensé. Eh bien! ce bandit s'agenouille devant toutes les Madones qu'il rencontre sur son chemin, il croit à son catéchisme d'un bout à l'autre; il observe exactement toutes les prescriptions de l'Eglise; il se confesse même de temps en temps, et dix assassinats, j'en ai peur, chargent moins sa conscience qu'une seule messe qu'il aura oublié d'entendre le dimanche. Je ne suivrai pas le vieux militaire dans sa longue excursion à travers le midi de l'Europe; il a gardé dans ses souvenirs nombre d'anecdotes scandaleuses qu'il serait inconvenant de rapporter ici; mais à mesure que ses narrations deviennent plus piquantes et plus incisives, un air de satisfaction mal déguisé se répand sur quelques visages, et l'on se retourne vers vous, pauvre avocat de la foi chrétienne, comme pour vous dire : Vous l'entendez! qu'avez-vous à répondre à cela? Quelle folie de prétendre que le réveil du christianisme nous rendrait meilleurs!

Le vétéran n'a pas encore épuisé son recueil d'anecdotes, que déjà un nouvel interlocuteur se saisit de la parole. C'est, je crois, un historien · du moins,

il a lu l'Essai de Voltaire sur l'Esprit et les Mœurs des Nations; peut-être a-t-il feuilleté quelques pages de Gibbon, ce que je n'affirmerai pourtant pas. Il prend un air grave, ainsi qu'il convient à sa science, et prononce un long discours *ex cathedra*. Si nous ouvrons, dit-il, les annales des peuples chrétiens depuis quinze cents ans, époque où l'empereur Constantin se rangea sous la bannière du Dieu de la Judée; si nous creusons avec soin l'histoire du Bas-Empire, de l'Italie, de l'Allemagne, de la France, et de la péninsule Ibérique, nous y trouverons un épouvantable amas de guerres civiles, de persécutions et de meurtres, qui remontent pour la plupart à des causes religieuses. Dès que les chrétiens furent devenus les plus forts, ils invoquèrent l'appui du pouvoir séculier pour frapper leurs adversaires, et les taches de sang laissées par les martyrs sur les échafauds furent lavées dans le sang des païens et des hérétiques. Vous parlerai-je des milliers de Saxons massacrés par les ordres d'un empereur, sur la tête duquel un pape avait posé la couronne de l'Occident? Faut-il vous rappeler cette affreuse lutte qui dura huit siècles, la lutte des empereurs d'Allemagne contre les pontifes romains? Qui ne connaît les crimes de l'Inquisition, ses horribles cachots, ses vastes auto-da-fé, ses innombrables victimes? Est-il quelqu'un parmi vous qui ne se souvienne de nos guerres de religion, de la Saint-Barthelemy et des fureurs de la Ligue? On a calculé, (et le compte a été fait par Voltaire, ce qui le recommande à votre attention) que plusieurs millions d'hommes ont péri sur les champs de bataille ou sous la main des bourreaux, dans des querelles soulevées par le christianisme. Et, ne l'oublions pas, dans cette effroyable série d'atrocités, les plus dévots se montrèrent presque toujours les plus cruels. Combien de noms odieux me reviennent en ce moment : les Borgia, les Torquemada, les Philippe II...! Laissons notre historien étaler à plaisir son érudition, et conclure de tout ce fatras que le christianisme, religion née de l'imposture, est incapable de moraliser le monde.

Telle est, dans toute sa force, ou, comme s'expri-

meraient des hommes réfléchis, dans toute sa faiblesse, l'objection à laquelle je vais répondre en peu de mots.

Les trois adversaires que l'on vient d'entendre se laissent égarer par une seule et même erreur, qui consiste à tenir pour chrétiens tous ceux qui se disent chrétiens. L'un voit des chrétiens dans la personne de tous les dévots de son quartier ou de son village; l'autre accepte aussi comme chrétiens tous les brigands, les bourreaux, les misérables souillés de vices infames qu'il a rencontrés dans les pays de catholicisme ultramontain; le troisième accorde avec une égale libéralité un brevet de christianisme à tous les persécuteurs et à tous les scélérats qui figurent dans l'histoire de l'Eglise. Mais ces êtres vils, perfides, traitres à leur parole, féroces, étaient-ils, sont ils réellement chrétiens? Cette question qu'on oublie de s'adresser, est la question fondamentale de notre débat, la seule qui puisse décider entre nous et nos antagonistes. Etablissez donc, par des preuves claires et précises, que ces hommes sans mœurs, et sans pitié, sont de vrais membres de l'Eglise chrétienne : si vous ne le prouvez point, et que vous accusiez pourtant l'Evangile d'impuissance morale, vous faites plus que de tomber dans une erreur de raisonnement; vous êtes des calomniateurs, vous mentez sciemment aux hommes et à votre conscience! que ne pourrait-on pas déshonorer, flétrir, marquer d'une note d'infamie, avec votre manière d'argumenter? Donnez-moi l'institution la plus vénérable et la plus sainte, indiquez moi l'idée la plus belle et la plus haute, je vous montrerai que cette institution et cette idée sont exécrables, à l'aide des mêmes sophismes que vous employez pour avilir la religion chrétienne. Sans contrédit, c'est une grande chose que la liberté : depuis Lycurgue jusqu'à Washington, depuis les trois cents des Thermopyles jusqu'aux martyrs des trois jours, l'élite du genre humain a cherché, soutenu, servi la liberté; les peuples n'ont jamais cru la payer trop cher, lors même qu'il ne pouvait l'atteindre qu'à travers des flots de sang. Malheur, dites-vous, à qui ne sentirait pas dans son cœur l'amour de la liberté; eh bien, je vous réponds que l'amour de la liberté est un principe funeste,

une source intarissable de crimes et d'horreurs ; je vous réponds, que les hommes qui veulent être libres sont des monstres qu'il faudrait étouffer. Vous vous révoltez ! vous criez au blasphémateur ! pourquoi, donc ? n'ai-je pas d'épouvantables récits à vous faire, de hideux tableaux à vous mettre sous les yeux ? n'ai-je pas à vous citer des noms chargés de l'exécration du genre humain ? ne puis-je pas évoquer ici des milliers de proscrits lâchement égorgés dans leurs maisons, dans les rues ou sur les échafauds par des amis de la liberté ? ne vous souvient-il plus de Marius et de Sylla, des triumvirs de Rome et des triumvirs de la Convention. du long parlement de Cromwell, du 2 septembre, de Fouquier-Tainville...?

Vous m'empêchez de poursuivre ; vous répliquez avec indignation que les auteurs de ces lâches assassinats n'étaient pas de vrais amis de la liberté.—Ils le disaient pourtant !—Eh ! suffit-il de le dire ? leurs actions n'ont-elles pas démenti leurs paroles ? accuserez-vous la liberté des crimes de ceux qui n'en avaient que le nom, qui le prostituaient, ce nom sacré, à leurs viles et détestables passions ? quelle profonde ignorance ou quelle mauvaise foi ! — A la bonne heure, vous savez bien distinguer maintenant entre les vrais amis de la liberté et ceux qui ne le sont pas, entre la chose et le nom, entre les actions et les discours, entre les réalités et les apparences ; je vous en félicite et partage entièrement votre avis. Mais d'où vient, je vous la demande, que vous ne faites pas la même distinction pour le Christianisme ? est-il loyal d'employer deux poids et deux mesures, de changer de logique en changeant de questions, et de combattre la foi chrétienne par des arguments qui vous paraissent puérils et ineptes, quand ils s'attaquent à la liberté.

C'est aussi une noble et généreuse conviction que celle qui croit au progrès de l'espèce humaine, à sa marche graduelle dans l'affranchissement des classes inférieures, dans le perfectionnement des sciences et des lois. Combien d'individus, cependant, qui se disent hommes de progrès, hommes d'avenir, et qui se livrent honteusement aux plus abjectes passions, aux

excès les plus coupables ! Dois-je en conclure que l'idée du progrès est une opinion fausse et vaine, que la foi au perfectionnement de l'humanité n'est qu'une chimère, une sorte de superstition politique, ou un masque dont se couvre l'hypocrisie pour assouvir son ignoble égoïsme ? Non, sans doute ; vous réclamez avec énergie contre une pareille conclusion, vous refusez d'admettre parmi les véritables hommes de progrès ceux qui ne se distinguent des hommes du passé que par le cynisme de leur corruption. Fort bien ; mais ce qui vous semble juste dans un débat politique, cesse-t-il d'être juste dans une question religieuse ? et si l'on doit séparer le vrai du faux, la chose du nom, quand il s'agit de la doctrine du progrès, ne le doit-on pas faire également, quand il s'agit des doctrines de la religion chrétienne ?

Rien n'est plus commode que de juger d'une idée, d'une école, d'une religion par les hommes qui s'en déclarent les sectateurs, mais aussi rien n'est moins concluant. Eussiez-vous encore mille fois plus de faits scandaleux, de crimes atroces, de meurtres juridiques, de guerres sanglantes et acharnées à reprocher aux hommes que vous nommez chrétiens, quelle conséquence rigoureusement logique en pourriez-vous tirer contre le christianisme lui-même ? aucune. Vous réussiriez seulement à établir qu'il y a eu, dans tous les temps et chez tous les peuples, beaucoup de faux chrétiens, de gens superstitieux ou fanatiques, de méprisables intrigans qui se sont enveloppés des dehors de la foi religieuse pour tromper les hommes, et, s'il était possible, leur propre conscience. Or, qui vous conteste cela ? ce ne sont point des défenseurs de l'Evangile, à coup sûr. Notre divin Maître n'a pas craint de démasquer, en face de toute la Judée, les hypocrites de son siècle, qui paraissaient blancs au dehors, mais qui étaient pleins de rapines, d'intempérance et de pourriture au dedans ; sa parole frappait comme un glaive, le plâtre tombait du visage des Pharisiens, et leurs traits apparaissaient dans leur hideuse nudité. A l'exemple du Maître, les disciples ne reculeront pas devant une tâche pénible, mais nécessaire, pour la cause qu'ils soutiennent. Hommes du

monde adversaires du christianisme, nous le proclamons à voix aussi haute que la vôtre : il se trouve un nombre immense d'êtres vicieux, dépravés, profondément corrumpus, parmi ceux qui portent le nom de chrétiens ; allons plus loin, parmi ceux qui semblent avoir une fervente piété, qui fréquentent assidument les assemblées religieuses, qui ne négligent aucune des formes exérieures de l'Eglise, qui montrent enfin tous les dehors de la dévotion. Mais nous nous gardons bien de confondre avec le christianisme les hypocrites qui le déshonorent, ou les malheureux qui l'outragent sans le connaître ; nous distinguons entre la doctrine et ceux qui prétendent l'enseigner ou la recevoir, tandis qu'ils la foulent aux pieds ; nous faisons pour l'Evangile ce que vous faites vous-mêmes pour les écoles des philosophes, pour les partis politiques, pour tout ce qui est matière de foi ou d'opinion. Est-ce trop attendre de votre probité que de vouloir être jugé par vous comme vous desirez d'être jugé par vos adversaires ? Point de faveur, point de privilége pour la religion chrétienne ; elle n'en a pas besoin ; mais équité, mais justice ! justice au nom des maximes d'honneur et de conscience que vous invoquez sans cesse comme la règle de votre conduite !

Il s'offre ici une question importante à examiner : Pourquoi, à toutes les époques, s'est-il trouvé si peu de véritables chrétiens parmi ceux qui portent le nom de chrétien ? Pourquoi l'hypocrisie a-t-elle toujours compté dans ses rangs un si grand nombre de membres de l'Eglise ? Ne doit-on pas tirer de ce fait une conséquence défavorable au christianisme lui-même ? Et n'est-il pas naturel de supposer que là où il y a tant d'hypocrites, la religion autorise ou du moins tolère cet indigne trafic des choses sacrés ?

Que telle Eglise particulière ait donné lieu à ce genre d'accusation, qu'elle se soit contentée des formes, à défaut de la piété du cœur ; qu'elle ait attaché un grand prix aux dehors de la foi, et une valeur comparativement médiocre à la conversion opéré par le Saint-Esprit ; que les membres de cette Eglise aient été conduits à penser qu'il suffisait d'accomplir les rites exterieurs et qu'ils étaient assez religieux, pourvu

qu'ils ne manquassent point aux prescriptions cérémonielles, c'est ce que je m'abstiendrai de discuter Mais ce qui importe beaucoup, dans le débat qui nous occupe, c'est de prouver que le christianisme, loin d'autoriser en aucune manière l'hypocrisie ou la substitution des apparences aux réalités, combat ce vice par les plus énergiques avertissements.

Pour obtenir sur ce point une entière certitude, qu'on ouvre la charte de la société chrétienne, le code permanent et infaillible de tous ceux qui veulent appartenir à Christ, la Bible, en un mot, et l'on verra que la Bible tout entière est une solennelle protestation contre l'hypocrisie, contre le pharisaïsme, contre tout ce qui tend à remplacer la foi réelle par le simulacre de la foi. Dans l'Ancien Testament, Dieu déclare, à plusieurs reprises, qu'il veut la miséricorde et non le sacrifice ; que c'est au cœur qu'il regarde, et qu'on l'honore en vain en ne s'approchant de lui que des lèvres. Dans le Nouveau-Testament, les récits des Evangélistes nous montrent que Jésus-Christ n'a cessé de combattre la fausse piété des Pharisiens, et qu'il a dénoncé les plus terribles châtiments à ceux qui nettoient les dehors de la coupe et du plat tandis qu'au dedans ils sont pleins de rapines et d'intempérance

Il faut donc absoudre l'Evangile de tout accommodement avec le déplorable pharisaïsme qui a régné, et qui règne encore dans les diverses communions chrétiennes ; l'Evangile ne transige pas sur ce vice, même dans les conséquences les plus éloignées ou les plus invisibles à l'œil humain ; il n'accepte l'hypocrisie sous aucun prétexte, dans aucun sens quelconque ; il ne laisse jamais supposer qu'elle puisse avoir le moindre mérite devant Dieu ; au contraire, il la poursuit dans ses derniers retranchemens ; il la frappe de toute la puissance de sa parole et de ses menaces. Jésus-Christ, si doux, si humble de cœur, ainsi qu'il le dit de lui-même, Jésus-Christ, qui trouvait des consolations et des larmes pour les plus grands pécheurs, et qui ne repoussait ni les péagers ni les femmes de mauvaise vie, Jésus-Christ attaque les Pharisiens, et seulement les Pharisiens, c'est-à-dire les hypocrites

de son temps, avec la plus profonde indignation ; il prononce contre eux surtout ce mot si terrible dans sa bouche : Malheur ! malheur à vous, Scribes et Pharisiens hypocrites ! Que les incrédules de votre siècle le sachent donc, et qu'ils se gardent de l'oublier : le christianisme est essentiellement une religion de vérité, de sincérité, de bonne foi ; quand il n'est qu'un nom héréditaire, qu'une habitude, qu'une forme, qu'une affaire de bienséance ou de calcul, ce n'est plus le Christianisme ; c'en est à peine l'ombre ou la parodie. Hommes du monde, n'imputez pas à l'Evangile ce qu'il défend, ne l'accusez pas de ce qu'il condamne ! rendrez-vous un juge responsable des crimes de ceux qui sont amenés devant son tribunal, lorsque ce juge prononce contre eux, à haute voix et sans hésitation, la sentence qu'ils ont méritée ?

Si tant d'hypocrites ont deshonoré les communions chrétiennes dont ils prétendaient faire partie, s'ils ont pris le manteau du pharisaïsme pour s'en couvrir, malgré les déclarations les plus positives de la Bible, on explique aisément ce fait par l'ignorance des uns et par l'intérêt des autres. N'enfermons pas tous les faux chrétiens dans la même catégorie ; la justice ordonne de les séparer en deux classes. Plusieurs, la plupart peut-être, aux époques ou l'Eglise était couverte d'épaisses ténèbres, se sont arrêtés aux formes, sans s'imaginer qu'il y eût quelque chose au-delà. Leurs guides spirituels, dont quelques-uns étaient trompés eux-mêmes par l'erreur commune, ne leur avaient appris qu'à remplir les prescriptions ecclésiastiques, et, en suivant cette voie, ils croyaient plaire à Dieu. Il est résulté de là que les cérémonies ont usurpé la place de la piété, et que la flamme de la vie chrétienne a été comme ensevelie sous les cendres des rites extérieurs. On rencontre beaucoup de dévots qui n'ont qu'une dévotion apparente, qui joignent les honteux priviléges de l'immoralité ou du crime au vénérable titre de chrétien, parce que l'ignorance, en matière de religion, est encore généralement répandue, parce qu'on ne lit pas la Bible, et que des commandemens d'hommes sont mieux écoutés que les commandemens de Dieu. On doit gémir d'un pareil état de cho-

ses ; on peut comprendre comment il s'est établi et se maintient ; mais je le demande à quiconque est capable de quelque réflexion, n'est-ce pas une haute extravagance d'imputer au christianisme un malheur qui n'a sa source que dans le manque de lumières sur le vrai christianisme ?

D'autres ont été faux chrétiens par calcul ; ils ont réclamé le nom sans avoir la chose, conservé le titre sans pratiquer les devoirs qui y sont attachés, parce qu'ils y trouvaient un moyen de fortune, de réputation ou de puissance. Dans les premières siècles de l'Eglise, cette espèce d'hypocrisie était fort rare ; les égoïstes et les ambitieux ne se hâtaient point de courber le genou devant la croix de Christ, quand il n'y avait qu'un pas de cette croix à l'échafaud. Mais dès que Constantin eût revêtu l'Evangile de la pourpre impériale, et que les distinctions, les honneurs, les charges publiques furent accordées à ceux qui faisaient profession de croire au Sauveur, le nombre de ces faux chrétiens a dû prodigieusement s'accroître. La religion devint une route commode pour arriver au terme que l'on voulait atteindre ; le monde se rua sur l'Eglise et l'envahit, non en cessant d'être le monde, mais en transformant l'Eglise elle-même à son image. Dès lors, il ne faut plus demander : Pourquoi tant de faux chrétiens parmi ceux qui portent le nom de chrétiens ? Car cette question n'est pas autre que celle-ci : Pourquoi voit-on parmi les hommes tant d'égoïstes, d'ambitieux, d'intrigans, d'avares, de meurtriers ? La réponse à cette question est dans la nature humaine, telle que le péché l'a faite ; elle est dans votre cœur et dans le mien. Certes le christianisme n'est pas responsable des mauvais penchans de notre nature déchue ; car il les condamne alors même qu'il ne les corrige pas.

En résumé, que l'on prenne un à un tous les faux chrétiens dont on relève la conduite pour s'en faire une arme contre l'Evangile, et l'on se convaincra que l'ignorance explique l'hypocrisie des uns, et l'égoïsme celle des autres. Au-dessus de ces deux causes de pharisaïsme, la Parole de Dieu en indique la cause première que l'expérience confirme ; c'est l'éloigne-

ment de la créature humaine de son créateur. L'homme n'aime pas Dieu, il n'aime que le monde; aussi longtemps qu'il n'a pas été changé par l'influence de l'Esprit-Saint, il se détourne avec une secrète répugnance de l'Etre infiniment pur et parfait: ses inclinations depravées lui font haïr la sainteté de la loi. Cependant il éprouve le besoin de se rattacher à Celui que le sentiment intime lui révèle, et de préserver son avenir du jugement qu'il redoute. Placé entre ces deux forces contraires, quelle voie choisit-il? L'homme donne à Dieu tout ce qu'il peut lui donner sans trop d'efforts; il lui donne des cérémonies, des pratiques, des formes; il lui donnera, s'il est nécessaire, du sang, et même son propre saug; mais l'amour, mais l'obéissance, mais la communion avec Dieu, il n'y consent point jusqu'à ce que son cœur naturel ait été remplacé par un cœur nouveau. En considérant ce qui s'est passé et se passe chaque jour en moi, je ne m'étonne pas, en vérité, qu'il y ait tant de faux chrétiens dans l'Eglise extérieure de Christ; car je sais que tout chrétien digne de ce nom est un miracle perpétuel de la puissance et de l'amour de Dieu.

(Prix : 5 c. l'exemplaire, et 3 fr. 50 c. les 100 exemplaires.)

N. 194. S. T. R. P. DÉPÔT, RUE RUMFORD, 11.

Paris. — Imp. de M. Ducloux et Comp., rue Saint-Benoît, 7.

PARIS. — IMPRIMERIE DE MARC DUCLOUX ET COMP.,
RUE SAINT-BENOIT, 7